B 11 Med

MÉMOIRES

DE

JOHN TANNER.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, n. 7.

920.73

24
3

MÉMOIRES
DE
JOHN TANNER,
OU
TRENTE ANNÉES DANS LES DÉSERTS
DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

TRADUITS SUR L'ÉDITION ORIGINALE,
PUBLIÉE A NEW-YORK;

PAR M. ERNEST DE BLOSSEVILLE,
AUTEUR DE L'HISTOIRE DES COLONIES PÉNALES DE L'ANGLETERRE
DANS L'AUSTRALIE.

TOME SECOND.

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Libraire de la Société de Géographie,
23, RUE HAUTEFEUILLE.

1835.

CHAPELLE),

973.5

La m
Tr
co
ce
du
—
que

T
bac
joine
attac

MÉMOIRES
DE
JOHN TANNER.

CHAPITRE XXII.

—

La montagne de la Tortue.— Indiens en campagne. —Disette.— Trophée sans combat. — Offrandes de guerre. — Trésor découvert. — Révélation de la volonté du Grand Esprit. — Préceptes de la religion des Shawneeses. — La poignée de main du prophète. — Massacre des chiens. — La chair du prophète. — Pratiques minutieuses. — Amélioration des mœurs publiques.

Trois mois après, les Crees envoyèrent du tabac aux Ojibbeways, pour les engager à venir se joindre, comme eux, aux Mandans, pour aller attaquer quelques Bwoir-nugs, dans la contrée

du Missouri. Ba-gis-kun-nung me fit dire, en même temps, qu'il ne me conseillait pas de me joindre à l'expédition. C'était une menace d'attenter à mes jours, si je revenais vers lui ; mais je n'y fis aucune attention.

En six jours, je me rendis à la montagne de la Tortue, où les Crees s'assemblaient en grand nombre. Après un mois d'attente, j'y vis arriver Wa-ge-to-te, marchant au rendez-vous avec soixante hommes. Là nous nous joignîmes à lui au nombre de huit, et nous donnâmes toutes les provisions dont nous pouvions disposer à cet homme et à son parti, qui manquaient de vivres depuis quelque temps. Bientôt nous fûmes réduits aux mêmes privations, et après deux ou trois jours de marche, vingt jeunes guerriers furent choisis pour aller à la chasse des bisons. Wa-ge-to-te insista pour que je partisse avec eux, mais je refusai. Il revint plusieurs fois à la charge, et enfin, enlevant mon fardeau de mes épaules : « Maintenant, mon neveu, me dit-il, » vous pouvez partir; je porterai vos bagages

» pour vous jusqu'à ce que vous nous ayez re-
» joints. » Je n'allai qu'à peu de distance, et j'eus la bonne fortune de tuer un élan. Les Indiens tombèrent dessus comme des chiens affamés; en peu d'instans, il n'en resta pas le moindre morceau, et cependant la moitié à peine de ceux qui mouraient de faim purent en goûter.

Les vingt hommes détachés rentrèrent de la chasse sans avoir rien tué; la plupart de mes compagnons devinrent bientôt si faibles, que beaucoup restèrent en arrière, hors d'état de marcher. Pendant bien des jours, nous eûmes pour toute nourriture les racines du me-tush-koo-she-min, plante alimentaire que les Anglais nomment *grass-berry*, et les Français *pomme blanche* (1). J'étais moi-même presque en défaillance, lorsqu'une nuit, quand tous dormaient, un vieillard, parent de ma femme, vint me réveiller, et glissa dans ma main un peu de *pemmican* (2) qu'il avait soigneusement caché. Ce secours, venu si à propos, me permit d'atteindre la montagne de la Tortue, où il

n'arriva guère avec moi que la moitié de la bande de Wa-ge-to-te; de ceux qui n'avaient pu nous suivre, quelques uns vinrent nous rejoindre, plusieurs retournèrent à leurs familles, et l'on n'entendit plus jamais parler de quelques autres.

Les Assinneboins et les Crees que nous comptions trouver à ce rendez-vous en étaient partis depuis quelque temps, et en suivant leurs traces nous les rencontrâmes, au bout de peu de jours, revenant de leur expédition; ils nous racontèrent qu'ils étaient arrivés au village des Mandans au moment où un parti de Sioux venait l'attaquer. Le chef mandan leur dit au premier abord : « Mes amis, ces Sioux sont venus ici » pour éteindre mon feu, ils ignorent votre pré- » sence; comme ils ne se sont pas mis en marche » contre vous, pourquoi votre sang coulerait-il » dans notre querelle? Restez donc dans mon » village, vous verrez que nous sommes des » hommes, et que nous n'avons pas besoin de » secours quand on vient nous combattre à nos

» portes. » Le village mandan était entouré d'une palissade de piquets; les Sioux combattirent tout près pendant la journée entière; enfin un armistice fut conclu, et le chef mandan, s'adressant aux Sioux, sans sortir de l'enceinte, leur dit : « Quittez le village, ou vous allez voir » fondre sur vous nos amis les Ojibbeways qui, » s'étant reposés parmi nous tout le jour, sont » maintenant dispos et infatigables. » Les Sioux répondirent : « C'est là une fanfaronnade pour » déguiser votre faiblesse; vous n'avez point » d'Ojibbeways parmi vous, et, si vous en aviez » des centaines, nous n'en aurions aucune peur. » Les Ojibbeways sont des femmes; si votre » village en était plein, ce serait une raison de » plus d'y pénétrer promptement. » Les Crees et les Assinneboins, s'irritant de ces injures, s'élancèrent à l'attaque des Sioux, qui, à leur vue, s'enfuirent en désordre.

Les Ojibbeways, quoique n'ayant pris que peu de part au combat, eurent plusieurs des chevelures scalpées dans la journée; l'une d'elles

échut à notre chef Wa-ge-to-te, bien qu'il ne se fût approché qu'à quelques journées du lieu du combat, et il retourna dans son pays avec ce trophée. En arrivant à la montagne de la Tortue, à notre retour, nous souffrions tous les extrémités de la faim, et quelques uns étaient à peu près hors d'état d'aller plus loin. Nous fûmes donc obligés de nous arrêter, et il ne restait que chez quatre d'entre nous assez de force et de résolution pour essayer de chasser. C'étaient un vieillard nommé Gitch-e-weesh (la hutte du grand castor), deux jeunes guerriers et moi; le vieillard était très animé et montrait la confiance la plus absolue de tuer quelque gibier. « Quand j'étais encore petit enfant, nous » dit-il, une fois que je n'avais rien mangé pen- » dant trois jours, le Grand Esprit vint à moi » et me dit : » « J'ai entendu tes cris, je ne veux » plus t'entendre crier et te plaindre si souvent; » mais si jamais tu te vois réduit à mourir de » faim, appelle-moi, je t'entendrai et te don- » nerai quelque chose. » « Je n'ai jamais, ajou-

» ta-t-il, réclamé cette promesse; mais je viens
» de passer toute la nuit à prier et à chanter, et
» je suis sûr que je serai nourri aujourd'hui par
» la bonté du Grand Dieu, il ne me refusera
» certainement pas cette première demande. »
Nous sortîmes ensemble de grand matin, et nous nous dispersâmes pour chasser. Je marchai tout le jour sans rien rencontrer; mais j'étais si faible, que je ne parcourus qu'une très petite étendue de terrain. Je rentrai tard; les deux jeunes guerriers m'avaient précédé : tous commençaient à se désespérer. Mais le vieux Gitch-e-weesh était absent encore; il revint très tard, courbé sous le poids d'une lourde charge de venaison. Je fus choisi pour préparer et partager également ce qu'il avait rapporté. Le lendemain, nous allâmes à l'endroit où un moose avait été tué; ses derniers restes furent bientôt dévorés.

Près de cet endroit, Wa-me-gon-a-biew découvrit un grand nombre d'objets abandonnés par une bande d'Assinneboins, comme sacri-

fice de médecine. Ce qu'on laisse dans cette intention s'appelle metai sas-sah-ge-witch-e-gun ou puk-ketch-e-gun-nun, et la première tribu amie peut le prendre; mais les offrandes faites pour assurer le succès d'une guerre ne doivent point être enlevées de la place où elles ont été déposées; on les nomme sah-sah-ge-witch-e-gun.

Wa-me-gon-a-biew, ayant grimpé sur un arbre, pour indiquer sur-le-champ sa découverte aux Indiens, fut si lent à redescendre, que toutes les couvertures, tous les morceaux de drap, tous les objets de prix enfin, avaient déjà trouvé de nouveaux maîtres. Il ne dit presque rien de son mécontentement, qu'il était, d'ailleurs, assez facile de reconnaître, et il alla s'asseoir seul à l'écart, sur un tronc d'arbre. Là, remuant du pied un tas de feuilles sèches, il trouva une chaudière de cuivre, renversée, qui recouvrait beaucoup d'offrandes d'une grande valeur; mais cette fois, sans appeler personne, il s'appropria tout, et cette dernière part fut la meilleure de toutes. Les couvertures, les habits, les ornemens, étaient

suspendus aux arbres, en bien plus grand nombre que l'usage ne l'exige. Les Assinneboins avaient fait ce sacrifice dans leur marche contre les Sioux.

De cet endroit à celui où m'attendait ma famille, je ne tuai aucun gibier; j'arrivai à moitié mort de faim, et la disette régnait dans ma cabane; mais le lendemain j'eus bonne chance, je tuai un élan, et ma chasse suffit pendant quelque temps à nous faire vivre dans l'abondance.

Pendant ce séjour près de la rivière du grand Bois, nous entendîmes parler d'un homme fameux, de la nation des Shawneeses, qui venait d'être honoré d'une révélation de la volonté du Grand Esprit. Chassant dans la prairie, fort loin de ma cabane, je vis venir à moi un étranger : je craignis d'abord que ce ne fût un ennemi; mais, comme il s'approchait, je reconnus, à ses vêtemens, un Ojibbeway. Il y avait cependant quelque chose d'étrange et d'original dans toute sa tenue; il m'enjoignit de retourner chez moi, sans m'en donner aucun motif, sans

porter les yeux sur moi, sans vouloir entrer dans aucune espèce de conversation. Je le crus fou, et cependant je l'accompagnai à ma cabane; quand nous eûmes fumé, il resta long-temps silencieux et m'apprit, enfin, qu'il venait me voir de la part du prophète des Shawneeses.

« Désormais, me dit-il, le feu ne doit jamais » s'éteindre dans votre cabane. L'été et l'hiver, » la nuit et le jour, dans la tempête comme dans » le calme, vous vous souviendrez que la vie » dans votre corps et le feu dans votre foyer sont » une même chose et de la même date. Si vous » laissez éteindre votre feu, votre vie s'éteindra » au même instant. Vous ne nourrirez plus de » chien. Vous ne battrez jamais ni homme, ni » femme, ni enfant, ni chien. Le prophète lui-» même va venir vous donner une poignée de » main : je l'ai précédé pour vous apprendre » que c'est la volonté du Grand Esprit qu'il » nous communique et pour vous prévenir que » la conservation de votre vie dépend d'une obéis-» sance de tous les momens. A l'avenir, nous ne

» devons plus jamais nous enivrer, ni vo-
» ler, ni mentir, ni marcher contre nos enne-
» mis. Tant que nous obéirons sans réserve à
» ces commandemens du Grand Esprit, les
» Sioux mêmes, s'ils viennent dans notre pays,
» ne pourront pas nous apercevoir. Nous serons
» protégés et heureux. »

J'écoutai attentivement tout ce qu'il avait à me dire, et je lui répondis que je ne croyais pas que nous dussions tous mourir, si notre feu venait à s'éteindre; que, dans bien des cas, il était impossible de ne pas corriger nos enfans, et qu'enfin, nos chiens nous étant fort utiles pour la chasse, je ne croyais pas que le Grand Esprit eût aucune volonté de nous en priver. Il continua à nous parler jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, et alla ensuite dormir dans ma hutte. Je me réveillai le premier, et voyant que le feu était éteint, je l'appelais pour venir voir combien de nous étaient vivans et combien étaient morts. Mais il était préparé contre le ridicule que je voulais jeter sur sa doctrine, et il

me répondit que je n'avais pas reçu encore la poignée de main du prophète. Sa visite, ajouta-t-il, n'avait d'autre objet que de me préparer à cet important événement, et de me faire connaître d'avance les obligations que je contracterais en recevant dans ma main celle du prophète. Je n'étais pas tout à fait à mon aise dans mon incrédulité. Les Indiens, en général, reçurent la doctrine de cet homme avec beaucoup d'humilité et de crainte. Le chagrin et l'anxiété étaient visibles dans toutes les contenances. La plupart tuèrent leurs chiens et tâchèrent de se conformer à tous les commandemens de ce nouveau prêcheur qui restait parmi nous.

Selon mon usage invariable dans toutes les occasions importantes, j'allai trouver les traiteurs, fermement convaincu que si la Divinité avait quelques communications à faire aux hommes, elle commencerait bien certainement par les blancs. Les traiteurs tournèrent en ridicule, avec des paroles de mépris, l'idée d'une nouvelle révélation de la volonté divine transmise par un

pauvre Shawneese, et je me confirmai ainsi dans mon incrédulité; néanmoins je n'osais pas en convenir tout haut avec les Indiens, mais je refusai de tuer mes chiens et je ne montrai pas beaucoup d'exactitude à remplir les autres observances, sans toutefois heurter de front les croyances des Indiens. J'avais adopté un grand nombre de leurs idées, mais toutes ne me paraissaient pas également soutenables.

L'Ojibbeway, envoyé du prophète, resta quelque temps parmi les Indiens dans mon voisinage, et sut si bien se concilier les esprits des personnages principaux, qu'une époque fut fixée et une cabane préparée pour l'adoption solennelle et publique de ses doctrines. Quand nous fûmes tous entrés dans la longue cabane disposée pour la cérémonie, nous vîmes, soigneusement caché sous une couverture, quelque chose dont l'aspect et les dimensions rappelaient la forme humaine. Tout auprès se tenaient deux jeunes hommes qui, nous dit-on, ne s'en éloi-

gnaient jamais, faisaient son lit tous les soirs comme pour un homme et dormaient à ses côtés; mais, pendant toute la solennité, personne ne s'en approcha, personne ne souleva la couverture étendue sur cet objet mystérieux. Quatre colliers de fèves moisies et décolorées étaient les seuls insignes visibles de cette importante mission.

Après une longue harangue qui établit et recommanda à l'attention de tous les auditeurs les traits saillans de la nouvelle révélation, les quatre colliers de fèves, que l'on nous dit faits de la chair même du prophète, furent portés en grande cérémonie à chacun des assistans. On devait prendre tour à tour chaque collier par un bout et le passer doucement dans sa main. Cela s'appelait recevoir une poignée de main du prophète, et c'était considéré comme un solennel engagement d'obéir à ses ordres et de reconnaître sa mission comme venant de l'Être-Suprême. Tous les Indiens qui touchèrent les fèves avaient

déjà tué leurs chiens; ils jetèrent leurs sacs à médecine et se montrèrent disposés à toutes les pratiques exigées d'eux.

Nous étions, depuis quelque temps, réunis en très grand nombre; beaucoup d'agitation et de terreur avait régné parmi nous; la famine commença à se faire sentir. Les figures des Indiens offraient un aspect inaccoutumé de mélancolie; les hommes actifs étaient devenus indolens, et l'ardeur des plus braves semblait tout à fait comprimée. J'allai chasser avec mes chiens, que j'avais constamment refusé de mettre ou de laisser mettre à mort; avec leur aide, je trouvai et tuai un ours. En revenant, je dis à quelques Indiens: « Le Grand Esprit ne nous a-t-il pas donné nos » chiens pour nous aider à nous procurer ce qui » est nécessaire au soutien de notre existence? » comment croire qu'il veuille maintenant » nous priver de leurs services? Le pro- » phète, nous a-t-on dit, nous défend de lais- » ser éteindre le feu dans nos huttes, quand » nous allons en voyage ou à la chasse, il ne

» nous permettrait pas de nous servir d'un » caillou et d'un briquet, et l'on nous dit qu'il » ne veut pas qu'un homme donne du feu à un » autre ! Peut-il plaire au Grand Esprit que » nous nous passions de feu dans nos camps » de chasse ? peut-il lui être plus agréable de » nous voir faire du feu par le frottement de » deux bâtons qu'avec une pierre et un bri- » quet? » Mais ils ne voulaient pas m'écouter, et la foi qui s'emparait d'eux réagit si fortement sur moi, que je lançai au loin mon briquet et mon sac à médecine. Je me soumis, sous beaucoup de rapports, aux nouvelles doctrines; mais je persistai à ne vouloir pas tuer mes chiens. J'appris bientôt l'art d'allumer du feu en frottant des morceaux de cèdre sec que j'avais soin de porter toujours sur moi ; mais la suppression de l'ancienne méthode soumettait un grand nombre d'Indiens à beaucoup d'inconvéniens et de privations. L'influence du prophète shawneese fut supportée très péniblement et avec une grande peine par les Ojibbeways les plus re-

culés dont j'eusse connaissance; mais on ne croyait pas communément parmi eux qu'il y eût, dans ses doctrines, aucune tendance à les unir dans l'accomplissement de quelque projet d'humanité. Pendant deux ou trois années, l'ivrognerie fut un peu moins commune; l'on pensa moins à la guerre, et l'aspect entier des choses fut altéré parmi eux par l'influence d'un homme; mais graduellement l'impression s'effaça, les sacs à médecine, les cailloux et les briquets reparurent, les chiens rentrèrent en grâce, les femmes et les enfans furent battus comme au temps jadis, et le prophète shawneese tomba dans le mépris : aujourd'hui les Indiens le regardent comme un imposteur et un méchant.

Les
ne
Pr

L
calm
eure
gnée
à la

CHAPITRE XXIII.

—

Les dangers et les craintes de la frontière. — Nuit de terreur. — Les Sioux. — Le vieux moose. — Chasseurs aveuglés par la neige. Terreur panique. — Orgies. — Les deux nez coupés. — Projets de suicide.

Lorsque l'agitation de cette affaire fut un peu calmée, et que les messagers du prophète nous eurent quittés pour visiter des bandes plus éloignées, j'allai avec un nombreux parti d'Indiens à la chasse des castors vers les bras supérieurs de

la rivière Rouge. Je ne sais si nous étions enhardis par la promesse du prophète de nous rendre invisibles aux Sioux ; mais jamais nous ne nous étions aventurés aussi près de leur pays. Là, sur une extrême frontière, où nous n'avions osé chasser ni les uns ni les autres, nous trouvâmes une multitude de castors ; en un seul mois, sans l'aide de mon fusil, avec mes seules trappes, j'en pris une centaine de très beaux. Ma famille se composait de dix personnes, dont six enfans orphelins ; et, quoique seul pour chasser et tendre mes trappes, je suffis pendant quelque temps à tous leurs besoins. Enfin les castors commencèrent à devenir rares, et je fus obligé de tirer un élan ; ma famille avait si bien perdu l'habitude d'entendre des coups de fusil, qu'au bruit du mien tous sortirent de la cabane et s'enfuirent dans les bois, croyant qu'un Siou avait fait feu sur moi.

Il me fallut transporter mes trappes beaucoup plus loin, et ne les visiter qu'une fois par jour. Mon fusil était toujours dans mes mains ; si j'avais quelque chose à faire, je le tenais d'une

main et travaillais de l'autre. Je dormais un peu pendant le jour, et toutes les nuits je faisais la garde autour de ma cabane. La venaison étant venue à manquer, j'allai, dans les bois, à la chasse des mooses, et en un seul jour j'en tuai quatre, que je vidai et dont je détachai les meilleurs morceaux sans déposer mon fusil. Tandis que je préparais le dernier, j'entendis un coup de fusil à deux cents verges, tout au plus, de distance.

Je savais que je m'étais avancé plus près de la frontière des Sioux qu'aucun Ojibbeway, et je ne connaissais, de cette dernière tribu, personne dans mon voisinage. Je jugeai donc que ce devait être un Siou, et, pensant qu'il avait dû m'entendre, je l'appelai, mais sans recevoir de réponse. Je veillai autour de moi avec plus d'attention encore qu'auparavant, et, aux approches de la nuit, je me glissai jusqu'à ma cabane, avec tout le silence et toutes les précautions possibles. Le jour suivant, je m'aventurai à reconnaître l'endroit d'où le coup de fusil avait dû

partir, et je distinguai la trace d'un Ojibbeway, qui, ayant fait feu sur un ours, avait été probablement trop ardent à sa poursuite pour pouvoir m'entendre.

Bientôt après, je rencontrai des traces nombreuses, et je découvris que j'étais à peu de distance d'un camp élevé et fortifié par des Ojibbeways. A trois reprises, les chefs de cette bande envoyèrent des messagers pour me représenter que ma position était trop exposée et trop dangereuse; mais, malgré leurs pressantes invitations, je ne pouvais me décider, tant il était contraire à mes inclinations de vivre dans une place forte; enfin, ayant découvert les traces de quelques Sioux qui étaient venus reconnaître mon camp, je cherchai un asile auprès des Ojibbeways. La nuit qui précéda mon départ fut, dans ma cabane, une nuit de terreur et d'alarmes plus grandes que les Indiens n'en éprouvent communément : j'avais parlé des traces des Sioux, et je ne doutais pas de la présence d'un de leurs partis dans notre voisinage le plus rap-

proché ; nous nous attendions à les voir tomber sur nous avant le jour.

Plus de la moitié de la nuit s'était passée, et nul de nous n'avait dormi, lorsque, tout à coup, un bruit se fit entendre à peu de distance ; nos chiens donnèrent des marques évidentes de frayeur, et je dis à mes enfans que l'heure était venue de mourir tous ensemble. Je me plaçai sur le devant de la cabane, et, soulevant un peu la porte, j'avançai le canon de mon fusil, tout prêt à recevoir l'ennemi : j'entendais distinctement un bruit de pas ; mais, la nuit étant obscure, je ne pouvais rien apercevoir. Enfin, une petite masse noire, pas plus grande qu'une tête d'homme, s'avança lentement et marcha droit à ma cabane ; j'éprouvai alors de nouveau combien la peur peut agir sur le sens de la vue. Cet objet, en s'approchant, me semblait, parfois, s'élever à la hauteur d'un homme, et presque aussitôt reprendre ses véritables proportions. Convaincu, enfin, que c'était un petit animal, je sortis, reconnus un porc-épic, et le tuai

d'un coup de tomahawk. Le reste de la nuit se passa sans plus de sommeil, et le matin, de bonne heure, je me réfugiai dans le camp fortifié.

A mon arrivée, les chefs tinrent conseil et envoyèrent deux jeunes hommes chercher les ustensiles laissés dans ma cabane ; mais, comme je savais que les Sioux étaient aux aguets dans les alentours, et que, si les jeunes guerriers étaient tués ou maltraités, leurs amis ne manqueraient pas de m'attribuer leur malheur, je les devançai par un chemin détourné, bien résolu à courir les mêmes chances. Je trouvai ma cabane respectée, et nous ne fûmes aucunement inquiétés dans notre retour au fort avec mes bagages.

Les Sioux, de temps à autre, s'approchaient de notre camp retranché, mais sans jamais se hasarder à en faire l'attaque. Au commencement du printemps, les Ojibbeways partirent tous le même jour, et moi je fus obligé de rester, parce que je m'étais chargé, pour un traiteur alors absent, de quelques paquets de fourrures que je

n'aurais pu emporter. Les chefs me représentèrent que presque autant vaudrait me détruire moi-même, puisque les Sioux ne pouvaient manquer d'apprendre le départ des autres guerriers et de venir fondre sur moi dès que je serais resté seul. Ces avis tristes et inquiétans devenaient plus alarmans encore, par les nombreux exemples qu'ils me rapportaient d'hommes, de femmes et d'enfans massacrés par les Sioux au même endroit; mais il fallait rester.

Le soir, je bouchai le plus solidement possible les entrées du camp, et après avoir recommandé à ma famille le silence le plus absolu, je montai la garde près de l'enceinte. La nuit était peu avancée, lorsqu'à la clarté de la lune, fort brillante alors, je vis deux hommes venir droit à l'entrée ordinaire, et la trouvant close, faire le tour de nos fortifications en les examinant. La peur m'excitait vivement à tirer sur eux sans leur parler; mais, me rappelant que ce pouvaient ne pas être des Sioux, je saisis une occasion favorable de les tenir en respect avec mon

fusil sans m'exposer beaucoup. C'étaient le traiteur que j'attendais et un Français. Aussi l'entrée du camp leur fut-elle ouverte avec joie. Ce renfort permit de passer plus tranquillement le reste de la nuit, et, le lendemain matin, nous suivîmes ensemble, avec nos bagages, la trace des Ojibbeways.

Mon intention n'était pas de rejoindre cette bande, et j'allai vivre quelque temps, seul avec ma famille, au milieu des bois; plus tard, je me réunis à quelques Ojibbeways de la rivière Rouge, sous un chef nommé Be-gwa-is (celui qui coupe la cabane du castor). Depuis plusieurs jours, tous les chasseurs de cette bande cherchaient à tuer un vieux moose mâle qui commençait à se faire parmi eux une réputation de ruse et de vigilance. La première fois que j'allai à la chasse, je vis ce moose sans pouvoir le tuer, mais j'en rapportai un autre, et, le lendemain, je me remis à sa poursuite, bien déterminé à l'atteindre, s'il était possible. A la faveur du temps et du vent, je parvins à le tuer. Ce succès devait

s'attribuer, en grande partie, au hasard ou à des circonstances indépendantes de mes prévisions; mais les Indiens en firent honneur à mon expérience, et je fus reconnu le plus habile chasseur de la bande.

Nous allâmes bientôt, au nombre de douze, sous la conduite de Be-gwa-is, chasser les castors dans le pays des Sioux; nos femmes restèrent en arrière. Dans cette chasse, tous mes compagnons furent aveuglés par la neige (3), et, pendant plusieurs jours, resté seul en état de chasser, je les nourris et pris soin d'eux. Quand la neige vint à fondre, ils commencèrent à se trouver mieux : nous nous séparâmes alors en trois partis égaux, dont un fut attaqué par les Sioux auprès de la rivière Buffaloe (4). Un Ojibbeway fut tué; un autre, blessé, resta prisonnier.

Je m'étais blessé moi-même, par accident, à la cheville du pied, avec un tomahawk, et je ne pouvais plus marcher rapidement. Mes compagnons furent alors saisis d'une terreur panique; supposant les Sioux près de nous et sur notre

trace, sans aucun égard pour mon état ils s'enfuirent de toute leur vitesse. Le printemps n'était pas encore très avancé; il était tombé, toute la journée, de la pluie et de la neige. La nuit, le vent commença à souffler du nord-ouest, et l'eau à geler. Je suivis de loin mes compagnons, et, les atteignant très tard dans la nuit, je les trouvai à demi morts dans leur camp; car, disciples du prophète, ils n'avaient point osé allumer un feu. Wa-me-gon-a-biew était un de ces hommes et ne se montrait pas le dernier à m'abandonner à la moindre apparence de danger. Le lendemain matin, la glace était assez forte pour permettre de passer la rivière, et comme cette gelée avait été précédée de chaleur, nous eûmes beaucoup à souffrir. Après une halte de quatre jours, à l'endroit où nos femmes faisaient la récolte du sucre, nous retournâmes au pays des Sioux. Dans cette marche, nous rencontrâmes les deux Indiens qui avaient échappé à l'attaque de nos ennemis : tout en eux portait les marques de l'extrême misère et de la famine.

Nous trouvâmes aussi, sur notre route, un traiteur américain, dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui me témoigna beaucoup d'égards. Il me pressa de quitter les Indiens et de retourner avec lui aux États-Unis. J'étais pauvre; je possédais peu de pelleteries de quelque valeur; j'avais une femme et un enfant. Il me dit que le gouvernement et le peuple des États seraient généreux envers moi, il me promit même de m'aider de tout son pouvoir; mais je résistai à ses offres, préférant rester encore avec les Indiens, sans renoncer à mon intention de les quitter un jour. J'appris de lui que plusieurs de mes parens étaient venus à ma recherche jusqu'à Mackinac, et je lui dictai une lettre qu'il se chargea de leur faire parvenir. Au moment de se séparer de nous, il donna à Wa-me-gon-a-biew et à moi un canot d'écorce à chacun, et nous fit plusieurs autres présens d'une grande valeur.

Dans notre marche vers la rivière Rouge, Wy-ong-je-cheween, à qui nous avions confié la

conduite de notre petite troupe, parut alarmé. Nous suivions une longue rivière qui se jette dans la rivière Rouge; je le vis porter des regards inquiets sur l'une et sur l'autre rive, en observant avec attention tous les indices du voisinage des hommes, tels que les traces des animaux, la fuite des oiseaux, et d'autres signes si bien connus de tous les Indiens. Il ne parla pas de crainte; il est bien rare, s'il arrive même jamais qu'un Indien le fasse en pareille circonstance; mais quand il me vit, la nuit, essayer d'allumer un feu pour notre campement, il se leva, s'enveloppa dans sa couverture et s'éloigna sans proférer un seul mot : je le suivis des yeux jusqu'au moment où il choisit une place qui lui offrait les moyens de se cacher complétement tout en dominant une vaste étendue de terrain. Je compris la cause de sa conduite, et suivis son exemple comme tous mes compagnons. Le matin, nous nous réunîmes, et nous hasardâmes d'allumer du feu pour un petit déjeûner. A peine notre chaudière fut-elle remplie et suspendue

sur la flamme, que nous découvrîmes les Sioux sur une hauteur, à un demi-mille en arrière. Aussitôt la chaudière fut renversée sur le feu, et nous prîmes la fuite. A quelque distance de là, nous construisîmes un camp très fort, et j'allai tendre mes piéges.

Au nombre des présens que m'avait faits le traiteur américain, se trouvait un petit baril contenant seize quartes de rhum très fort; je l'avais porté jusque-là sur mes épaules : Wa-me-gon-a-biew et les autres Indiens me demandaient souvent à en goûter, mais je les refusais toujours en leur disant que les vieillards, les chefs et tous les autres en boiraient avec nous à notre retour. En revenant de visiter mes trappes, je les trouvai tous ivres et se querellant; mon baril avait été presque vidé en mon absence. Je comprenais tout le danger de notre position, et je ne pus me défendre d'un sentiment d'alarme en nous voyant ainsi hors d'état de nous défendre : je cherchai donc à faire renaître la paix parmi

eux; mais, dans cette tentative, je compromis ma sûreté.

Tandis que je séparais deux hommes, le troisième, un vieillard, me porta dans le dos un coup de couteau que j'évitai avec peine. Ils étaient tous animés contre moi, car je les avais accusés de poltronnerie; ils se cachaient, leur avais-je dit, comme des lapins dans leurs terriers, n'osant jamais en sortir pour combattre ou chasser. En effet, depuis quelque temps je les faisais vivre, et je n'étais pas médiocrement vexé de leur folie; mais nous cessâmes d'avoir des sujets d'alarmes immédiates, et les Indiens osèrent enfin sortir pour la chasse, avec tant de succès, que nous eûmes bientôt assez de fourrures pour en charger presque entièrement un canot. J'avais réussi à cacher jusqu'alors le reste de ma provision de rhum; mais elle fut découverte encore en mon absence, et il en résulta une nouvelle scène d'ivrognerie.

Notre chasse terminée, nous partîmes tous

ensemble. En approchant de la rivière Rouge, de nombreux coups de fusil se firent entendre, et mes compagnons, supposant qu'ils étaient tirés par des Sioux, s'enfuirent à travers terre; nous n'étions, par cette voie, qu'à peine à une journée de nos familles. Resté seul, et résolu à ne pas abandonner notre canot chargé, je continuai le voyage, et, quatre jours après, je rentrai sain et sauf dans ma cabane.

Les Indiens étaient sur le point de s'assembler à Pembinah pour vendre leurs pelleteries et s'enivrer selon l'usage; à peine avais-je rejoint notre bande, que plusieurs d'entre eux se mirent en route par terre, laissant les canots chargés sous la conduite des femmes. Je voulus persuader à Wa-me-gon-a-biew et à quelques autres de mes amis les plus intimes de ne pas se mêler à ces orgies ruineuses; mais je n'eus pas assez de crédit sur eux. Ils partirent tous avant moi : ma course fut lente, je chassai en route et boucanai ma venaison; aussi, quand j'arrivai à Pembinah, la plupart de nos hommes étaient-

ils ivres depuis plusieurs jours. Des Indiens m'apprirent aussitôt qu'un accident grave venait de survenir à Wa-me-gon-a-biew.

Mon frère, car je le nommais toujours ainsi ; mon frère, à peine arrivé, était entré dans une cabane où un jeune homme, fils de Ta-bush-shish, battait une vieille femme : Wa-me-gon-a-biew lui retint les bras. Le vieux Ta-bush-shish, qui rentrait ivre, se méprenant probablement sur la nature de l'intervention de mon frère, le saisit par les cheveux et lui coupa le nez à belles dents (5) ; une mêlée s'ensuivit. Un autre Indien eut un large morceau de la joue enlevé; plusieurs furent diversement blessés. Be-gwa-is, vieux chef qui s'était toujours montré fort bienveillant pour nous, survint alors, et crut devoir prendre part à la querelle. Wa-me-gon-a-biew, qui venait de s'apercevoir de la perte de son nez, leva les mains sans lever les yeux, saisit par la chevelure la tête la plus voisine, et lui emporta le nez d'un coup de dent ; c'était le nez de notre ami Be-gwa-is. Quand sa rage fut un

peu modérée, Wa-me-gon-a-biew, le reconnaissant, s'écria : « Oh! mon cousin! » Be-gwa-is était un homme doux et bon ; il savait très bien quelle erreur avait causé l'action de Wa-me-gon-a-biew; rien ne trahit la moindre aigreur, la moindre irritation contre l'auteur involontaire de sa mutilation. « Je suis vieux, dit-il, » on ne se moquera pas long-temps de moi pour » la perte de mon nez. »

Pour ma part, j'éprouvai contre Ta-bush-shish un ressentiment d'autant plus violent, qu'il ne me semblait pas bien clair qu'il n'eût pas saisi cette occasion de satisfaire une vieille rancune. J'entrai aussitôt dans la cabane de mon frère et je m'assis à côté de lui; sa figure et ses vêtemens étaient tout couverts de sang. Il demeura quelque temps sans rien dire, et quand il parla, je vis qu'il avait repris tout l'usage de ses facultés. « Demain, me dit-il, je pleurerai » avec mes enfans; le jour suivant, j'irai trou- » ver Ta-bush-shish; nous mourrons ensemble, » car je ne veux pas vivre pour être toujours

» exposé à des moqueries. » Je lui répondis que je l'aiderais dans toutes ses tentatives contre la vie de Ta-bush-shish, et je fis mes préparatifs pour tenir mes promesses; mais un peu de réflexion à jeun, et la journée passée à pleurer avec ses enfans, détournèrent Wa-me-gon-a-biew de ses projets violens. Il se résigna, comme Be-gwa-is, à supporter sa perte de son mieux (6).

ondis que
contre la
réparatifs
eu de ré-
à pleurer
me-gon-a-
a, comme
mieux (6).

CHAPITRE XXIV.

—

Expiation et vengeance. — Poltronnerie d'un Indien. — Rixe nocturne. — Griefs contre les blancs. — Dévouement maternel. — Combat. — Un seul guerrier contre un parti. — — Pressentimens. — Projets. — Un missionnaire. — L'Indien baptisé. — Le duel chez les Indiens. — Rivalité de chasse.

Peu de jours après cette sanglante orgie, Tabush-shish fut atteint d'une maladie violente : une fièvre ardente le dévora, sa maigreur devint effroyable ; il paraissait mourant. Enfin, il envoya à Wa-me-gon-a-biew deux chaudières

et d'autres présens d'une valeur considérable, en lui faisant dire : « Mon ami, je vous ai rendu » difforme et vous m'avez rendu malade. J'ai » beaucoup souffert, et si je viens à mourir mes » enfans souffriront bien plus encore. Je vous » envoie ce présent pour que vous me laissiez » vivre... » Wa-me-gon-a-biew fit répondre par son messager : « Je ne vous ai point rendu ma- » lade, je ne saurais vous rappeler à la santé, » et je ne veux pas de vos présens. » Il languit pendant plus d'un mois dans un état de maladie tel que tous ses cheveux tombèrent; alors il entra en convalescence, et, quand il fut à peu près guéri, nous partîmes tous pour la prairie. Là nous nous séparâmes en diverses directions, à de grandes distances les uns des autres.

Après nos chasses du printemps, nous songeâmes à marcher contre les Sioux, et un faible parti de guerre se forma parmi nos plus proches voisins : nous les accompagnâmes, Wa-me-gon-a-biew et moi; Wa-ge-to-te ne tarda pas à nous rejoindre avec soixante hommes, et en quatre

jours de marche nous arrivâmes à un petit village que Ta-bush-shish était venu habiter. Ce fut près de sa cabane que se fit notre campement. Au moment de partir, nous le vîmes se présenter tout nu, peint et orné comme pour la guerre, tenant ses armes à la main. Il vint lentement à nous avec un air très irrité; mais nul de nous ne comprit pleinement son dessein qu'à l'instant où nous le vîmes appuyer le canon de son fusil sur le dos de Wa-me-gon-a-biew : « Mon ami, lui dit-il, » nous avons vécu assez long-temps; nous nous » sommes donné assez de tourment, assez fait » de mal l'un à l'autre. On vous a prié, de » ma part, de vous contenter de la peine et de » la maladie que vous m'avez fait souffrir; vous » ne l'avez pas voulu. Le mal que vous conti- » nuez à m'infliger me rend la vie insupportable, » il faut donc que nous mourions ensemble. » Un fils de Wa-ge-to-te et un autre jeune homme, voyant l'intention de Ta-bush-shish, lui présentèrent la pointe de leurs flèches, chacun de son côté; mais il n'y fit pas attention. Wa-me-

gon-a-biew, intimidé, n'osa point lever la tête.

Ta-bush-shish aurait voulu se battre à mort avec lui à chances égales; mais il n'eut pas le courage d'accepter cette offre. Depuis cette rencontre, j'estimais Wa-me-gon-a-biew moins encore qu'auparavant. Il avait moins de bravoure et de générosité que le commun des Indiens. Ni Ta-bush-shish ni aucun homme de sa bande ne vinrent se joindre à notre parti.

Nous poursuivîmes notre marche, errant de place en place, et, au lieu d'aller droit à nos ennemis, nous passâmes la plus grande partie de l'été au milieu des bisons. A la chute des feuilles, je retournai à Pembinah. Je voulais me rendre de là au quartier d'hiver du traiteur qui m'avait proposé de m'aider à regagner les États. J'appris alors la guerre allumée entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, je connus aussi la prise de Mackinac, et cette nouvelle me détourna de tout projet de traverser les frontières où les deux peuples combattaient.

Au printemps suivant, il y eut un mouve-

ment général des Ojibbeways de la rivière Rouge vers le pays des Sioux. L'intention réelle ou, du moins, l'intention avouée était de chasser et non de les attaquer ou de les inquiéter. Je marchai avec une bande nombreuse, sous la conduite d'Ais-ainse, dont le frère, Wa-ge-to-ne, était un homme de grande considération. Nous remontions la rivière Rouge depuis près d'une centaine de milles, lorsque nous rencontrâmes un traiteur, M. Hanie, qui nous donna un peu de rhum. J'occupais alors, en commun avec plusieurs autres hommes, presque tous parens de ma femme, et avec leurs familles, une longue cabane où il y avait deux ou trois feux. Il était minuit ou un peu plus tard, et je dormais, lorsque je sentis soudain un homme me saisir par la main et m'attirer à lui. Un reste de brasier brûlait encore dans la cabane; je reconnus, dans l'apparition menaçante qui se montrait devant moi, la figure colérique de Wa-ge-to-ne, le frère d'Ais-ainse, notre principal chef. « J'ai so-
» lennellement promis, me dit-il, que, si vous

» veniez avec nous dans ce pays, vous ne vivriez
» pas; debout donc, et soyez prêt à me ré-
» pondre. »

Il passa ensuite à Waw-zhe-gwun, l'homme qui dormait le plus près de moi, et lui adressa les mêmes menaces avec une égale insolence. Mais, pendant ce temps-là, un vieillard, mon parent, nommé Mah-nuge, couché un peu plus loin, avait compris le motif de sa visite et l'attendait debout, un couteau à la main; Wa-ge-to-ne, arrivant à lui, reçut une vive réponse. Il revint à moi, tira son couteau et me menaça d'une mort immédiate. « Vous êtes un étranger,
» me dit-il, un de ces hommes qui sont venus
» en grand nombre de lointaines contrées se
» nourrir, eux et leurs enfans, de ce qui ne
» leur appartient pas. Vous êtes chassé de votre
» terre natale, et vous êtes venu parmi nous,
» parce que vous êtes trop faible et trop peu
» digne d'avoir une cabane et un pays qui vous
» appartiennent. Vous avez visité nos meilleurs
» cantons de chasse, et partout vous avez dé-

» truit tous les animaux que le Grand Esprit
» nous a donnés pour notre subsistance. Éloi-
» gnez-vous donc d'ici, et ne nous restez pas
» plus long-temps à charge, ou bien je pren-
» drai votre vie. »

Je lui répondis que je ne me rendais point dans la contrée que nous allions visiter dans la seule intention de chasser les castors; mais, qu'en fût-il ainsi, j'avais les mêmes droits que lui et assez de force pour les soutenir. Cette altercation commençait à devenir bruyante, lorsque le vieux Mah-nuge intervint, armé de son couteau, et mit à la porte de la cabane le turbulent Wa-ge-to-ne, à moitié ivre. Nous restâmes long-temps sans le voir, mais son frère nous dit de n'attacher aucune importance à ses paroles.

A ce campement, nous fûmes rejoints par un messager que Muk-kud-da-be-na-sa (l'oiseau noir), Ottawwaw de Waw-gun-uk-ke-sie ou *l'arbre croche*, envoyait annoncer aux hommes de sa nation son arrivée du lac Huron pour les conduire dans ce pays. Nous fîmes donc volte-face, et

chacun rétrograda de son côté, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que Wa-ge-to-ne, qui alla se joindre aussitôt à un gros d'Ojibbeways partant du lac Leech. Une partie de cette bande s'arrêta à la rivière du Riz sauvage, et occupa le fort ou camp retranché dont j'ai déjà parlé. Là ils se mirent à chasser et à tendre des piéges, et comme ils étaient dispersés sans précaution, un parti nombreux de Sioux parut dans le voisinage.

Ais-aimse, le chef ojibbeway, rentra un soir après une chasse heureuse; il avait tué deux élans. Le lendemain matin, sa femme et son jeune fils allèrent boucaner la venaison. Ils étaient déjà fort loin de la cabane, lorsque le petit garçon découvrit, le premier, les ennemis à peu de distance, et dit à sa mère : « Voici les » Sioux qui viennent. » La vieille femme tira son couteau, coupa le ceinturon qui serrait une couverture autour du corps de son fils, et lui dit de courir de toutes ses forces vers la cabane. Puis, son couteau à la main, elle courut elle-

même à la rencontre du parti qui s'avançait.

L'enfant entendit plusieurs coups de fusil, et l'on ne sut rien autre chose du sort de sa mère. L'enfant courut long-temps, et se voyant serré de près par les ennemis, perdit toute connaissance. Enfin il parvint au camp retranché en état d'aliénation mentale; les Sioux n'étaient guère plus qu'à cent cinquante verges de lui. Il vomit le sang pendant plusieurs jours, et ne retrouva jamais sa force et sa santé, quoiqu'il vécût encore près d'une année.

Plusieurs Ojibbeways chassaient dans d'autres directions que celle où la femme d'Ais-ainse avait rencontré les guerriers sioux; aussitôt que les ennemis cessèrent d'être en vue du fort, plusieurs jeunes hommes furent dépêchés, et reconnurent que les Sioux suivaient la trace des chasseurs. Deux d'entre eux, par une voie détournée, rejoignirent Ais-ainse au moment où les Sioux rampaient pour faire feu sur lui; un engagement s'ensuivit, et dura long-temps, sans perte d'aucun côté.

Enfin, un Ojibbeway fut blessé à la jambe, et ses compagnons reculèrent un peu pour lui faciliter les moyens de se retirer à l'abri de quelques buissons; mais ce mouvement n'échappa pas aux Sioux : l'un d'eux suivit le jeune guerrier sans être aperçu, le tua et enleva sa chevelure et sa médaille. La victime était le fils préféré d'Ais-ainse. Le vainqueur étala ses trophées aux yeux des Ojibbeways en leur adressant des insultes et des bravades. Le malheureux père, exaspéré, à l'aspect des dépouilles de son fils, s'élança de son abri, tua un des Sioux, lui coupa la tête et la montra en triomphe au reste des ennemis. Les autres Ojibbeways, animés par le courage de leur chef, coururent ensemble en avant, et les Sioux s'enfuirent.

Un autre homme, fort distingué par les Ojibbeways, et portant aussi le nom de Ta-bush-shish, avait chassé avec un seul compagnon dans une direction différente. Le bruit de la fusillade étant parvenu jusqu'à lui, soit lorsque la vieille femme fut tuée, soit pendant le combat d'Ais-

ainse, il regagna le camp retranché. Presque au même instant, un Indien accourut, apportant des nouvelles de l'action où le chef se trouvait engagé. Ta-bush-shish avait deux beaux chevaux : « Be-na, dit-il à un de ses amis, je crois » que vous êtes un homme; voulez-vous mon- » ter un de mes chevaux et venir voir avec » moi ce qu'Ais-ainse a fait tout le jour? Ne » serait-il pas honteux de le laisser combattre » ainsi sans essayer de lui porter le moindre se- » cours? Il y a ici plus de cent de nos compa- » gnons qui tremblent à l'abri de nos retranche- » mens, tandis que notre frère se bat comme » un homme, soutenu seulement par quatre ou » cinq jeunes guerriers. »

A ces mots, ils suivirent les traces des Sioux jusqu'à un endroit où plusieurs de ces ennemis se reposaient autour d'un feu; ils s'en approchèrent en se traînant, mais ne croyant pas l'occasion favorable pour tirer, tous deux allèrent s'embusquer dans la neige, sur la route que les Sioux paraissaient devoir suivre. La nuit n'était

pas très noire : lorsque les ennemis passèrent, en grand nombre, auprès de l'embuscade, Ta-bush-shish et Be-na se levèrent tout à coup et firent feu sur eux; puis Be-na prit la fuite, ainsi qu'il avait été convenu. Voyant, au bout d'une longue course, qu'il n'était pas poursuivi, il s'arrêta pour écouter, et pendant une grande partie de la nuit il entendit de temps en temps un coup de fusil, et la voix perçante de Ta-bush-shish, qui jetait son cri de guerre en changeant rapidement de place.

Soudain plusieurs coups de fusil retentirent à la fois; les Sioux poussèrent des acclamations comme à la chute d'un ennemi, et tout resta silencieux. Dans cette rencontre, les Ojibbeways perdirent trois membres de leur tribu; la vieille femme, le fils d'Ais-ainse et Ta-bush-shish. Les Indiens dirent de ce dernier, selon leur habitude en pareille occurrence, qu'il avait eu le pressentiment du sort qui le menaçait; dans la soirée précédente, il était rentré chez lui, comme il arrive souvent aux chasseurs indiens, pour

être fatigué du bavardage d'une vieille femme, jalouse des soins prodigués à une rivale plus jeune et plus attrayante, et il lui avait dit : « Gronde, gronde, vieille femme, car je t'en- » tends pour la dernière fois. »

Le même jour, ainsi que nous l'apprîmes dans la suite, les guerriers partis du lac Leech, et que Wa-ge-to-ne avait rejoints, tombèrent sur quarante cabanes de Sioux dans la longue prairie ; ils avaient combattu pendant deux jours, et le nombre des morts était grand des deux côtés; Wa-ge-to-ne n'avait pas son pareil pour détruire une cabane de Sioux. Wah-ka-zhe, frère de Muk-kud-da-be-na-sa, rencontra ces Ottawwaws au lac Winnipeg, à leur retour de la rivière du Riz sauvage. Il avait passé dix ans dans les montagnes rocheuses et aux alentours; mais il voulait revenir enfin à son pays natal. Dans le cours de sa longue carrière, il avait souvent séjourné chez les blancs, et il connaissait bien les divers moyens de gagner sa vie parmi eux. Il me dit que mon sort serait meilleur au milieu des

hommes de ma race, mais que je ne pourrais pas devenir traiteur, parce que je ne savais pas écrire. Comme je n'aimais point à me soumettre à un travail assidu, ajoutait-il, je ne pourrais pas m'établir fermier; il n'y avait qu'une position absolument convenable à mes goûts et à mon aptitude, c'était celle d'interprète.

Il nous donna, entre autres récits, quelques détails sur un missionnaire qui était venu chez les Ottawwaws de Waw-gun-uk-ke-zie, et chez quelques Indiens des établissemens voisins des lacs, les engager à renoncer à leur religion pour adopter celle des blancs. A ce sujet, il nous raconta l'anecdote de l'Indien baptisé qui, après sa mort, alla se présenter à la porte du ciel des hommes blancs, et en demanda l'entrée; mais le chef chargé de la garde lui répondit que les peaux rouges ne pouvaient pas y être admises. « Allez, lui dit-il, vers l'ouest, là » sont les villages et les cantons de chasse de » vos semblables qui ont vécu sur la terre avant » vous. » L'Indien s'éloigna donc; mais quand

il parvint aux villages habités par les morts de son peuple; le chef refusa de le recevoir. « Vous » avez eu honte de nous pendant votre vie; » vous avez adoré le Dieu des hommes blancs, » allez à son village, c'est à lui de veiller sur » vous. » Il se vit ainsi repoussé de part et d'autre.

Wah-ka-zhe, étant l'homme le plus distingué de notre parti, devait diriger nos mouvemens; cependant, soit indolence, soit peut-être égards pour moi, il décida que non seulement lui, mais toute sa bande, resteraient sous ma conduite pendant l'hiver entier. Nous n'avions d'autre but que de pourvoir à notre subsistance; j'étais reconnu pour un très bon chasseur et je connaissais la contrée mieux qu'aucun autre de cette bande; ce choix n'était donc pas *impolitique*.

Ce fut, d'après mon avis, que nous allâmes passer l'hiver sur les bords du Be-gwi-o-nus-ko, qui se jette dans la rivière Rouge, à dix milles au dessus de Pembinah. Au temps dont je parle, ses rives nourrissaient beaucoup de gibier. Nous y

vécûmes dans une grande abondance et très confortablement; aussi Wah-ka-zhe s'applaudissait-il souvent de la sagacité qui l'avait porté à me choisir pour diriger les mouvemens de son parti; mais, au bout de quelque temps, Wa-me-gon-a-biew parla de mettre à mort Wah-ka-zhe, parce qu'il avait quelques liens de parenté avec l'homme qui, bien des années auparavant, avait tué son père Taw-ga-we-ninne.

Je refusai de me joindre à lui et de l'aider en aucune manière dans cette entreprise; mais, malgré mes remontrances, il entra un jour, un couteau à la main, dans la cabane de Wah-ka-zhe, menaçant de le tuer. Comme il entrait, Muk-kud-da-be-na-sa, frère de Wah-ka-zhe, reconnut son intention, en arrêta l'effet et le provoqua aussitôt à un combat singulier, qu'il n'accepta pas, selon son habitude. Non seulement, je reprochai à Wa-me-gon-a-biew cette indigne conduite, mais je proposai même à Wah-ka-zhe de l'expulser de la bande, et de ne plus le regarder comme mon frère; cet homme, aussi

humain que considéré, ne voulant point être une cause de trouble, lui pardonna son offense.

Un des fils de Wah-ka-zhe passait pour le meilleur chasseur de tous les Indiens de notre bande, et il y eut entre nous, pendant le séjour sur les bords du Be-gwi-o-nus-ko, une rivalité de chasse tout amicale. O-ge-mah-weninne, c'était son nom, tua dix-neuf mooses, un castor et un ours, moi je tuai dix-sept mooses, cent castors et sept ours; mais on le regarda comme le plus adroit chasseur, parce que le moose est, de tous les animaux, le plus difficile à tuer. Il y a beaucoup d'Indiens qui, dans tout un hiver, ne tuent pas plus de deux ou trois mooses; il en est même qui n'en ont jamais tué un seul.

Nous eûmes du gibier en abondance, sur les bords du Be-gwi-o-nus-ko, jusqu'au moment où une autre bande d'Ojibbeways, nombreuse et affamée, vint se joindre à nous. Comme la plupart de ces nouveaux venus étaient en danger de mourir de faim, un homme appelé Gish-kau-ko, neveu de celui qui m'avait fait prisonnier, tua deux mooses

en un seul jour et m'invita à venir avec lui chercher une partie de la venaison, en me signifiant que son intention était de cacher sa bonne fortune au reste de la bande. Mais je refusai net de prendre part à un semblable arrangement, et je partis aussitôt pour la chasse avec Muk-kud-da-be-na-sa et un ou deux autres; nous eûmes le bonheur de tuer quatre ours, que nous distribuâmes aux affamés.

Nous jugeâmes alors nécessaire de disperser dans diverses directions une bande aussi nombreuse. J'allai, avec Muk-kud-da-be-na-sa (l'oiseau noir), Wah-ka-zhe et un autre homme, camper à deux journées de distance de l'endroit que nous venions d'habiter. Pendant ce séjour, sortis tous un matin pour la chasse, nous nous séparâmes les uns des autres; revenu tard dans la nuit, je fus étonné de ne trouver, à la place de notre cabane, qu'un petit monceau d'herbe sèche qui nous avait servi de lit. Là dormait l'Oiseau noir, qui, arrivé peu de temps avant moi et depuis le déplacement de la cabane, s'était couché,

se croyant laissé seul en arrière. Le lendemain matin, comme nous suivions les traces de nos compagnons, nous rencontrâmes des messagers envoyés pour nous apprendre que le fils de Nah-gitch-e-gum-me, de l'homme qui nous avait quittés si brusquement avec Wah-ka-zhe, venait de se blesser à mort, par accident, d'un coup de fusil. Ce jeune homme se tenait négligemment appuyé sur la bouche de son fusil, un mouvement de sa raquette à neige, sur laquelle il reposait, avait fait partir la détente, et le coup, lui traversant l'aisselle, était venu frapper la tête. Malgré cette horrible blessure, il vécut vingt jours encore dans un état de stupeur et d'insensibilité. Les Indiens attribuèrent à un triste pressentiment la manière subite dont nos compagnons nous avaient abandonnés.

Méd
C
bl
de
la
ti
In

de
sai
O–
me
gu

CHAPITRE XXV.

—

Médecine de chasse. — Figurines d'animaux. — Sortilége. — Correspondance indienne. — Funérailles. — Guerre entre les blancs. — Souvenirs d'une autre vie. — Mort d'un chef. — Le doigt crochu. — Rivalité nationale. — Révélation nouvelle de la volonté du Grand Esprit. — Le lac de l'Esprit. — Prédictions réalisées. — Ojibbeways massacrés. — Culture du blé. — Invasion des loups.

Peu de temps après, la faim nous réduisit à de telles extrémités, que nous jugeâmes nécessaire d'avoir recours à une *médecine de chasse*. O-ge-mah-weninne et moi, passant pour les meilleurs chasseurs de la bande, Nah-gitch-e-gum-me nous envoya à chacun un petit sac de

médecine en cuir, contenant certaines racines pulvérisées et mêlées avec de la peinture rouge, pour en faire l'application sur les petites images ou figures des animaux que nous désirions tuer.

Dans cette espèce de chasse, on emploie, au moins en ce qui concerne l'usage de la médecine, les mêmes moyens que dans les occasions où un Indien veut infliger à un autre une maladie ou une souffrance. Un dessin ou une petite image est préparé pour représenter l'homme, la femme ou l'animal sur lequel doit être tenté le pouvoir de la médecine. Si l'on veut causer la mort, on pique, avec un instrument aigu, la partie qui représente le cœur, et on y applique un peu de médecine. L'image employée à cet effet s'appelle muzzi-ne-neen, et le même nom désigne les petites figures d'homme ou de femme, tantôt grossièrement tracées sur une écorce de bouleau, tantôt gravées sur bois avec plus de soin.

Nous partîmes, pleins de confiance du succès; mais Wah-ka-zhe nous suivit, et nous rejoignant à quelque distance, nous recommanda de

nous tenir en garde contre la médecine que nous avait donnée Nah-gitch-e-gum-me, parce qu'il en résulterait pour nous malheur et misère, non immédiatement, mais à l'époque de notre mort. Nous n'en fîmes donc pas usage, et comme nous tuâmes quelques pièces de gibier, Nah-gitch-e-gum-me crut avoir beaucoup contribué, par l'efficacité de sa médecine, au succès de notre chasse. Voyant que la famine nous menaçait sérieusement, je me séparai de la bande pour aller vivre isolé, bien sûr de pouvoir satisfaire ainsi à tous les besoins de ma famille. Wah-ka-zhe et l'Oiseau noir allèrent au lac Winnipeg, d'où ils ne revinrent pas, quoique je comptasse sur leur retour.

Ma chasse terminée; vers l'époque ordinaire des rassemblemens du printemps, je descendis le Be-gwi-o-nus-ko, pour aller visiter les traiteurs à la rivière Rouge. La plupart des Indiens s'étaient mis en marche avant moi; un matin, passant devant un de nos endroits accoutumés de campement, je vis sur le rivage un petit bâ-

ton fiché en terre, et au bout un morceau d'écorce de bouleau. En l'examinant de près, je distinguai le dessin d'un serpent à sonnette et d'un couteau, dont le manche touchait le serpent, tandis que la pointe perçait un ours qui portait la tête basse. Auprès du serpent à sonnette était dessinée une femelle de castor, dont l'une des mamelles touchait aussi le serpent.

Tout cela avait été tracé à mon intention, et j'appris ainsi que Wa-me-gon-a-biew, qui avait pour *totem* le serpent à sonnette, she-she-gwah, venait de tuer un homme dont le *totem* était un ours (muk-kwah). Le meurtrier ne pouvait être que Wa-me-gon-a-biew, car il était clairement indiqué que c'était le fils d'une femme portant le castor pour totem, et c'était positivement celui de Net-no-kwa. Comme peu d'hommes de notre bande avaient l'ours pour totem, je ne doutai pas que la victime ne fût un jeune homme nommé Ke-zha-zhoons. La tête basse de l'ours indiquait qu'il était mort et non blessé.

Cette nouvelle ne me détourna pas de continuer mon voyage; je me hâtai, au contraire, et j'arrivai assez tôt pour assister à l'enterrement du jeune homme que mon frère avait tué. Wa-me-gon-a-biew vint et creusa lui-même une fosse assez large pour deux hommes. Les amis de Ke-zha-zhoons y descendirent son corps. Alors Wa-me-gon-a-biew se dépouilla de tous ses vêtemens, à l'exception du dernier; puis, se tenant, dans cet état, au bord de la fosse, il prit son couteau, et le présentant par le manche au plus proche parent du mort : « Mon ami, dit-il, » j'ai tué votre frère; vous voyez que j'ai creusé » une fosse assez grande pour deux hommes; » je suis tout disposé à y dormir avec lui. »

Le premier, le second et enfin tous les amis du jeune homme mort refusèrent, l'un après l'autre, le couteau que Wa-me-gon-a-biew leur offrit tour à tour. Les parens de mon frère étaient puissans, et la crainte qu'ils inspiraient lui sauva la vie. Ke-zha-zhoons l'avait provoqué en l'appelant nez coupé. Voyant qu'aucun des

parens mâles de ce jeune homme ne voulait entreprendre publiquement de venger sa mort, Wa-me-gon-a-biew leur dit : « Ne me fatiguez » plus maintenant ou à l'avenir de cette affaire ; » je ferai encore ce que j'ai fait, si quelqu'un » de vous s'expose à m'adresser de semblables » provocations. »

La méthode par laquelle cette nouvelle me fut transmise si loin est d'un usage fréquent chez les Indiens, et dans la plupart des cas elle est parfaitement claire et intelligible. Les hommes d'une même tribu connaissent à merveille tous les totems les uns des autres, et si, dans quelque dessin de cette nature, la figure d'un homme se montre sans aucune désignation particulière, on peut être sûr que c'est un Siou, ou au moins un étranger. Le plus souvent, comme dans l'exemple que je viens de rapporter, les figures humaines ne sont pas du tout employées. On se contente du totem ou surnom. Si l'on veut faire savoir qu'un parti est dans la disette, on dessine quelquefois un homme, plus

ordinairement un animal servant de totem, et la bouche de l'homme ou de l'animal est peinte en blanc.

Après avoir visité le traiteur à la rivière Rouge, je me mis en route avec l'intention de me rendre aux États-Unis ; mais, au lac Winnipeg, j'appris que la guerre durait encore entre les États-Unis et la Grande-Bretagne, et qu'il me serait fort difficile de passer sûrement les frontières. Il fallut donc m'arrêter en cet endroit, où je fus bientôt rejoint par Pe-shau-ba, Waw-zhe-kwaw-maish-koon et plusieurs autres, qui formaient à eux tous la population de trois cabanes. Waus-so, le vieux compagnon de Pe-shau-ba, avait été tué à la chasse par accident. Nous vécûmes ensemble dans l'abondance et le contentement; mais Pe-shau-ba, sur qui la mort de son ami Waus-so avait fait quelque impression, fut saisi bientôt d'une violente maladie. Il se persuada aussitôt que sa fin approchait et il nous en parlait souvent.

Un jour il me dit : « Je me rappelle qu'avant

» de venir vivre en ce monde, j'étais là haut
» avec le Grand Esprit. Je regardais souvent en
» bas, et je découvris les hommes sur la terre.
» Je vis beaucoup de choses bonnes et désira-
» bles, et entre autres une belle femme; comme
» je la regardais tous les jours, le Grand Esprit
» me dit : Pe-shau-ba, aimes-tu la femme que
» tu regardes si souvent? Oui, répondis-je.
» Alors, reprit-il, va passer quelques hivers sur
» la terre : tu n'y resteras pas long-temps ; sou-
» viens-toi toujours d'être doux et bon pour mes
» enfans que tu vois là bas. — C'est ainsi que je
» suis descendu sur la terre, et je n'ai jamais
» oublié ce qu'il m'avait dit. Je me suis tou-
» jours *tenu dans la fumée* entre les deux ban-
» des. Quand mon peuple a combattu ses enne-
» mis, je n'ai point frappé mes amis dans leurs
» cabanes. J'ai dédaigné la folie des jeunes hom-
» mes qui auraient voulu m'offenser; mais j'ai
» toujours été prêt à conduire nos braves guer-
» riers contre les Sioux. J'ai toujours marché
» au combat peint en noir, comme je le suis

» maintenant, et j'entends d'ici la même voix » qui m'a parlé lorsque je suis descendu sur » la terre; elle me dit que je ne saurais y res- » ter plus long-temps. Quant à vous, mon » frère, je vous ai servi de protecteur, et vous » serez triste quand je vous quitterai; mais » n'allez pas ressembler à une femme; bientôt » vous suivrez ma trace. » Il se couvrit alors de vêtemens neufs que je lui avais donnés, sortit de la cabane, regarda le soleil, le ciel, le lac, les collines éloignées; puis il rentra et s'assit avec calme à sa place accoutumée; peu d'instans après, il avait cessé de respirer.

Après la mort de Pe-shau-ba, je voulus tenter encore une fois d'aller aux États-Unis; mais Waw-zhe-kwaw-maish-koon m'en empêcha. Je passai avec lui le reste de l'hiver; au printemps, nous allâmes à Ne-bo-we-se-be (morte-rivière). Là nous plantâmes du grain et demeurâmes tout l'été. A la chute des feuilles, quand le grain fut moissonné, nous revînmes à nos cantons de chasse.

Un vieil Ojibbeway, appelé le Doigt crochu, vivait dans ma cabane depuis près d'une année; dans cet espace de temps, il n'avait jamais tué une seule pièce de gibier. Quand j'allai à la poursuite des bisons, il me suivit et nous arrivâmes ensemble en vue d'un nombreux troupeau. Alors le vieillard voulut élever une querelle sur mon droit de chasse dans ces cantons. « Vous autres Ottawwaws, dit-il, vous ne de-
» vez pas chasser dans cette partie de la contrée.
» Je ne puis vous surveiller tous; mais, vous
» au moins, vous êtes en mon pouvoir, et si
» vous ne partez pas sur-le-champ pour votre
» pays, je suis déterminé à vous tuer. »

Cette menace ne m'inquiétait pas; je le défiai de me faire aucun tort ni aucun mal. Après une heure ou deux d'altercation, il se mit à ramper pour s'approcher des bisons à portée de fusil. Peu d'instans plus tard, deux jeunes Ottawwaws, qui avaient entendu la querelle en s'approchant et s'étaient cachés dans les buissons, vinrent se joindre à moi. Le vieillard, après

avoir perdu deux ou trois coups, s'en retourna à la cabane, aussi honteux de son insolence à mon égard que de son manque de succès. Je m'avançai alors avec mes deux compagnons, et nous tuâmes un grand nombre de vaches grasses.

Peu de temps après, ayant chassé tout le jour, je trouvai, en rentrant fort tard, un abattement extraordinaire dans la contenance de tous les habitans de ma cabane. Parmi eux se trouvait un homme, nommé Chik-ah-to, qui m'était presque étranger. Il semblait, et tous les autres comme lui, frappé de quelques mauvaises nouvelles soudaines et inattendues. Je demandai à ma femme la cause de cet abattement; elle ne me dit rien. Enfin, aux questions les plus pressantes, Waw-zhe-kwaw-maish-koon répondit du plus grand sérieux et d'une voix solennelle que le Grand Esprit était descendu encore une fois.

« Eh quoi! répondis-je, il est déjà revenu;
» il revient bien souvent depuis quelque temps;
» mais nous saurons, je le suppose, ce qu'il a à

» nous dire. » La légèreté et l'irrévérence avec lesquelles je traitais ce sujet parurent offenser beaucoup d'Indiens, et ils s'entendirent tous pour ne me communiquer aucun détail ; c'était pour moi une matière de peu d'importance. J'allai, le lendemain matin, à la chasse, selon mon habitude. Mon indifférence et mon mépris pour ces prétendues révélations de la volonté divine me tinrent quelque temps dans l'ignorance de ce qui se passait alors. Plus avancé dans ma carrière, je reconnus que, si mon scepticisme n'offensait pas la divinité au nom de laquelle ces révélations nous étaient faites, il blessait fort ceux qui aimaient à se présenter de sa part, et qu'en encourant leur mauvais-vouloir je m'exposais à beaucoup d'inconvéniens et de dangers.

Au printemps, quand nous fûmes réunis au comptoir de Pembinah, les chefs construisirent une grande cabane, et y convoquèrent tous les hommes, pour recevoir quelques informations sur la révélation nouvelle de la volonté du Grand Esprit. Le messager de cette révélation était Manito-

o-gheezick, homme de peu de renommée, mais bien connu de la plupart des Ojibbeways de cette contrée. Il avait disparu pendant près d'une année, et il prétendait avoir, dans cet intervalle de temps, visité le séjour du Grand Esprit, qui lui avait donné lui-même ses instructions. Quelques traiteurs m'apprirent qu'il était allé seulement à Saint-Louis, sur le Mississipi.

Ais-ainse se chargea de nous exposer l'objet de la réunion; il chanta ensuite et pria; puis il se mit à nous détailler les principaux traits de la révélation faite à Manito-o-gheezick. Les Indiens ne devaient plus marcher contre leurs ennemis; ils ne devaient ni voler, ni tromper, ni mentir, ni s'enivrer, ni manger leur venaison chaude ou boire leur bouillon chaud. Peu de ces injonctions étaient incommodes ou de difficile observance comme celles du prophète shawneese. La plupart des maximes et des instructions communiquées vers ce temps aux Indiens étaient de nature à leur être toujours utiles; et cette influence se fit sentir deux ou trois ans dans leur

conduite plus réglée et leur condition quelque peu améliorée.

Quand nous fûmes prêts à nous éloigner du comptoir, Ais-ainse invita plusieurs d'entre nous, et moi en particulier, à l'accompagner à Man-e-to-sah-gi-e-gun (lac de l'Esprit) (7), lieu ordinaire de sa résidence; mais je refusai de me joindre à lui, parce que je voulais rester dans une contrée boisée pour la chasse des animaux à fourrure. Dix hommes, et entre autres Wa-ge-to-te et Gi-ah-ge-git, acceptèrent son invitation et le suivirent avec un grand nombre de femmes. Un jeune homme, ami d'Ais-ainse, nommé Se-gwun-oons (le cerf) (8), avant de se séparer de nous, à Pembinah, prédit qu'il serait tué au lac de l'Esprit, et fit plusieurs autres prédictions qui se réalisèrent de jour en jour.

Les Indiens prirent enfin tant de confiance en lui, et les dangers dont il menaçait ceux qui iraient au lac firent tant d'impression sur eux, que Wa-me-gon-a-biew et d'autres s'alarmèrent et revinrent. Le dernier de ceux qui nous rejoi-

gnirent fut Match-e-toons, jeune homme léger et menteur; il nous raconta que les dangers dont on menaçait Ais-ainse et sa bande, ayant fait sur lui une vive impression, il avait déserté pendant la nuit, et que le matin, quoiqu'il eût fait une marche forcée, il avait entendu les fusils des Sioux dans la direction du camp. Nous n'ajoutâmes pas d'abord une foi entière au récit de cet homme, et nous attendîmes des nouvelles avec anxiété. Enfin les chefs envoyèrent vingt guerriers vérifier si son récit avait quelque fondement.

En arrivant à l'endroit où avait campé Ais-ainse, ce parti reconnut que toute la bande avait été massacrée. En avant du camp gisait le corps de Se-gwun-oons, ce jeune homme qui avait prédit l'attaque avant le départ de Pembinah; près de lui étaient tombés plusieurs guerriers de son âge, et plus loin en arrière on voyait le corps vigoureux d'Ais-ainse tout couvert de flèches. Dans le camp, la terre était jonchée des cadavres des femmes et des enfans; plus

loin, on trouva le corps d'un des Sioux assis et couvert de *puk-kwi* ou nattes qui avaient appartenu aux cabanes des Ojibbeways. Match-e-toons seul avait survécu ; quelques Indiens soupçonnèrent qu'il s'était enfui pendant le combat et non la nuit précédente comme il l'avait raconté. Ainsi périt Ais-ainse, le dernier des hommes remarquables de son temps parmi les Ojibbeways de la rivière Rouge. Notre village devint un lieu de désolation après la perte de tant d'hommes.

Nous allâmes ensuite à Ne-bo-we-se-be passer l'été et semer du grain ; Sha-gwaw-koo-sink, vieil Ottawwaw de mes amis, introduisit le premier la culture du blé parmi les Ojibbeways de la rivière Rouge.

A la chute des feuilles, quand nous retournâmes au pays de chasse, les loups étaient extraordinairement nombreux et importuns ; ils tuèrent mon cheval et plusieurs de mes chiens. Un jour, toute ma famille était allée chercher avec moi la chair d'un moose que j'avais tué ; je reconnus, en rentrant dans la cabane, que les loups y avaient fait

irruption, et avaient entraîné au dehors beaucoup de fourrures, de courroies, et enfin toutes les peaux et tout le cuir qui s'étaient trouvés à leur portée. J'en tuai un grand nombre, et cependant j'en étais toujours harcelé. Il y avait, entre autres, un vieux loup, si souvent venu à ma porte, que je le reconnaissais et que j'avais pu étudier ses habitudes : il courait d'abord hardiment à mes chiens et les forçait à rentrer; puis il rôdait autour de la cabane, pour s'emparer de tout ce qu'il pouvait trouver à manger. Enfin, mon fusil bien chargé, je marchai droit à sa rencontre, et je l'étendis à terre comme il s'élançait sur moi. La moitié de son poil était tombée.

CHAPITRE XXVI.

—

Sobriquets indiens. — Défaut de concurrence. — Castors d'argent. — Rixe avec un traiteur. — Violences et fourberies. — Campagnes pécuniaires de la compagnie du Nord-Ouest.

M. Henry avait fait la traite à Pembinah pendant dix ans; il eut pour successeur un M. Mackenzie, qui ne resta que peu de temps, et après lui vint M. Wells, surnommé, par les Indiens, *Gah-se-moan* (un vaisseau), à cause de la ro-

tondité de sa personne. Il éleva au bord de la rivière Rouge, près de l'embouchure de l'Assinneboin, une forteresse très capable de soutenir un siége. La compagnie de la baie d'Hudson n'avait plus alors de poste dans cette partie de la contrée, et les Indiens ne tardèrent pas à reconnaître combien leur avait été avantageuse la concurrence des deux compagnies.

M. Wells nous convoqua tous au commencement de l'hiver, et donna aux Indiens dix gallons de rhum, ainsi qu'un peu de tabac, en les avertissant qu'il ne leur ferait pas crédit d'une aiguille seulement; s'ils lui apportaient des fourrures, il les acheterait, et leur donnerait en échange les objets nécessaires à leur nourriture et à leur bien-être pendant la saison rigoureuse. Je n'étais pas avec les Indiens lorsque cette communication leur fut faite: en me l'apprenant, on voulut me donner ma part des présens du traiteur; mais je la refusai formellement, et je reprochai à mes compagnons leur lâcheté de se soumettre à de telles conditions.

Ils avaient l'habitude, depuis bien des années, de recevoir un crédit à la chute des feuilles; ils manquaient alors tout à fait, non seulement de vêtemens, mais même de munitions, et quelques uns n'avaient ni fusils ni trappes : comment pouvaient-ils, sans l'aide accoutumée des traiteurs, vivre, eux et leurs familles, pendant l'hiver qui commençait? Peu de jours après, j'allai trouver M. Wells; je lui dis que j'étais pauvre, que j'avais une nombreuse famille à soutenir par moi seul, qu'enfin j'aurais beaucoup à souffrir sans aucun doute, et que peut-être même je serais en danger de mort, s'il ne m'accordait pas le crédit que j'avais toujours reçu à cette époque.

Il n'écouta pas mes représentations, et me dit rudement de sortir de chez lui. Je déposai alors devant lui, sur une table, huit de ces castors d'argent que les femmes portent dans leur parure; ils m'avaient coûté, l'année précédente, deux fois le prix ordinaire d'une capote; je lui en demandai une en échange, et je le priai de

vouloir bien, tout au moins, les retenir en gage jusqu'au moment où je pourrais lui apporter des pelleteries. Il prit ces bijoux, me les jeta à la figure, et me dit de ne jamais remettre les pieds dans sa maison. Les grands froids n'étaient pas encore arrivés. J'allai aussitôt à la chasse; je tuai plusieurs mooses, dont les peaux furent préparées par ma femme pour nous faire des vêtemens d'hiver, puisqu'il fallait renoncer aux couvertures et aux étoffes de laine dont les traiteurs nous avaient donné l'habitude.

Je continuai ma chasse avec un heureux succès, et, vers le milieu de la saison froide, j'appris que M. Hanie, agent de la compagnie de la baie d'Hudson, était arrivé à Pembinah. J'allai sur-le-champ le voir, et il me donna tout le crédit que je lui demandai : ce fut une valeur de soixante-dix peaux. Je me rendis ensuite à la rivière du Rat musqué, où je chassai tout le reste de l'hiver, tuant un grand nombre de martres, de castors, de loutres et d'autres animaux.

Vers le commencement du printemps, je fis

dire à M. Hanie, par des Indiens, qu'ayant réuni un nombre suffisant de fourrures, j'irais m'acquitter envers lui à l'embouchure de l'Assinneboin. Quand j'arrivai au rendez-vous, M. Hanie n'avait pas encore paru; je m'arrêtai, pour l'attendre, en face du comptoir de M. Wells. Un vieux Français m'offrit un logement dans sa maison; je l'acceptai, et je déposai toutes mes pelleteries à la place qu'il m'assigna pour dormir. Instruit de mon arrivée, M. Wells envoya, par trois fois, me presser de venir le voir. Enfin, je cédai aux instances de son beau-frère, et je passai la rivière avec lui.

M. Wells parut satisfait de ma visite; il me traita avec beaucoup de politesse, m'offrant du vin et tout ce qui se trouvait dans sa maison. Je n'avais accepté qu'un peu de tabac, lorsque je vis ses Français entrer avec mes paquets de fourrures; ils les déposèrent, à ma vue, dans la chambre à coucher de M. Wells, qui ferma la porte et prit la clef. Au même instant, sa politesse et ses prévenances commencèrent à se ra-

lentir. Je ne dis rien d'abord, mais j'éprouvai une vive perplexité, parce que je ne pouvais supporter l'idée de ne pas m'acquitter envers M. Hanie, et de me voir privé de mon bien par violence ou sans mon consentement. Je rôdai autour de la maison, et je saisis enfin une occasion de me glisser dans la chambre à coucher pendant que M. Wells prenait quelque chose dans un coffre. Il essaya de me faire sortir, puis de me pousser à la porte; mais j'étais trop fort pour lui.

Les choses en étant venues à cette extrémité, je n'hésitai point à m'emparer de mes paquets; il me les arracha, je les ressaisis, et dans la lutte qui s'engagea, les sangles venant à se rompre, les peaux tombèrent éparses sur le plancher. Pendant que je les ramassais, il prit un pistolet, l'arma et le dirigea sur ma poitrine. Je restai quelques instans sans mouvement, persuadé qu'il allait me tuer, car je le voyais dans un violent accès de rage; enfin je saisis sa main, que je détournai de ma poitrine, et tirant de mon

ceinturon un grand couteau, j'en armai ma main droite, sans le lâcher de la gauche. Quand il se vit à l'improviste tout à fait à ma merci, il appela d'abord sa femme, puis son interprète, et leur dit de me mettre hors de sa maison. L'interprète lui répondit : « Vous pouvez le faire » tout aussi bien que moi. » Quelques Français, présens à cette querelle, lui refusèrent aussi leur assistance.

Voyant qu'il ne pouvait ni m'intimider ni me dompter, il eut recours, encore une fois, à des voies plus douces; il m'offrit de partager avec moi, et de me laisser la moitié de mes fourrures pour les agens de la baie d'Hudson. « Vous avez » toujours, me dit-il, appartenu au Nord-Ouest, » pourquoi nous déserter à présent pour la baie » d'Hudson ? » Et il se mit à compter les peaux, les divisant en deux parts; mais je lui dis que ce n'était pas nécessaire, parce que j'étais déterminé à ne pas lui en laisser une seule. « Je suis » venu à vous à la dernière chute des feuilles, » ajoutai-je, lorsque j'étais affamé et manquant

» de tout; vous m'avez repoussé comme un chien
» de votre porte. Les munitions qui m'ont servi
» à tuer ces animaux m'ont été données à crédit
» par M. Hanie, et les fourrures lui appartien-
» nent; mais, s'il en était autrement, vous n'en
» auriez pas encore une seule. Vous êtes un
» lâche, vous n'avez pas même le courage d'un
» enfant; si vous aviez eu seulement le cœur
» d'une femme, vous n'auriez pas dirigé votre
» pistolet sur ma poitrine sans me tuer. Ma vie
» était à votre discrétion, rien ne vous empê-
» chait de me la prendre, rien, pas même la
» crainte de mes amis; car vous savez bien que
» je suis étranger parmi les Indiens, et que nul
» ne se leverait pour venger ma mort. Vous au-
» riez pu jeter mon corps dans la rivière comme
» celui d'un chien, et nul ne vous en aurait de-
» mandé compte; mais vous n'avez pas même
» eu l'esprit de le faire. »

Il me demanda si je ne tenais pas un couteau à la main : je lui en montrai deux, un grand et un petit, en l'avertissant de prendre garde de

me provoquer à m'en servir. Enfin, fatigué de cette altercation, il alla s'asseoir vis à vis de moi dans ce vaste appartement. Quoiqu'il fût à une assez grande distance, telle était son agitation, que j'entendais distinctement les battemens de son cœur. Il resta quelque temps assis, et sortit enfin pour se promener devant sa porte : moi je ramassai mes fourrures, l'interprète m'aida à les lier ; et, les chargeant sur mon dos, j'allai passer tout contre M. Wells ; puis, les déposant dans mon canot, je traversai la rivière pour regagner la maison du vieux Français.

Le lendemain matin, M. Wells, mieux avisé, parut avoir renoncé à tout projet de violence ; il envoya son interprète m'offrir son cheval, si je voulais oublier ce qui s'était passé. Le cheval avait une grande valeur. « Dites-lui, répondis-je » à l'interprète, qu'il n'est qu'un enfant, qui » veut se quereller et oublier sa querelle dans » un même jour ; mais il ne me trouvera pas » semblable à lui. J'ai un cheval à moi, j'em- » porterai mes pelleteries ; je n'oublierai jamais

» qu'il a dirigé son pistolet contre mon sein sans
» avoir eu le courage de me tuer. »

Dans la matinée suivante, un des commis de la compagnie du Nord-Ouest arriva du comptoir de Mouse-River, et dit, à ce qu'il paraît, à M. Wells, en apprenant ce qui s'était passé, qu'il m'enleverait mes fourrures. Le traiteur voulut en vain l'en dissuader. Il était près de midi lorsque le vieux Français, portant ses regards hors de sa maison, me dit : « Mon ami, je crois
» que vous allez perdre encore vos fourrures;
» quatre hommes bien armés se dirigent de ce
» côté; leur visite, j'en suis sûr, n'a aucun mo-
» tif amical. »

A ces mots, je rangeai mes paquets au milieu de l'appartement, et je m'assis dessus, un piége à castor à la main. Le commis entra accompagné de trois jeunes hommes, et me demanda mes fourrures. « Quel droit, lui répondis-je, avez-
» vous de me les demander? — Vous êtes en-
» detté envers moi, reprit-il. — Quand ai-je em-
» prunté quelque chose à la compagnie du Nord-

» Ouest sans m'acquitter à l'époque convenue?
» — Il y a dix ans, me dit-il, que votre frère
» Wa-me-gon-a-biew a reçu de moi des avances
» sur lesquelles il n'a remboursé que dix peaux,
» il me doit le reste, et je compte que vous al-
» lez me le payer. — Très bien, lui répon-
» dis-je, votre demande sera satisfaite; mais
» alors vous me paierez, à votre tour, les quatre
» paquets de peaux de castors que nous vous
» avons envoyés du grand portage. Votre billet,
» vous le savez bien, a été brûlé à Ke-nu-kau-
» neshe-way-boant, dans l'incendie de ma ca-
» bane, et vous n'avez jamais donné, ni à moi
» ni à aucun membre de ma famille, la valeur
» d'une seule épingle pour cent soixante peaux
» de castors. » Voyant que ce moyen ne réus-
sissait pas, et reconnaissant en lui-même la jus-
tice de ma demande, il voulut recourir aux me-
sures violentes, comme M. Wells l'avait fait la
veille; mais il n'eut pas plus de succès, et il
retourna au fort sans m'avoir seulement pris une
peau de martre.

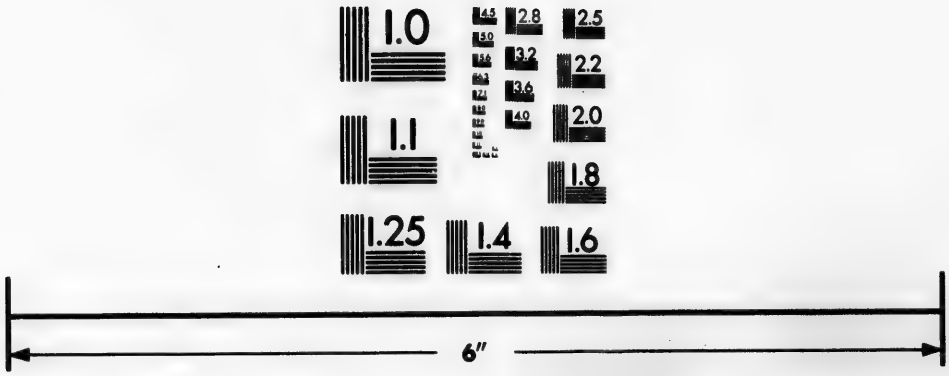
J'acquis alors la certitude que M. Hanie tarderait quelque temps encore à arriver; j'allais l'attendre à *Morte-Rivière*, où je tuai quatre cents rats musqués. Enfin, il vint rejoindre à ce rendez-vous un autre Indien et moi. Il me raconta qu'il avait passé en plein midi, au chant de tous ses rameurs, devant le comptoir de M. Wells, à l'embouchure de l'Assinneboin. M. Wells s'était mis à sa poursuite avec un canot bien armé. A cette vue, M. Hanie s'était fait débarquer, et, laissant tous les hommes dans son canot, s'était avancé jusqu'à une distance de vingt verges dans une prairie bien unie. M. Wells l'y avait suivi avec plusieurs hommes armés; mais, sommé de s'arrêter à dix verges de M. Hanie, il avait fini par passer après une longue dispute.

Je racontai, à mon tour, le traitement que j'avais subi, et je remboursai mon crédit. Je traitai aussi du reste de mes pelleteries, et, le marché conclu, je reçus encore quelques beaux présens, entre autres un fusil de prix. Peu de temps après le départ de M. Hanie, en remontant la rivière

Rouge, je rencontrai M. Wells. Il manquait de gibier frais et m'en demanda : je lui en aurais donné si j'en avais eu; mais il attribua mes excuses à mauvaise volonté. Plus tard, quoique je résidasse fort loin de lui, il m'envoya son cheval; il me l'envoya encore à Pembinah, mais je le refusai toujours.

Malgré ces refus formels et répétés, j'appris qu'il persistait à dire que ce cheval m'appartenait, et trois ans plus tard, après sa mort, les autres traiteurs m'assurèrent que j'avais droit de prendre ce cheval; mais je ne le voulus pas, et il fut laissé à un vieux Français. Après la mort de M. Wells, je revins traiter, comme d'ordinaire, avec la compagnie du Nord-Ouest; ce que je n'aurais pas fait de son vivant. S'il m'avait tiré et même dangereusement blessé, je lui en aurais moins voulu que d'avoir pointé son pistolet sur ma poitrine sans oser lâcher la détente.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

CHAPITRE XXVII.

—

La nouvelle révélation du Grand Esprit. — Scène de terreur nocturne. — Suppression des sacs à médecine. — Songe. — — Croyances des Indiens. — Création des animaux. — Chants notés sur l'écorce du bouleau. — Le nouvel envoyé du Grand Esprit. — Sauvage incrédule. — Sacrifices de gibier. — Le prophète qui a mangé sa femme. — Jonglerie. — Pattes d'ours enlevées.

Esh-ke-buk-ke-koo-sha, chef du lac Leech, vint vers ce temps à Pembinah, avec une quarantaine de jeunes guerriers; et, sur son invitation, je m'y rendis avec plusieurs autres, pour apprendre de lui

quelques détails de la nouvelle révélation faite par le Grand Esprit à Manito-o-gheezick. Rassemblés tous, un soir, dans une longue cabane élevée tout exprès, nous allions danser, festiner et entendre le discours du chef, lorsque soudain deux coups de fusil retentirent presque ensemble dans la direction de la compagnie du Nord-Ouest. Il ne s'y trouvait alors que deux Français arrivés le même jour. Les vieillards se regardèrent entre eux d'un air de doute et d'étonnement inquiet. Plusieurs dirent : « Les Français sont à tuer des loups. » Esh-ke-buk-ke-koo-sha répondit : « Je reconnais les fusils des Sioux. »

La nuit était très sombre : les jeunes gens coururent aux armes et sortirent aussitôt ; je sortis avec eux... Quelques uns s'embarrassèrent dans des buissons ou des branches pendantes, et ne purent avancer que lentement. Moi je trouvai le sentier et marchai quelque temps le premier ; mais tout à coup une figure brune passa rapidement devant moi, et j'entendis au même instant la voix du Canard noir, qui disait : « Je suis un homme

(neen-dow-in-nin-ne). » J'avais souvent entendu parler de sa bravoure, et je l'avais déjà vu une fois dans le village des Sioux, à la montagne Chef, marcher à notre tête lorsque nous croyions tous aller à une attaque : je résolus de le suivre dans cette circonstance.

Quand nous ne fûmes plus qu'à une portée de fusil du fort, il se mit à bondir, tantôt à droite, tantôt à gauche; et, par un zig-zag rapide, il atteignit la porte du fort. Je suivis son exemple, et je le vis franchir l'entrée de la forteresse avec un tel élan, que la plante de ses pieds s'éleva jusqu'à près de deux verges au dessus du sol. Nous aperçûmes dans l'enceinte une maison dont la fenêtre et la porte nous laissèrent entrevoir une vive lumière. Le Canard noir portait sur les épaules une peau de bison dont la couleur sombre lui permit de passer devant la fenêtre sans être découvert par l'homme qui faisait sentinelle en dedans; mais ma couverture blanche me trahit, et déjà la bouche d'un fusil touchait ma tête, lorsque le Canard noir saisit à bras le corps

le Français effrayé, qui, me prenant pour un Siou, allait faire feu sur moi.

Le second Français, les femmes et les enfans étaient tous pêle-mêle couchés dans un coin, poussant des cris de détresse. Nous apprîmes que le plus brave des deux, celui qui montait la garde à la fenêtre, avait, peu d'instans auparavant, conduit son cheval hors de l'enceinte du fort pour le faire boire, et que ce pauvre animal avait été, dès la porte, frappé à mort par des hommes cachés tout près de là. Le Français nous avait d'abord pris pour les meurtriers de son cheval; mais bientôt il reconnut son erreur. Nous n'avions pas même vu le corps du cheval par dessus lequel nous avions sauté en entrant. Le Français ne voulait pas quitter le fort; mais le Canard noir, qui se trouvait allié à l'une des femmes, insista pour qu'ils vinssent tous chercher un asile dans le camp indien. Plusieurs de nos jeunes guerriers arrivèrent successivement, et nous nous décidâmes à veiller toute la nuit dans le fort.

Le lendemain matin, nous découvrîmes les traces de deux hommes qui avaient passé le Pembinah; un parti de guerre s'était caché sur l'autre rive. Ces deux guerriers étaient le célèbre Wah-ne-tah, chef yanktong, et son oncle. Ils s'étaient tenus tout près de l'entrée du fort, déterminés à faire feu sur ce qui entrerait ou sortirait. Leur coup avait frappé le cheval du Français, et les deux hommes avaient fui vers la rivière, bien probablement sans savoir s'ils avaient tué homme ou bête.

Quand il fut constaté que le parti des Sioux n'était pas d'une grande force, beaucoup de nos guerriers voulurent se mettre à sa poursuite; mais Esh-ke-buk-ke-koon-sha nous dit : « Non, » mes frères, Manito-o-gheezick, qui m'a en- » voyé vers vous, nous dit de ne plus marcher » contre nos ennemis. N'est-il pas évident que, » dans cette circonstance, le Grand Esprit nous » a protégés? Si les Sioux s'étaient approchés de » la cabane où nous étions en fête, sans armes » dans les mains, n'auraient-ils pas pu nous tuer

» tous ? Mais ils ont été aveuglés jusqu'à pren-
» dre un cheval pour un Ojibbeway. Il en sera
» toujours de même, si nous obéissons aux or-
» dres que nous avons reçus. »

Je commençais à éprouver quelque inquiétude pour ma famille ; je l'avais laissée dans ma cabane, et je pouvais craindre que les Sioux ne la rencontrassent dans leur retraite. « Allez, me
» dit Esh-ke-buk-ke-koo-sha, quand je lui par-
» lai de mon anxiété ; mais ne craignez pas que
» les Sioux aient fait aucun mal à votre femme
» ni à vos enfans. Je désire seulement que vous
» fassiez cette course pour me rapporter votre
» sac à médecine; je vous montrerai ce qu'il faut
» faire de son contenu. »

Je revins bientôt, rassuré sur le sort de ma famille, et il fit jeter au feu tout ce que je rapportais, excepté la médecine de chasse et de guerre. « Voici, dit-il, ce que nous devons faire
» désormais. Si quelqu'un tombe malade, il
» faut prendre un vase d'écorce de bouleau et
» un peu de tabac; le malade en personne, s'il

» peut marcher, ou du moins son plus proche
» parent, les portera jusqu'au cours d'eau le
» plus voisin. Là, le tabac sera livré au courant,
» et le vase, plongé dans le sens du fil de l'eau,
» en rapportera quelques gouttes que le malade
» devra boire dans sa cabane. Si la maladie est
» très grave, il faudra avoir soin de plonger le
» vase assez profondément pour que son bord
» touche la bourbe au fond de l'eau. »

A ces instructions il joignit le don d'un petit cercle de bois pour porter sur la tête comme une sorte de bandeau. De l'un des côtés de ce cercle, était tracée l'image d'un serpent, dont l'office, à ce que me dit le chef, était de veiller sur l'eau (9); de l'autre, la figure d'un homme représentant le Grand Esprit. Cet ornement ne devait pas se porter dans les circonstances ordinaires; il était destiné aux seules occasions où j'irais chercher de l'eau pour des parens ou des amis malades. Je fus très mécontent de voir détruire tout ce que contenait mon sac de médecine; il y avait surtout des racines et d'autres

substances dont j'avais éprouvé les bons effets dans mes maladies ; et je fus bien plus fâché encore de ce qu'il nous était interdit, à l'avenir, d'avoir recours à ces remèdes dont l'efficacité m'était très connue ; mais tous les Indiens de la même bande partagèrent ces privations, et il fallut m'y soumettre.

Au commencement du printemps, je me mis en marche pour un rendez-vous que m'avait donné Sha-gwaw-ko-sink à la dernière chute des feuilles : j'y arrivai au temps convenu, et peu après, le vieillard, seul et à pied, vint m'y chercher. Il était campé, depuis deux jours, à deux milles de distance, et son camp était abondamment pourvu de venaison fraîche; circonstance qui me fut particulièrement agréable, car, depuis quelque temps, j'avais tué bien peu de gibier.

Je passai l'été près de lui. Sha-gwaw-ko-sink était devenu trop vieux et trop faible pour chasser ; mais il avait avec lui quelques jeunes hommes qui ne le laissaient manquer de rien tant

qu'on pouvait trouver du gibier. A la fin de la saison, nos alentours se trouvèrent épuisés ; la température était très froide et la terre profondément gelée ; mais la neige ne tombait pas; aussi était-il devenu bien difficile de suivre les mooses; le bruit de nos pas sur la terre durcie et sur les feuilles sèches avertissait toujours les animaux de notre approche. Cet état de choses se prolongeant, nous nous vîmes tous réduits aux extrémités de la faim, et nous eûmes recours, pour dernière ressource, à une médecine de chasse.

Je chantai et priai pendant la moitié de la nuit, et ensuite j'allai me coucher. Je vis en songe un beau jeune homme descendre par l'ouverture du faîte de ma cabane. « Pourquoi, » dit-il, le bruit que j'entends? Ne sais-je pas » quand vous avez faim et besoin? J'ai toujours » les yeux sur vous, et il n'est pas nécessaire » de m'appeler à si grands cris. » Me montrant alors la direction de l'Orient : « Ne voyez-vous » pas ces traces? ajouta-t-il. — Oui, ce sont » celles de deux mooses. — Je vous donne ces

» deux mooses à manger. » Il sortit aussitôt par la porte de ma cabane, et comme il soulevait la couverture, je vis la neige tomber à flocons pressés.

Je ne tardai pas à me réveiller, et me sentant trop de disposition au sommeil, j'appelai le vieux Sha-gwaw-ko-sink pour fumer avec moi; puis je préparai le muz-zin-ne-neen-suk, c'est à dire la représentation des animaux dont les traces m'avaient été montrées dans mon songe. Dès le point du jour, je sortis de ma cabane; la neige était déjà épaisse. Je suivis la direction indiquée; bien avant midi, je tombai sur les traces de deux mooses, et je les tuai l'un et l'autre. C'étaient un mâle et une femelle, tous deux extrêmement gras.

Les chansons usitées dans ces médecines de chasse se rapportent aux opinions religieuses des Indiens; elles s'adressent souvent à Na-na-boo-sho ou Na-na-bush, qu'ils supplient de leur servir d'interprète et de communiquer leurs requêtes à l'Être-Suprême; souvent aussi, ils

implorent Me-suk-kum-mik-o-kwi, ou la Terre, la grande aïeule de tous. Dans ces chansons, ils racontent comment Na-na-bush a créé la terre, pour obéir aux ordres du Grand Esprit, et comment toutes les choses nécessaires aux oncles et tantes de Na-na-bush, c'est à dire aux hommes et aux femmes, ont été confiées à la garde de la grande aïeule. Na-na-bush, toujours le bienveillant intercesseur des hommes auprès de l'Être-Suprême, fit naître, pour leur usage, les animaux, dont la chair leur servirait d'aliment, dont la peau les vêtirait; il créa des racines et des médicamens d'un pouvoir souverain pour guérir leurs maladies et, dans les temps de disette, les rendre capables de tuer le gibier.

Tout cela fut confié aux soins de Me-suk-kum-mik-o-kwi; et, pour que ses oncles et ses tantes ne l'invoquassent jamais en vain, la vieille femme eut ordre de ne point sortir de sa cabane. Aussi les bons Indiens n'arrachent-ils aucune des racines dont leurs médecines se composent, sans déposer en terre quelque offrande à Me-suk-

kum-mik-o-kwi. Ils chantent aussi comment, dans les premiers temps, le Grand Esprit ayant tué le frère de Na-na-bush, ce dernier s'irrita et se révolta contre l'Être-Suprême. Na-na-bush devenait de plus en plus fort, et allait l'emporter sur Gitch-e-Manito, lorsque celui-ci, pour l'apaiser, lui donna le métai (10); Na-na-bush en fut si content, qu'il l'apporta, sur la terre, à ses oncles et à ses tantes.

Beaucoup de ces chants sont notés, par une méthode probablement particulière aux Indiens, sur l'écorce de bouleau ou sur de petites tablettes de bois. Les idées sont exprimées par des figures emblématiques, comme dans les communications de nouvelles dont j'ai déjà parlé.

Deux ans auparavant, un homme de notre bande, nommé Ais-kaw-ba-wis, personnage paisible et aussi insignifiant que pauvre chasseur, avait vu mourir sa femme; ses enfans commencèrent à souffrir plus que jamais de la faim. La mort de sa femme avait été accompagnée de circonstances particulières, et Ais-kaw-ba-wis de-

vint mélancolique et abattu, ce que nous attribuâmes à la faiblesse de son caractère; mais, enfin, il réunit les chefs et leur annonça très solennellement qu'il avait été favorisé d'une nouvelle révélation du Grand Esprit; il leur montra une boule de terre, bien ronde, de quatre à cinq pouces de diamètre, un peu plus grande que la moitié d'une tête d'homme, lisse et peinte en rouge. « Le Grand Esprit, dit-il, me voyant, » tous les jours, crier, chanter et prier dans ma » cabane, m'a appelé et m'a dit : Ais-kaw-ba- » wis, j'ai entendu tes prières; j'ai vu les nattes » de ta cabane baignées de tes larmes et j'ai » exaucé tes demandes. Je te donne cette boule, » elle est propre et neuve; je te la donne pour te » servir à rendre le monde entier semblable à » elle, tel qu'il est sorti des mains de Na-na- » bush. Toutes les vieilles choses doivent être » détruites et dispersées; tout doit être remis à » neuf, et c'est à tes mains, Ais-kaw-ba-wis, » que je confie ce grand œuvre. »

J'étais du nombre de ceux qu'il avait con-

voqués pour cette première révélation de sa mission. Je ne dis rien tant qu'il resta avec nous; mais, après son départ, en causant avec mes compagnons, je ne tardai pas à trahir mon incrédulité. « Il est très bien, dis-je, que nous » soyons instruits à si bon marché des inten- » tions et de la volonté du Grand Esprit, main- » tenant les révélateurs de ses ordres pullulent » au milieu de nous, et par hasard ce sont des » hommes qui ne seraient bons à rien autre » chose. Le prophète shawneese était fort loin » de nous. Ke-zhi-ko-we-ninne et Manito-o- » gheezick, quoique de notre propre tribu, n'é- » taient pas avec nous : c'étaient, eux aussi, des » hommes. Aujourd'hui nous avons un com- » pagnon trop pauvre, trop indolent, trop pi- » toyable pour nourrir sa famille; et, si nous » voulons l'en croire, c'est là l'instrument que » le Grand Esprit choisit pour renouveler la » face du monde. »

J'avais déjà une opinion défavorable de cet homme, parce que je le connaissais pour l'un

des moins recommandables de tous les Indiens. Je fus indigné de sa tentative de se faire passer pour le messager favori du Grand Esprit. Je n'hésitai pas à tourner ses prétentions en ridicule en toute circonstance; mais, malgré le guignon jusqu'alors attaché à sa personne, il acquit un ascendant très prononcé sur l'esprit des Indiens. Son roulement continuel de tambour pendant la nuit faisait fuir le gibier de notre voisinage, et son insolente hypocrisie me le rendait insupportable dans tous les temps; mais il avait trouvé le secret de se concilier l'opinion de la plupart d'entre nous, et tous mes efforts contre lui restèrent inutiles.

Pendant notre séjour en cet endroit, il arriva que, après plusieurs jours de disette, je blessai un moose. En rentrant, je racontai ce qui m'était arrivé, et j'ajoutai que le moose me semblait assez fortement blessé pour en mourir. Le lendemain matin, de bonne heure, Ais-kaw-bawis vint dans ma cabane me dire, du ton le plus sérieux, que le Grand Esprit était descendu pour

lui parler du moose que j'avais blessé. « Il est » mort à présent, ajouta-t-il, et vous le trou- » verez en tel endroit; le Grand Esprit veut » qu'il soit apprêté pour un sacrifice. » Je ne regardai point comme improbable que le moose eût succombé à sa blessure, et j'allai à sa recherche; mais je trouvai qu'il n'était point mort, et ce fut pour moi une nouvelle occasion de me moquer des prétentions d'Ais-kaw-ba-wis : la confiance des Indiens n'en parut pas le moins du monde ébranlée.

Peu de temps après, je blessai encore un moose, et je rentrai sans le rapporter. « C'est » là, dit Ais-kaw-ba-wis, le moose que le Grand » Esprit m'a montré. » Je rapportai celui-là, et comme la plupart des Indiens souffraient de la faim, je voulus faire un festin, quoi qu'en pût dire notre prophète. Comme nous étions trop peu nombreux pour tout manger, l'animal fut désossé, et l'on déposa tous ses os en un monceau devant Ais-kaw-ba-wis, en prenant grand soin de n'en pas briser un seul : ils furent en-

suite transportés en un lieu sûr, et suspendus hors de la portée des chiens et des loups; car aucun os d'un animal, ainsi offert en sacrifice, ne doit être brisé pour aucun motif. Le lendemain, je tuai un autre moose gras; à cette occasion, Ais-kaw-ba-wis adressa un long discours au Grand Esprit, et me dit ensuite : « Vous voyez, » mon fils, comme votre bonne conduite est » récompensée; vous avez offert au Grand Es- » prit les prémices de votre chasse, il veillera à » ce que rien ne vous manque. »

Le lendemain, je sortis avec mon beau-frère, et nous tuâmes chacun un moose. Ais-kaw-ba-wis se glorifiait très haut de l'efficacité du sacrifice qu'il m'avait fait faire, et son ascendant sur les ames superstitieuses des Indiens s'accrut encore. Malgré ce haut degré de faveur surpris par son adresse, c'était un homme à qui il était arrivé, une fois en sa vie, dans une famine, de manger sa propre femme, et les Indiens avaient voulu le tuer comme indigne de vivre.

Quand la surface de la neige vint à se durcir à

l'approche du printemps, tous les hommes de notre bande, Sha-gwaw-koo-sink, Waw-zhe-kwaw-maish-koon, Ba-po-wash, Gish-kau-ko, plusieurs autres et moi, nous allâmes, à quelque distance, former un camp de chasse pour y boucaner de la venaison. Ais-kaw-ba-wis resta seul avec les femmes. Nous tuâmes beaucoup de gibier, car il est très facile d'atteindre les mooses et les élans dans cette saison, où la surface durcie de la neige, qui peut encore porter un homme, les prive presque entièrement de la faculté de se mouvoir.

Enfin Gish-kau-ko alla voir sa famille; en revenant, il me remit un peu de tabac de la part d'Ais-kaw-ba-wis, qui me faisait dire : « Votre » vie est en danger. — Ma vie, répondis-je, » n'appartient ni à Ais-kaw-ba-wis ni à moi, » elle est entre les mains du Grand Esprit, et s'il » juge à propos de l'exposer ou d'y mettre un » terme, je n'ai point à me plaindre; mais je ne » puis croire qu'il ait rien révélé de ses inten- » tions à un homme aussi indigne qu'Ais-kaw-

» ba-wis. » Cet avis alarma cependant tous les Indiens qui se trouvaient avec moi, et ils se dirigèrent aussitôt vers le lieu où Ais-kaw-ba-wis était campé avec les femmes : moi je pris un détour pour visiter quelques uns de mes piéges; j'y trouvai une loutre, et j'arrivai peu après mes compagnons en la rapportant sur mon dos.

Toutes nos cabanes étaient converties en une seule grande cabane; les femmes, les enfans et les hommes qui m'avaient précédé, grelottaient tous autour d'un feu allumé en plein air. A mes questions sur ce qui se passait, on répondit qu'Ais-kaw-ba-wis se préparait à une importante communication que le Grand Esprit allait faire par sa voix. Il avait mis beaucoup de temps à disposer la cabane, d'où tous les Indiens étaient exclus, attendant un signal auquel Ba-po-wash, chargé de conduire la danse, entrerait suivi de tous les autres. Il était convenu qu'après avoir fait, en dansant, quatre fois le tour de la cabane, chacun irait s'accroupir à sa place. Sans m'inquiéter de tout cela, j'entrai aussitôt dans la

grande cabane, et jetant ma loutre par terre, j'allai m'asseoir près du feu.

Ais-kaw-ba-wis me lança un regard d'irritation et de malice, puis il ferma les yeux et affecta de continuer une prière que j'avais interrompue. Quelque temps après, il se mit à battre le tambour et à chanter à très haute voix. Au troisième intervalle de silence, signal convenu, Bapo-wash entra en dansant, suivi des hommes, des femmes et des enfans. Ils firent quatre fois le tour de la cabane et s'accroupirent tous à leur place. Pendant quelques instans, le silence régna. Ais-kaw-ba-wis restait assis, les yeux fermés, au milieu de la cabane, sur une petite élévation de terre molle et unie préparée par ses mains, telle que les chefs de guerre en disposent dans leur cérémonie du kozaubunzitchegun; il appela ensuite les hommes un à un pour venir s'asseoir autour de lui.

Je fus le dernier; et je m'assis comme il me l'indiquait. Alors s'adressant à moi : « Shaw-shaw-» wa-ne-ba-se, mon fils, me dit-il, vous allez

» probablement être effrayé, car j'ai de tristes
» avis à vous donner. Le Grand Esprit, comme
» vous le savez tous, mes amis, m'a depuis
» long-temps favorisé de la libre communication
» de sa pensée et de sa volonté : dernièrement,
» il lui a plu de me faire voir ce qui doit arriver
» dans tout l'avenir à chacun de nous. Vous,
» mes amis, ajouta-t-il, en s'adressant à Sha-
» gwaw-go-nusk et aux autres Indiens, vous
» avez été attentifs à respecter et à observer les
» ordres du Grand Esprit, tels que je vous les
» ai communiqués. Il accorde à chacun de vous
» de vivre pleinement âge d'homme. Cette li-
» gne longue et droite, tracée sur la terre, est
» l'image de toutes vos existences. Quant à vous,
» Shaw-shaw-wa-ne-ba-se, vous vous êtes écarté
» du droit chemin; vous avez méprisé les aver-
» tissemens que l'on vous adressait; cette ligne
» courte et crochue représente votre vie; vous
» n'atteindrez que la moitié de l'âge d'homme.
» Cette autre ligne, qui fait un crochet dans le
» sens opposé, indique le sort réservé à la jeune

» femme de Ba-po-wash. » A ces mots, il nous fit approcher pour examiner les lignes.

Ba-po-wash avait boucané les morceaux les plus fins d'un ours gras, dans l'intention de faire, au printemps, une fête pour sa médecine. Peu de jours avant cette réunion, pendant qu'il était à la chasse, Ais-kaw-ba-wis avait dit à une vieille femme, belle-mère de Ba-po-wash : « Le » Grand Esprit m'a signifié que toutes choses » ne sont pas comme elles devraient être. Allez » donc voir si l'ours que votre fils tient suspendu » pour une fête de sa médecine est tout entier » encore où il l'a laissé. » Elle s'y rendit et trouva que les pattes de l'ours avaient disparu. Ais-kaw-ba-wis, qui était très gourmand, les avait dérobées lui-même. Ba-po-wash en fut instruit et s'alarma beaucoup du mal dont il était menacé : pour le détourner, il donna à Ais-kaw-ba-wis non seulement le reste de l'ours, mais même beaucoup de moelle qu'il gardait pour sa fête et d'autres présens considérables.

CHAPITRE XXVIII.

—

Culture du blé. — Inconduite et ivresse d'un prophète. — Établissement des Écossais à la rivière Rouge. — Les interprètes et les commis de la frontière. — Mœurs des colons écossais. — Prévention de sortilége. — Épidémie introduite par les Européens. — Guerre contre les Sioux. — Le fusil brisé. — Cérémonies de la salutation. — Vieilles inimitiés ravivées. — Jeux d'enfans et rixe sanglante.

Après cette réunion, nous nous dirigeâmes vers l'île, dans le lac des Bois, où nous avions résolu de planter du blé au lieu de cultiver nos anciens champs de *Morte-Rivière*. Dans notre route, nous campâmes quelque temps pour ré-

colter du sucre ; puis nous allâmes visiter les traiteurs, laissant Ais-kaw-ba-wis avec nos femmes. En revenant du comptoir, nous aperçûmes une femme qui courait de toutes ses forces, poursuivie par un homme ; cette vue nous causa de vives alarmes. Notre première pensée fut que les Sioux massacraient nos femmes et nos enfans ; mais, en nous approchant, nous vîmes le prétendu prophète abandonner la poursuite de la femme de Gish-kau-ko, et venir s'asseoir près de nous pour boire du rhum que les Indiens apportaient : on lui en donna très libéralement.

De retour au camp, la femme, interrogée sur ce qui s'était passé, nous dit qu'Ais-kaw-ba-wis avait souvent cherché l'occasion de se trouver seul avec elle ; que la crainte l'avait empêchée d'en jamais rien confier à personne et de lui opposer d'autre résistance que la fuite. Elle avait oublié sa chaudière sur le lieu même de la récolte du sucre, à quelque distance de l'endroit où nos familles attendaient notre retour. Peu de

temps après le départ des hommes, Ais-kaw-ba-wis, qui vivait seul dans une petite cabane, prétendant être trop saint pour habiter une maison commune et se mêler aux autres hommes dans les habitudes de la vie, avait mandé cette femme pour lui dire : « Le Grand Esprit n'approuve pas » que vous ayez abandonné et perdu votre pro- » priété. Allez donc chercher la chaudière que » vous avez laissée sous les érables à sucre. » L'Indienne avait obéi. Peu d'instans après, armé de son fusil, sous prétexte d'aller à la chasse, il était sorti du camp dans une direction opposée, et à peine hors de la vue des cabanes, il avait couru, par une voie détournée, suivre les traces de la femme de Gish-kau-ko. Devinant à peu près les intentions du prophète, elle se tenait sur ses gardes ; aussi l'avait-elle aperçu de loin, et nous étions survenus fort à propos.

Cette découverte ne causa aucun trouble, et ne parut en rien diminuer l'influence d'Ais-kaw-ba-wis. Une grande partie du rhum rapporté du comptoir fut mise à part pour lui ; mais quand

l'homme le plus considérable de notre bande l'envoya chercher pour venir prendre ce qu'on lui donnait : « Dites au chef, répondit-il, que » s'il a quelque affaire à moi il peut venir dans » ma cabane. » La liqueur lui fut donc portée. Les effets du rhum parurent bientôt rendre son humeur plus sociable et plus condescendante ; car, vers le milieu de la nuit, il entra, tout chancelant et entièrement nu, dans la cabane où je me trouvais. Cette apparition me parut souverainement burlesque, et je ne pus me défendre d'un fou rire.

Nous allâmes ensuite au lac des Bois, où je chassai pendant près d'un mois ; puis je retournai au pays que j'avais quitté, tandis que les Indiens restaient à Me-nau-zhe-taw-naung à défricher le terrain où ils devaient semer du blé. Je commençais à éprouver les effets de la mauvaise volonté d'Ais-kaw-ba-wis. Il prévenait si vivement contre moi les Indiens, et particulièrement la famille de ma femme, que ma situation à Me-nau-zhe-taw-naung n'était pas

supportable, et qu'il me fallut retourner à la rivière Rouge.

Ce fut vers ce temps que les Écossais (11), au nombre de cent et quelques, vinrent s'établir à la rivière Rouge, sous la protection de la compagnie de la baie d'Hudson. Ce fut parmi eux que je vis une femme blanche pour la première fois depuis que j'avais atteint l'âge d'homme. Peu de temps après mon arrivée, je fus engagé au service de la compagnie, et M. Hanie m'envoya, avec M. Hess, interprète, et plusieurs autres hommes, à la chasse des bisons. Ces animaux étaient alors fort éloignés de l'établissement, et les Écossais souffraient beaucoup du manque de vivres. Je fus assez heureux pour tuer deux bisons à très peu de distance; leur chair fut portée au comptoir et j'allai poursuivre les troupeaux.

Je ne tardai pas à être rejoint par quatre commis et environ vingt hommes. Ces derniers étaient employés à traîner jusqu'à ma cabane les bisons que je tuais. De là, leur chair était portée dans des chariots à l'établissement. Tous les

blancs vivaient dans ma cabane, et l'un des commis, M. Macdonald, maltraitait continuellement ma femme et mes enfans. M. Hess le réprimanda plus d'une fois de sa conduite, et, comme il persistait, porta plainte à M. Hanie. Ce dernier lui donna ordre d'aller rejoindre, à quelque distance, des Indiens qni avaient tué vingt bisons, dont on ne pouvait pas encore transporter la chair. Il resta en ce lieu deux mois entiers, sans autre occupation, sans autre amusement que d'effaroucher les loups. M. Mackenzie, l'un des trois commis restés auprès de moi, était si différent de M. Macdonald, qu'après quatre mois de résidence, lorsque la plupart des blancs furent rappelés à la colonie, il sollicita et obtint de M. Hanie la permission de rester plus longtemps auprès de moi, pour se perfectionner dans la langue des Ojibbeways : il ne me quitta même qu'après la saison du sucre.

Je tuai, dans les quatre mois que je passai à chasser pour la compagnie de la baie d'Hudson, une centaine de bisons; mais il en fut consommé

une grande partie dans ma cabane, et je ne livrai entièrement à la compagnie que quarante bisons gras ; M. Hanie me paya au printemps trois cent dix dollars. Les laboureurs écossais avec lesquels je vivais m'ont laissé le souvenir des hommes les plus grossiers et les plus bruts que j'aie jamais vus. Même quand l'abondance régnait, ils mangeaient comme des chiens affamés et ne manquaient jamais de se quereller à l'occasion de leur repas. Les commis les battaient et les punissaient souvent, mais ils se querellaient toujours.

M. Hanie et le gouverneur envoyé par la compagnie de la baie d'Hudson me proposèrent de m'élever une maison et de m'engager pour l'avenir à leur service ; mais j'ajournai mon acceptation, parce qu'il me semblait douteux que leur essai de colonisation pût se consolider. Quelques uns des Indiens que j'avais laissés au lac des Bois étaient venus passer l'hiver avec moi, et me quittèrent vers cette époque. Je passai quelque temps encore à la rivière Rouge, et là, Wa-ge-to-te, re-

venant de Me-nau-zhe-ta w-naung, m'apporta des nouvelles de mon beau-père et de ma belle-mère. Ils avaient vu mourir plusieurs de leurs enfans, et ils m'appelaient pour consoler leur douleur solitaire.

Ce fut ainsi que me parla Wa-ge-to-te en présence des traiteurs et de plusieurs autres personnes; mais, se trouvant ensuite seul avec moi, il me dit : « Ne croyez pas que votre beau-
» père vous attende à Me-nau-zhe-taw-naung
» dans des intentions bienveillantes et pacifi-
» ques. Pendant la maladie de ses enfans, il a
» prié Ais-kaw-ba-wis de venir à leur secours,
» et le prophète, après avoir fait un chees-suk-
» kon, lui a dit qu'il vous avait appelé dans son
» enceinte et fait confesser que vous aviez donné
» une mauvaise médecine aux enfans, quoique
» vous fussiez alors à la rivière Rouge. Il a fait
» accroire à votre beau-père que vous avez pou-
» voir de vie et de mort sur ses enfans, et la fa-
» mille de votre femme persiste à penser, avec
» la plupart des Indiens de notre bande, que c'est

» votre médecine qui les a tués. Soyez donc bien » sûr qu'on ne vous appelle que pour vous tuer » à votre tour..... » Malgré cet avertissement, je me mis en route aussitôt, car je savais que, par une autre conduite, je ne ferais que les confirmer dans leur absurde prévention.

J'avais acheté une chemise de l'un des Écossais de la rivière Rouge, et je m'en couvris au moment de mon départ. Ce fut d'elle probablement que je gagnai une maladie de peau, maladie assez douloureuse et assez violente pour me contraindre à m'arrêter au bord du Be-gwi-o-nus-ko. J'y restai un mois, presque tout ce temps hors d'état de me mouvoir. Dès les premiers instans de mon arrivée, j'avais placé ma cabane le plus près possible de la rivière. Incapable de marcher, je me fis étendre dans mon canot, et de là je pêchais pour la nourriture de ma famille. Je restai plusieurs fois trois ou quatre jours de suite dans ce canot, sans être changé de place; la nuit, je me couvrais d'une natte. Ma femme, quoique fort malade, ne fut pas aussi sérieusement

atteinte; elle ne cessa jamais de pouvoir marcher. Quand je commençai à me trouver un peu mieux, j'essayai de tous les remèdes que je pus me procurer; nul ne me soulagea autant que la poudre à canon légèrement humectée et frottée sur les plaies, qui étaient très étendues. Cette maladie, introduite par les Écossais, se répandit parmi les Indiens et en fit périr un grand nombre.

Après ma guérison, je remontai le Be-gwi-o-nus-ko jusqu'à un petit lac du même nom, sur les bords duquel je m'arrêtai pour chasser. J'y tuai beaucoup de gibier. Pendant cette station, je vis un jour entrer dans ma cabane quatre jeunes hommes de notre village de Me-nau-zhe-taw-naung. Dans l'un d'eux, tout couvert de peinture noire, je reconnus mon beau-frère. Le chagrin d'avoir vu mourir les trois autres enfans l'avait déterminé à quitter son père et à se mettre à la recherche de quelque parti de guerriers, pour exposer noblement une vie qui lui était devenue insupportable. Les trois autres jeunes gens

n'avaient pas voulu le laisser partir seul, et s'étaient offerts volontairement pour l'accompagner. Je lui donnai mon cheval, et j'allai passer quelques jours au lac des Bois près de mon beau-père. Comme c'était le temps où les oies sauvages perdent leurs plumes et ne peuvent plus voler, nous en tuâmes en abondance.

Après quatre jours de chasse, je dis aux vieux parens : « Je ne puis rester ici pendant que mon » jeune frère est parti en pleurant, sans per- » sonne pour le protéger. Je sais qu'il y a du » danger dans le sentier qu'il suit, je dois l'aller » rejoindre pour le mettre en garde. Il désire se » réunir à un parti de guerre pour courir des » hasards; mais il s'en rencontre souvent où on » les cherche le moins. » Je savais que Wa-me-gon-a-biew pourrait tomber sur cet enfant et l'insulter, peut-être même le tuer, à cause ou sous prétexte de sa parenté éloignée avec l'homme qui avait blessé Taw-ga-we-ninne à Mackinac. Sha-gwaw-koo-sink, entendant ma résolution et les motifs dont je l'appuyais, voulut m'accompa-

gner. A notre arrivée à la rivière Rouge, nous apprîmes que Wa-me-gon-a-biew avait enlevé le cheval donné par moi, et menaçait de tuer mon beau-frère. J'allai à lui aussitôt; une querelle s'engagea au sujet du jeune homme, et si la vieille Net-no-kwa ne s'était pas interposée entre les deux frères, nous en serions venus aux coups.

Il fut convenu que nous irions tous ensemble nous joindre aux Crees et aux Assinneboins pour marcher contre les Sioux, et j'avertis mon jeune beau-frère de se tenir, pendant toute cette campagne, en garde contre Wa-me-gon-a-biew. A notre départ de la rivière Rouge, nous étions à peu près quarante; mais notre nombre s'accrut en traversant les camps et les villages des Crees et des Assinneboins : aussi étions-nous plus de deux cents hommes long-temps avant d'arriver à *Turtle-Mountain*. Pendant notre campement près d'un village de Crees, Wa-ge-to-te et les principaux chefs s'y étant rendus à un festin, Wa-me-gon-a-biew se remit à par-

ler de mon beau-frère, et comme ses paroles me déplaisaient, j'allai me promener à quelque distance du camp.

Lorsque je crus les chefs de retour, je rentrai aussi, et à une expression d'intérêt bien visible dans la physionomie de tous ceux qui m'entouraient, je compris à l'instant même qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Je me mis à chercher le jeune homme, car c'était sur son sort que je concevais des inquiétudes; et, l'ayant trouvé sain et sauf, je revenais à ma place quand j'aperçus mon fusil neuf en éclats et en fragmens entre les mains d'un vieillard qui cherchait à le rajuster. Je n'eus pas de peine à comprendre la nature de l'accident qui venait de mettre mon fusil hors de service, au moment où il allait me devenir si nécessaire; et, dans le premier moment d'irritation, saisissant le canon, je courus pour en frapper Wa-me-gon-a-biew; mais Wa-ge-to-te s'interposa entre nous, quoiqu'il exprimât, comme tous les autres chefs, le plus grand mécontentement d'une pareille action.

Cependant, malgré la perte de mon fusil, je ne voulus pas rétrograder; armé de son canon, en guise de massue et de lance, je marchai avec les autres. Deux jours après, nous arrivâmes, au nombre d'environ quatre cents hommes, au sommet de *Turtle-Mountain*. C'était le rendez-vous assigné à tous ceux qui voudraient se joindre à nous, et, selon nos calculs, nous ne devions y trouver que des forces bien inférieures à celles de notre bande; aussi fûmes-nous un peu surpris d'y rencontrer mille guerriers Assinneboins, Crees et Ojibbeways.

Nous fîmes halte à une petite distance, et les chefs eurent quelques pourparlers pour régler le cérémonial de la salutation. Il est d'usage, pour les partis engagés dans une même expédition ou alliés les uns des autres, d'échanger, lorsqu'ils se rencontrent, quelques coups de fusil, en simulacre de combat, avec tous les bonds, tous les cris, tous les hurlemens d'une bataille réelle. Mais, dans cette occasion, les deux bandes étaient si nombreuses, et l'une sur-

tout tellement supérieure à l'autre, que les chefs jugèrent plus prudent de s'écarter des formes ordinaires. Match-a-to-ge-wub (plusieurs aigles en repos), le principal chef, convint que ses jeunes hommes resteraient dans leurs cabanes, et que vingt guerriers de notre bande salueraient leur camp en simulant l'attaque d'un village.

Une grande hutte fut élevée pour être mise en pièces par leur fusillade. Je fus au nombre des vingt hommes choisis pour cette cérémonie, car j'avais acheté le fusil d'un Indien qui s'était séparé de nous. Ce ne fut pas sans faire plus que mes forces, que je restai de pair avec mes compagnons, courant, sautant, faisant feu, et hurlant. Malgré quatre haltes, lorsque nous en vînmes à renverser la cabane du chef, j'étais entièrement épuisé de fatigue. Un homme de notre parti, imprudemment et sans aucune autorisation, s'aventura dans le village pendant cette cérémonie ; mais ses habits furent déchirés et arrachés de son dos, et sa personne très maltraitée. Comme il s'était exposé de gaieté de cœur, et que le traite-

ment subi par lui avait plutôt quelque chose d'honorable que de fâcheux, il n'eut pas à se plaindre.

Dans la première nuit de notre réunion, deux Ojibbeways furent tués; la nuit suivante, deux chevaux appartenant aux Assinneboins eurent le même sort, et trois autres furent encore tués la troisième nuit. Quand des hommes viennent de si loin et de tant de cantons s'assembler en aussi grand nombre, il s'en rencontre inévitablement quelques uns qui nourrissent, au fond du cœur, de vieilles inimitiés. Il n'est pas surprenant que l'influence et le pouvoir si mal assurés des chefs soient impuissans à prévenir des troubles et l'effusion du sang.

Dans cette circonstance, des hommes de sentimens et de dialectes divers s'étaient rassemblés de tous les points d'une vaste étendue de pays; et de ces quatorze cents guerriers, nul ne voulait reconnaître aucune autorité supérieure à sa volonté. Il est vrai de dire que, d'ordinaire, ils accordent une sorte de déférence, un certain

degré de soumission au chef sous les ordres duquel ils se sont mis en marche; mais, le plus souvent, cette obéissance ne dure qu'autant que la volonté du chef correspond entièrement aux inclinations de ses guerriers. Dans notre corps d'armée, il se trouvait des hommes dont la marche avait duré une année entière; quelques uns même étaient venus avec leurs familles; il y avait des femmes dans deux cents cabanes.

Peu de temps après cette jonction de nos divers corps à *Turtle-Mountain*, un Cree du fort de la Prairie m'adopta pour membre de sa famille, s'emparant de mes bagages, et m'invitant à vivre dans sa cabane; il m'appela constamment *Ne-je* (mon ami), et me traita avec une grande bonté. Beaucoup d'autres guerriers qui, comme moi, n'avaient point de cabanes, furent admis, de la même manière, dans les familles qui en avaient.

Très peu de jours s'étaient écoulés, lorsque les petits enfans, en bien faible nombre d'abord, engagèrent dans leurs jeux une sorte de combat;

mais malheureusement, d'un côté, se trouvaient seulement les enfans des Assinneboins, de l'autre, ceux des Crees et des Ojibbeways. Des enfans plus âgés, puis des adolescens, puis des guerriers vinrent successivement prêter main-forte à chaque parti, et un jeu enfantin tourna bientôt en une lutte sanglante. Match-a-to-ge-wub se jeta au milieu des combattans; Wa-ge-to-te et les autres principaux chefs suivirent son exemple, mais les jeunes guerriers parurent à peine les apercevoir. L'ardeur qui les dévorait devint une véritable rage, et les chefs s'y dérobèrent tout palpitans de douleur et de crainte.

Soudain une apparition inattendue s'éleva au plus fort de la mêlée. C'était un vieillard (12) à la tête blanche comme la neige, si courbé par l'âge qu'il ne pouvait se traîner qu'en s'appuyant sur deux bâtons. Il ressemblait plus à un chien qu'à un homme, et sa voix était trop faible pour se faire entendre à quelque distance; mais, à son seul aspect, tous les Assinneboins s'arrêtèrent et le combat fut terminé. Deux hommes seule-

ment, parmi tous ceux qui avaient été blessés, succombèrent immédiatement; mais beaucoup avaient été assez violemment maltraités pour qu'il fût nécessaire de les renvoyer dans leur pays. Si la plupart des combattans n'étaient point entrés sans armes dans la querelle, ses résultats auraient été bien plus douloureux. Malgré des questions réitérées, je ne pus rien apprendre de satisfaisant sur l'histoire du vieillard, dont l'heureuse intervention s'était fait sentir si à propos; on ne me dit pas même son nom. Il circulait parmi nous, à son égard, des rapports aussi vagues qu'extravagans.

Ma

se

les

se

CHAPITRE XXIX.

—

Marche guerrière. — La prairie incendiée. — Retour d'une campagne. — Cheval tué. — Poignées de main. — La loi du *Talion* chez les Indiens. — Grands froids. — Le chien condamné. — Une nuit en prières. — L'enfant deux fois enlevé. — Représailles. — Défrichement. — Naufrage. — Les baies bleues. — Étrange attentat d'une belle-mère sur son gendre. — Enfans abandonnés par leur mère. — Construction d'une cabane.

Dans la soirée qui suivit cette affaire, les chefs se promenèrent dans le camp pour parler à tous les guerriers. La substance de leurs allocutions se réduisait à dire qu'an lieu de perdre no-

tre temps à nous quereller et à nous égorger, nous nous mettrions en marche, dès le lendemain matin, pour le pays des Sioux. Le camp fut donc levé, mais notre corps se vit aussitôt réduit de moitié ; tout le reste retourna en arrière. La chute des feuilles était déjà fort avancée ; à deux journées de Turtle-Mountain, il survint, avec un froid très vif, un violent orage de pluie et de neige. Deux chevaux périrent, et beaucoup d'hommes furent en danger ; mais la plupart des Ojibbeways portaient sur leur dos chacun un *puk-kwi* d'écorce de bouleau assez grand pour couvrir trois hommes : tous s'empressèrent de venir au secours des autres guerriers, et presque tout le corps d'armée fut ainsi abrité.

Cet orage à peine dissipé, on m'apprit que Ba-gis-kun-nung me cherchait à cause du cheval que je lui avais enlevé. « Très bien, dis-je, » il me semble que Ba-gis-kun-nung a encore » deux chevaux au moins. S'il vient me tracas- » ser le moins du monde pour celui que j'ai » pris, je lui en prendrai un second. » Il vint

à midi ; mais Wa-ge-to-te, Ke-me-wun-nis-kung et plusieurs autres hommes de mes amis se tenaient prêts à résister à sa première tentative de violence. Il s'approcha de moi comme je faisais rôtir de la viande, et se tint debout pendant près de deux heures, me regardant d'un air sévère, sans proférer une seule parole ; puis il s'en alla comme il était venu.

Deux jours après, deux cents Assinneboins firent volte-face. A leur départ, ils furent injuriés par ceux qui persévéraient ; mais ces insultes ne parurent en rien ébranler leur résolution. La désertion par petites bandes faisait chaque jour des progrès ; et les chefs, pour l'arrêter, placèrent à l'arrière-garde cinquante des jeunes guerriers les plus déterminés ; mais cette mesure n'eut aucun succès.

A deux journées du village que nous devions attaquer, nous n'étions plus que quatre cents, et le lendemain bien peu voulaient encore suivre Match-a-to-ge-wub. Il se mit en route à l'heure accoutumée et marcha seul en avant ; mais, au

terme d'un mille, voyant que personne ne le suivait, il s'assit par terre dans la prairie. De temps en temps un ou deux guerriers allaient le rejoindre; mais, pour un qui marchait en avant, vingt, au moins, retournaient en arrière. J'étais resté dans le camp avec mon jeune beau-frère pour voir ce qui s'ensuivrait; et lorsqu'il fut constaté que, de quatre cents hommes, vingt encore voulaient suivre leur chef, nous nous décidâmes à ce dernier parti.

A peine avions-nous fait quelques pas, que l'un des Assinneboins qui rétrogradaient mit, de propos délibéré, le feu à la prairie, et cette circonstance nous détermina tous à reculer, sauf le chef et un ou deux hommes. Il parvint jusqu'au village des Sioux et rôda à l'entour pendant un jour ou deux; puis, se voyant découvert, il se mit à fuir sans avoir rien tenté. Les Sioux suivirent nos traces et s'avancèrent jusqu'en vue de nous, mais sans nous inquiéter, et nous rejoignîmes, sains et saufs, nos familles. Ainsi se termina cette expédition guerrière, pour laquelle

on avait fait de si vastes préparatifs, et dont on attendait tant de résultats. Dans la retraite, Ke-ma-wun-nis-kung enleva le cheval de l'Assinneboin qui avait incendié la prairie, et battit cet homme sans qu'il osât faire aucune résistance.

A notre arrivée à Pembinah, il y eut, selon l'usage de tous les partis revenant de la guerre, une débauche d'ivrognerie; je m'y mêlai, mais sans un bien grand excès. Après avoir un peu bu, j'entendis un Indien plaisanter sur le fusil que m'avait brisé Wa-me-gon-a-biew. J'avais prêté mon couteau, mais il y avait devant le feu un bâton pointu, qui venait de servir à rôtir de la viande; je le saisis, et je courus à la cabane de Wa-me-gon-a-biew; son cheval était devant sa porte; je lui donnai dans le flanc un coup de mon épieu, en répétant à très haute voix les propos qu'avait tenus son maître en brisant mon fusil. Le cheval tomba aussitôt, mais ne mourut que le lendemain matin.

Je devais retourner au lac des Bois avec cinq

autres guerriers. She-gwaw-koo-sink, l'homme le plus considérable de notre petite bande, prit l'alarme et s'enfuit en canot pendant la nuit. Je ne voulus partir ni aussitôt que lui, ni de grand matin, pour ne pas laisser croire à Wa-me-gon-a-biew qu'il m'eût inspiré quelque crainte. Je restai devant sa cabane jusqu'à ce que je l'eusse vu ainsi que Net-no-kwa; et après avoir, sous leurs yeux, donné des poignées de main à tous mes amis, j'allai, en plein midi, rejoindre She-gwaw-koo-sink, qui m'attendait dans les bois. Wa-me-gon-a-biew ne se plaignit pas de la perte de son cheval; il est même probable qu'il en fut très satisfait, parce qu'un Indien attend toujours mal pour mal. Cela est dans les mœurs des sauvages, et l'homme qui ne sait pas se venger n'est guère estimé parmi eux.

Une neige abondante et un grand froid nous surprirent au portage de Muskeeg (*le marais*). Les arbres se rompaient sous les frimas; mais l'eau des marécages n'était point assez gelée encore pour nous porter, et nos canots cependant ne pou-

vaient pas les traverser; en employant toutes nos forces, nous ne parvenions même plus à les faire mouvoir. Affamés et harassés de fatigue, nous nous étions assis pour délibérer sur ce qu'il y avait de mieux à faire, lorsque nous vîmes des Indiennes venir du lac des Bois, en traînant leurs canots légers sur l'eau, la glace et la neige, qui leur montaient jusqu'aux genoux : c'étaient ma belle-mère, ma femme et celles de She-gwaw-koo-sink et de Ba-po-wash.

Les trois autres hommes continuèrent leur marche vers le lac, où leurs familles étaient restées. Nos femmes rirent beaucoup à nos dépens, et nous dirent qu'elles nous avaient bien moins pris pour des guerriers revenant à leur village que pour de vieilles femmes, en nous voyant assis et grelottans dans des canots que nous ne pouvions ni remuer ni traîner, et cela par crainte d'un peu d'eau et de glace. Elles nous avaient apporté du blé, de l'esturgeon et d'autres vivres. Nous retournâmes avec elles à notre dernier lieu de campement; et, après un repos de

quelques jours, nous retournâmes à la rivière Rouge, avec l'intention d'y passer l'hiver.

Il n'y avait point alors de neige sur la terre, quoique la température fût très froide, et le sol assez profondément gelé pour qu'il devînt presque impossible de tuer aucune espèce de gibier. Je chassais tous les jours sans le moindre succès, et nous étions réduits aux dernières extrémités de la famine, lorsque enfin je rencontrai un moose. Je réussis à me glisser à portée de lui, et j'allais faire feu quand le meilleur de mes chiens, que j'avais laissé exprès dans ma cabane, accourut à moi et le fit lever. Je retournai vers ma famille, et, appelant le chien auprès de la porte, je lui dis que c'était sa faute si mes enfans manquaient de vivres; puis je le tuai, et nous le mangeâmes.

D'autres familles éprouvant les mêmes privations, les Indiens m'engagèrent à préparer une médecine de chasse. Je dis, en conséquence, à Mezhick-ko-naum d'aller chercher mon tambour, et, avant de commencer mes prières et mes

chants, je recommandai à tous les membres de ma famille de prendre des positions qu'il leur fût possible de garder pendant la moitié au moins de la nuit, sans plus faire aucun mouvement jusqu'à ce que j'eusse fini. J'ai toujours reconnu mon entière dépendance d'un pouvoir supérieur et invisible; mais cette conviction prenait plus de force dans les jours de détresse et de danger. Je me mis à prier avec ferveur, bien convaincu que mes instances s'adressaient à un être qui se plaisait à m'entendre et pouvait m'exaucer : je le priai de jeter les yeux sur les souffrances de ma famille et de la prendre en pitié. Le lendemain, je tuai un moose; et, bientôt après, une forte neige étant arrivée, nous fûmes délivrés de la crainte d'une famine prochaine.

Mais l'abondance ne reparut pas encore dans nos cabanes. Dans une de mes chasses, je tombai sur la trace d'un ours : mes chiens le suivirent pendant trois jours, et je marchai presque constamment auprès d'eux; mais ils ne l'avaient pas encore atteint. Mes mocassins et mes mitasses

étaient tout déchirés; je mourais presque de faim. Il fallut retourner à ma cabane, ne rapportant que huit faisans. Me-zhick-ko-naum, Ba-po-wash et les autres Indiens s'éloignèrent alors de moi, et, resté seul dans ce canton, je trouvai assez de gibier pour nourrir ma famille. Au commencement du printemps, mes amis vinrent me rejoindre, et nous retournâmes ensemble à notre village, au lac des Bois.

De grandes infortunes m'attendaient à Menau-zhe-tau-nung. J'ai oublié de rapporter un événement de quelque importance, antérieur de long-temps à l'époque de mon récit où je suis parvenu. C'était peu de temps après la mort de mon ami Pe-shau-ba; j'étais alors à nos champs de grains, près de *Morte-Rivière*, lorsqu'un Ojibbeway du lac Rouge, nommé Gi-ah-ge-wa-go-mo, vint, en mon absence, dans ma cabane, et enleva un de mes fils, enfant d'environ six ans.

A mon retour, ma femme me dit ce qui s'était passé. Je courus aussitôt à la recherche, et, re-

joignant Gi-ah-ge-wa-go-mo à une journée de distance, je pris, sans son consentement, un de ses chevaux pour ramener mon fils. Je le menaçai de ne pas laisser une autre fois une semblable entreprise sans punition.

Quatre mois plus tard, la neige couvrant la terre, à mon retour d'une chasse de toute la journée, je fus accueilli par la nouvelle d'un second enlèvement de mon fils par le même Gi-ah-ge-wa-go-mo. Je ressentis une vive irritation, et, apprenant, par les hommes de ma cabane, quel cheval il montait, je choisis le meilleur des miens pour le poursuivre. Le camp des Ojibbeways avait été levé; mais, en suivant leur trace, je les atteignis dans leur marche.

Comme je m'approchais d'eux, j'aperçus Gi-ah-ge-wa-go-mo et Na-na-bush qui m'épiaient à travers les buissons, un peu en arrière de leur parti. Avant d'arriver à portée d'un coup de feu, je les interpellai à très haute voix pour qu'ils vissent bien que je les avais découverts. J'armai mon fusil, et toujours prêt à tirer, je les dépassai. Mon

enfant était au milieu de la bande ; sans descendre de cheval, je l'enlevai de terre et le plaçai devant moi ; puis, tournant bride, je marchai droit aux deux Indiens. Ils étaient sortis du bois et me barraient le chemin, Gi-ah-ge-wa-go-mo tenant par le licou son cheval favori.

En arrivant sur eux, je laissai mon fils seul à cheval, les rênes à la main, et, sautant à terre, je frappai le cheval de Gi-ah-ge-wa-go-mo de deux coups d'un grand couteau que j'avais apporté tout exprès. Il me mit en joue et il allait tirer lorsque, m'élançant sur lui, je lui arrachai le fusil des mains. Il me menaça de tuer mon cheval dès qu'il aurait trouvé une autre arme à feu. A ces mots, je lui présentai son fusil, en lui disant de tuer mon cheval ; mais il ne l'osa pas.

« Vous avez, lui dis-je, oublié, ce me semble,
» ce que je vous ai dit il y a tantôt quatre mois,
» la première fois que vous avez enlevé mon fils;
» mais moi, comme vous le voyez, je ne l'ai
» point oublié... Je suis tout disposé à vous tuer;
» mais vous êtes si effrayé, que je vais vous laisser

» vivre, pour voir s'il vous arrivera désormais
» d'enlever aucun de mes enfans. »

A ces mots, je m'éloignai : mes amis pouvaient à peine croire que j'eusse tué son cheval; mais ils ne me blâmèrent pas. Gi-ah-ge-wa-go-mo lui-même ne le trouva pas mauvais, du moins je n'ai jamais entendu dire qu'il s'en plaignît ; et, de ce jour, il cessa tout à fait de me molester.

A peine arrivé à Me-nau-zhe-tau-nung, je me mis à défricher un champ; mais le mauvais-vouloir des Indiens à mon égard, envenimé sans doute par les manœuvres d'Ais-kaw-ba-wis, devint si intolérable, que je me décidai à les quitter. Comme j'allais partir, un fâcheux accident vint arrêter mes projets. J'étais monté sur un grand arbre, pour en couper les branches, et les ayant presque toutes jetées à terre, je voulus grimper plus haut pour en abattre la cime ; mais quelques unes des branches supérieures allèrent toucher la cime d'un autre arbre, et le contre-coup relança contre ma poitrine la tige que j'avais coupée. Tombé d'une grande hau-

teur, je restai long-temps évanoui, et quand je repris mes sens, ma voix ne put se faire entendre. Il me fallut quelque temps pour que les Indiens comprissent, par mes signes, que je désirais de l'eau. Je tombai trois fois en faiblesse, en essayant de regagner ma cabane.

Plusieurs de mes côtes étaient rompues, et il se passa bien des jours avant qu'il me fût possible de marcher sans appui. Le docteur Mac-Laughlin, traiteur au lac de la Pluie, instruit de mon état, envoya M. Tace me chercher pour me conduire à sa maison au lac du Poisson blanc. Pendant long-temps, je vomis du sang, et à chaque mouvement j'éprouvais dans l'intérieur du corps une sorte de chaleur liquide. Au lac de la Pluie, je fus traité avec beaucoup d'attention et de bienveillance par M. Tace et les autres *gentlemen* de la compagnie du Nord-Ouest. Vers la fin de l'hiver suivant, je me sentis mieux; mais quand le printemps ramena les chaleurs, je retombai malade et me retrouvai hors d'état de chasser.

En remontant, au printemps, les longs rapides de la rivière du lac de la Pluie, nos canots sombrèrent, et je pus nager jusqu'au bord avec mes enfans sur le dos. Le canot de M. Tace sombra aussi, et tous les hommes furent sauvés. Peu de jours après cet accident, nous arrivâmes au comptoir du docteur Mac-Laughlin. Ce gentleman me donna dans sa maison un appartement où mes enfans me soignèrent pendant quelque temps. On me fournissait tout ce qui m'était nécessaire, et le docteur voulait me garder auprès de lui pendant une année entière; mais j'éprouvais toute la tristesse de l'isolement, et je résolus de retourner au lac des Bois, où ma femme était restée. J'espérais qu'il ne serait plus question des peines qu'Ais-kaw-ba-wis m'avait suscitées.

Ma réception ne fut pas telle que je l'aurais désirée; cependant je restai dans le village jusqu'à ce que le grain fût semé. Nous allâmes ensuite récolter et sécher les baies bleues (13) (*blue berries*) qui abondent dans cette contrée.

Puis vint la récolte du riz sauvage et ensuite celle du blé, qui remplirent tout notre été.

Quelque temps après la chute des feuilles, je retombai malade encore; je ne pouvais pas me rétablir des suites de mes fractures. Sur ces entrefaites, une épidémie se propagea parmi les Indiens. J'étais un jour couché dans ma hutte, hors d'état de marcher et même de me tenir debout; les femmes travaillaient dans le champ, lorsque ma belle-mère, rentrant à l'improviste, un hoyau à la main, se mit à m'en frapper sur la tête. J'étais incapable de lui opposer une grande résistance, et ne l'essayant même pas, je tâchai de me réconcilier avec l'idée de la mort. Je croyais toucher à mes derniers instans, mais elle s'arrêta tout à coup sans motif apparent, et comme j'avais mis ma tête sous ma couverture pour parer les coups, je fus moins blessé que je ne l'avais craint.

J'ai su depuis que ma belle-mère, travaillant dans la plaine, s'était mise soudain à pousser des cris au souvenir de ses enfans; croyant avoir

en sa puissance l'auteur de leur mort, elle était accourue pour me tuer. Telle était sa confiance dans les paroles d'Ais-kaw-ba-wis qu'elle ne doutait pas de mon crime, et comme je connaissais sa prévention, je fus moins irrité de ses mauvais traitemens que je ne l'aurais été en toute autre circonstance. Sa conduite dure et malveillante envers moi, imitée par ma femme, se manifestait chaque jour un peu plus évidemment. C'était, jusqu'à un certain point, la suite des maux qui, en affaiblissant ma santé, m'avaient mis hors d'état de subvenir aussi abondamment qu'autrefois à la subsistance de ma famille. Mais, malgré le découragement et les peines de ma condition, je recouvrai peu à peu ma force avec ma santé, et, au bout de quelque temps, je pus accompagner des Indiens qui se rendaient auprès d'un traiteur.

Je m'embarquai avec mes enfans dans un petit canot; ma femme et ma belle-mère nous suivaient dans le grand canot chargé de nos bagages et de nos provisions. Le premier jour, je

laissai les femmes en arrière, m'empressant, avec d'autres Indiens, d'arriver au lieu où nous devions camper. Je coupai et je plantai en terre quelques pieux pour ma cabane; mais les femmes n'arrivaient pas, et je n'avais ni nattes ni provisions. Le lendemain, j'eus honte d'avouer aux Indiens que je n'avais rien à manger, et je laissai mes enfans crier de faim. Le même amour-propre m'empêcha de camper avec mes compagnons.

Je comprenais que ma femme avait voulu me quitter, et je n'avais aucun motif de supposer qu'elle vînt immédiatement me rejoindre. Je partis donc le premier, et, m'arrêtant au delà de l'endroit où les autres devaient camper, je tuai un cygne gras que mes enfans mangèrent. Le temps devenait bien froid, et j'avais un long trajet à parcourir; mais je craignais surtout d'être surpris par les Indiens. Je fis coucher mes enfans dans le fond du canot, et je les couvris de mon mieux d'une peau de bison. Le vent soufflait avec une violence toujours croissante; les vagues

entrèrent dans ma frêle embarcation; l'eau gela sur les bords, et mes enfans mouillés eurent beaucoup à souffrir. J'étais, moi aussi, tellement saisi par le froid, que, pouvant à peine gouverner mon canot, je le laissai briser sur un écueil très près de l'endroit où je voulais aborder.

Par bonheur, l'eau n'était profonde ni autour de l'écueil, ni depuis lui jusqu'au rivage, et, brisant la glace qui n'était pas encore épaisse, je pus porter mes enfans jusqu'à terre. Là je craignis de mourir de froid avec eux. Mon bois pourri était mouillé, je n'avais aucun moyen de nous sécher; mais, en vidant ma poudrière, je trouvai, au milieu de la masse de poudre, quelques grains que l'eau n'avait pas atteints. J'allumai du feu, et nous fûmes sauvés. Le lendemain, M. Sayre, dont le comptoir n'était pas éloigné, apprit ma situation ou du moins fut informé par les Indiens que je m'étais égaré, et mit à ma recherche plusieurs hommes, qui m'aidèrent à gagner son comptoir. Là je pris un crédit pour ma

tondre
ou amadou

famille entière, car je ne savais pas si ma femme ne viendrait pas tôt ou tard me rejoindre.

Le chef de cette contrée, dont j'avais, au préalable, obtenu la permission de chasser dans un petit canton choisi, et la promesse que nul des siens n'y chasserait sur mes brisées, tenta de me dissuader d'aller passer ainsi l'hiver dans la solitude. Je devais, disait-il, ou rester près des Indiens ou prendre une seconde femme. Mes enfans se trouvaient trop jeunes pour pouvoir m'être utiles; ma santé n'était pas bien raffermie, et il y avait, disait-il, beaucoup d'imprudence à vivre seul pendant cet hiver. Mais je ne voulus point écouter ses avis.

Je n'étais disposé alors ni à rester avec les Indiens ni à me choisir une femme; je me mis donc à tracer un sentier vers mon quartier d'hiver. J'y traînai d'abord tout ce que je possédais, et j'y conduisis mes enfans dans un second voyage. Ma fille Marthe avait alors trois ans et mes autres enfans étaient bien petits encore. En

trois jours, je parvins à mon cantonnement; mais bientôt je me vis réduit à une extrême détresse dont une médecine de chasse me délivra.

Je n'avais pas de nattes ou *puk-hwi* pour ma cabane; il fallut donc en élever une avec des perches et de longues herbes. Je préparai des peaux de mooses; je fis moi-même mes raquettes à neige, mes mocassins et mes mitasses, ainsi que ceux de mes enfans. Je coupai le bois, je préparai nos repas; mais tous ces soins domestiques m'empêchèrent plus d'une fois d'aller à la chasse, et le manque de provisions se fit sentir de temps en temps. Pendant la nuit, je travaillais dans ma cabane; au point du jour, j'allais chercher le bois et je me livrais aux autres détails extérieurs; quelquefois je réparais mes raquettes à neige ou mes vêtemens et ceux de mes enfans. Pendant la plus grande partie de l'hiver, je ne donnais, chaque nuit, que bien peu d'instans au sommeil.

Je menais encore cette vie au printemps, lorsqu'un jeune homme, nommé Se-bis-kuk-gu-

un-na (jambes fortes), vint me visiter : c'était le fils de Waw-zhe-kwaw-maish-koon, mort depuis peu. Comme tous ses amis campés à une faible distance de moi, il se trouvait dans un état fort misérable. Mes chiens étaient assez bien dressés pour pouvoir traîner la moitié d'un moose : je les lui confiai avec une forte charge de viande, en l'invitant à conduire près de moi tous ses compagnons. Trois jours après, ils arrivèrent; quoique leur faim eût été apaisée par mes provisions, leur apparence était extrêmement misérable, et il est probable qu'ils seraient tous morts s'ils ne m'avaient pas trouvé.

CHAPITRE XXX.

—

Force d'une loutre. — Le putois et la grue blanche. — Rivalité entre les blancs des deux compagnies.—Embûches et meurtres. — Lord Selkirk. — Prise du fort William. — Projet de retour à la vie civilisée. — Entrée en campagne avec les blancs. — Echelle indienne. — Blancs prisonniers. — Les brûlés.

Le printemps aprochait, et nous retournâmes au lac des Bois; il était encore glacé quand nous atteignîmes ses bords. Me tenant debout sur la grève avec mes compagnons, je vis de loin venir une loutre sur la glace. J'avais souvent entendu

dire aux Indiens que l'homme le plus robuste ne saurait, sans armes, tuer une loutre. Pe-shau-ba et d'autres hommes aussi vigoureux que bons chasseurs me l'avaient affirmé; mais j'en doutais encore, et je voulus tenter l'expérience. Je pris la loutre; pendant plus d'une heure, j'épuisai tous mes efforts à vouloir la tuer. Je la battis, je lui donnai des coups de pied; je sautai dessus, mais toujours en vain. J'essayai de l'étrangler avec mes mains, mais elle finissait, en se raccourcissant le cou, par reprendre un peu de respiration à travers mes doigts, et il fallut enfin reconnaître que, sans armes, j'étais hors d'état de la tuer.

Il y a d'autres petits animaux, faibles en apparence, dont la vie est aussi dure. Une fois, dans une expédition de guerre, j'avais voulu, par bravade, tuer un putois avec mes mains nues, et j'avais failli perdre les yeux à cette lutte. Un fluide qu'il me lança à la figure me causa une douloureuse inflammation, et ma peau fut enlevée. La grue blanche est également dange-

reuse si l'on s'en approche trop près; elle porte quelquefois, de son bec effilé, de mortelles blessures.

Après avoir tué cette loutre, je me mis à la poursuite d'un ours. Je possédais alors trois chiens, dont l'un fort jeune encore, et de race très bonne, m'avait été donné par M. Tace. Je l'avais laissé dans ma cabane, mais il trouva moyen de s'échapper, me rejoignit, dépassa bientôt les autres chiens et s'élança droit à la tête de l'ours. Cet animal, furieux, le tua sur le coup, le prit dans ses dents et le porta ainsi pendant plus d'un mille, jusqu'à ce qu'il fût atteint lui-même et mis à mort.

Le printemps est presque toujours fort avancé lorsque le lac des Bois perd entièrement sa croûte de glace; quand j'arrivai dans notre village avec le fils de Waw-zhe-kwaw-maish-koon, les Indiens y étaient depuis long-temps affamés. J'avais rempli mon canot de vivres, que je m'empressai de leur distribuer. Le lendemain de mon retour, ma femme arriva aussi avec sa mère;

elle rit en me voyant et revint vivre avec moi, comme auparavant. She-kwaw-koo-sink et Ais-kaw-ba-wis se trouvaient là tous deux aussi, toujours malveillans pour moi; mais je me fis une loi de ne jamais paraître m'apercevoir de leurs mauvais procédés continuellement renouvelés.

Vers le temps des travaux de culture, les traiteurs de la compagnie du Nord-Ouest envoyèrent des messages avec des présens à tous les Indiens, pour les inviter à se joindre à une attaque contre l'établissement de la compagnie de la baie d'Hudson à la rivière Rouge. Ces querelles entre hommes de même race me semblèrent dénaturées, et je ne voulus pas y prendre part, quoique ayant trafiqué long-temps avec la compagnie du Nord-Ouest, je me considérasse, en quelque sorte, comme lui appartenant. Beaucoup d'Indiens se rendirent à cet appel; bien des cruautés et bien des meurtres se commirent. Du côté du Nord-Ouest étaient un grand nombre de demi-sangs, parmi lesquels un nommé Grant

se distingua comme chef de bande ; plusieurs hommes de la baie d'Hudson furent tués en plein combat, d'autres se virent massacrés après avoir été faits prisonniers.

Un M. Macdonald ou Macdolland (14), que l'on disait gouverneur pour la baie d'Hudson, tomba dans les embûches que lui avait tendues un M. Herschel ou Harshield, commis du Nord-Ouest. Cet homme fit entrer son prisonnier dans un canot avec quelques Français et un demi-sang, auxquels il donna ordre de le tuer et de le jeter à l'eau. A quelque distance, le métis, nommé Maveen, voulut le mettre à mort ; les Français n'y consentirent pas, et il fut abandonné sur une petite île rocailleuse, sans espoir d'en sortir ni de pouvoir y prolonger sa vie ; mais il fut découvert par des Indiens Muskegoes qui le remirent en liberté. A cette nouvelle, M. Harshield battit et maltraita de paroles les Français qui avaient négligé de tuer le gouverneur lorsqu'il était en leur pouvoir ; d'autres hommes furent détachés à sa poursuite. Pris une

seconde fois, il fut livré au métis et à un ancien soldat blanc, dont le caractère, bien connu par sa cruauté, détermina le choix. Ces deux hommes le massacrèrent avec des circonstances trop barbares et trop dégoûtantes pour être rapportées ici; puis ils vinrent rendre compte à M. Harshield de ce qu'ils avaient fait.

Quand l'établissement de la rivière Rouge fut réduit en cendres, et la compagnie de la baie d'Hudson chassée de la contrée, les Indiens et les métis de la compagnie du Nord-Ouest allèrent occuper un endroit nommé Sah-gi-uk, à la sortie du lac Winnipeg; là ils devaient repousser par les armes tout agent de la baie d'Hudson qui tenterait de pénétrer, par cette voie, dans le pays. Ba-po-wash, mon beau-frère, s'ennuya enfin d'y vivre de privations, et revint seul à notre village, où j'étais resté, refusant de prendre parti dans cette querelle. Sur sa route, il rencontra un M. Macdolland, de la compagnie de la baie d'Hudson, se dirigeant vers l'intérieur du pays avec M. Bruce, son inter-

prête; ce dernier, mieux instruit de l'état des choses, exprimait de vives craintes, mais ne pouvait les faire partager à son compagnon. M. Bruce, qui connaissait Ba-po-wash, feignit d'appartenir à la compagnie du Nord-Ouest, et se fit bien expliquer par lui tout ce qui s'était passé. Convaincu enfin de la vérité, M. Macdolland consentit à retourner sur ses pas, et cette rencontre sauva probablement les deux blancs.

M. Macdolland vint me voir ensuite à Menau-zhe-tau-nung, et comme je lui confirmai le récit de Ba-po-wash, il se rendit, en toute hâte, au saut de Sainte-Marie, où il rencontra lord Selkirk (15), qui venait régler les affaires des deux compagnies rivales.

Pour moi, je menai, pendant l'été, une vie paisible comme d'ordinaire, tantôt à la chasse, tantôt travaillant à nos champs de blé, récoltant le riz sauvage ou m'occupant de la pêche. En revenant des rizières, je m'arrêtai sur une petite île, en remontant vers le lac de la Pluie

pour chasser un ours dont je connaissais la tanière. Très tard dans la nuit, après avoir tué mon ours, comme je me reposais fort tranquillement dans ma cabane, je fus surpris d'entendre à ma porte une voix que je reconnus aussitôt pour celle de M. Harshield; je compris bientôt qu'il était à la recherche de quelqu'un. Ayant découvert de loin une lumière, il avait supposé qu'elle brillait dans le camp de lord Selkirk, et il s'était glissé jusqu'à ma cabane avec toutes les précautions d'un guerrier indien, car j'aurais dû entendre son approche.

Il ne me fit point part, sur-le-champ, de son projet de tuer Selkirk; mais je connaissais trop bien, et lui et ses compagnons, pour avoir de la peine à découvrir ses intentions. Je compris à merveille aussi dans quel but il essayait, avec beaucoup d'adresse, de me déterminer à le suivre au lac de la Pluie. Voyant enfin que ses insinuations et ses demi-confidences manquaient leur but, il m'avoua hautement sa résolution de tuer lord Selkirk partout où il le rencontrerait;

puis il appela ses canots et me les fit voir : chacun d'eux portait dix hommes vigoureux, résolus et bien armés. Il revint encore à la charge auprès de moi, mais je résistai.

Après m'avoir quitté, il se rendit au lac de la Pluie, au comptoir de M. Tace; mais ce *gentleman*, moins enclin que lui à des mesures violentes, l'engagea à retourner immédiatement à son pays. Je ne sais quels argumens employa M. Tace; mais, deux jours après, M. Harshield se dirigea vers la rivière Rouge, laissant caché dans les bois le soldat qui, l'année précédente, avait concouru, avec Maveen, au meurtre du gouverneur. Nous ne sûmes pas bien quelles instructions avaient été laissées à cet homme; il paraît que le séjour des bois ne fut pas de son goût, car il revint au fort quatre jours après.

Sur ces entrefaites, lord Selkirk avait pris le fort William, que tenait alors M. Mac Gillivray pour le Nord-Ouest. De là il envoya un officier avec quelques troupes prendre possession du comptoir de M. Tace, où l'on trouva le soldat

qui avait tué le gouverneur Mac-Dolland. Cet homme fut envoyé à Montréal avec quelques autres qui avaient tenté un soulèvement après la reddition du fort William. J'ai entendu dire, depuis, qu'il avait été pendu.

Vers ce temps, je pris la résolution de quitter le pays des Indiens pour les États. La mauvaise volonté excitée contre moi par Ais-kaw-ba-wis parmi les Indiens, et surtout dans la famille de mon beau-père, me livrait à de continuels désagrémens. M. Bruce, que je rencontrai alors, me donna des renseignemens utiles et de bons avis. Il avait beaucoup voyagé et vu bien plus d'hommes blancs que moi. Ses récits m'encouragèrent. La guerre de 1812 était alors terminée, et je ne prévoyais plus aucun obstacle insurmontable à mon retour vers ma terre natale.

J'avais du riz sauvage en abondance et une bonne récolte de blé. Comme je voulais me rendre au lac de la Pluie pour y passer l'hiver, M. Bruce, qui allait suivre la même direction, consentit à prendre vingt sacs de mon blé, et je

me mis en route avec ma famille. A peu de distance du comptoir de la Pluie, où je croyais trouver M. Tace, car j'ignorais encore les derniers changemens, je trouvai le capitaine dont j'ai parlé plus haut. Il me témoigna beaucoup d'égards et le regret de ne pouvoir me faire aucun présent, parce que tous les objets trouvés dans les magasins du Nord-Ouest étaient déjà distribués aux Indiens.

Après plusieurs entretiens, il réussit à me convaincre que, dans cette querelle, le bon droit était du côté de la compagnie de la baie d'Hudson, ou plutôt que c'était elle qui agissait avec la sanction du gouvernement britannique. Il me promit de faciliter mon retour aux États, et à force de riches présens, de bons traitemens, de belles promesses, il me fit enfin consentir à le guider avec ses troupes vers le comptoir de la compagnie du Nord-Ouest, à l'embouchure de l'Assinneboin. L'hiver commençait à se faire sentir; mais le capitaine Tussenon (c'était ainsi qu'on le nommait, autant que je puis m'en sou-

venir) dit que son parti ne pouvait pas vivre auprès du lac de la Pluie, et qu'il était nécessaire de partir sur-le-champ pour la rivière Rouge.

Je marchais avec vingt hommes à l'avant-garde; nous gagnâmes Be-gwi-o-nus-ko-Sah-gie-gun (le lac des Joncs) d'où les chevaux furent renvoyés. Le capitaine vint nous y joindre avec cinquante hommes. Là nous préparâmes des raquettes à neige. She-gwaw-koo-sink, Me-zhick-ko-naum et d'autres Indiens furent engagés pour nous accompagner comme chasseurs. Nous avions beaucoup de riz sauvage, et nous nous trouvions ainsi assez bien pourvus de vivres; mais ce trajet à travers la prairie était fort long sur une neige épaisse : quand la viande vint à manquer, il se manifesta parmi les soldats quelques dispositions à la mutinerie, cependant aucune difficulté sérieuse n'éclata. Le quarantième jour après notre départ du lac de la Pluie, nous arrivâmes à la rivière Rouge, et le fort de l'embouchure du Pembinah fut occupé sans ré-

sistance ; car il ne renfermait qu'un petit nombre de femmes et d'enfans avec quelques vieillards français.

De Pembinah, où je laissai mes enfans, nous allâmes en quatre jours à l'Assinneboin, à dix milles au dessus de son embouchure, après avoir passé la rivière Rouge à peu de distance de ce point. Là, Be-gwa-is, l'un des principaux chefs des Ojibbeways, vint nous rejoindre avec douze jeunes hommes. Notre capitaine gouverneur, qui faisait partie de l'expédition, semblait fort embarrassé des moyens de réduire le fort de la compagnie du Nord-Ouest, à l'embouchure de l'Assinneboin ; il savait cependant que douze hommes au plus étaient chargés de sa défense.

On tint conseil avec Be-gwa-is, dont l'avis fut de marcher droit au fort. Cette démonstration, à son avis, devait suffire pour faire mettre bas les armes. Lorsque le capitaine Tussenon m'avait engagé au lac de la Pluie, je lui avais dit que je le conduirais de cet endroit à la porte de la chambre à coucher de M. Harshield; et, me trou-

vant en état de remplir ma promesse, je fus mortifié de voir qu'on ne tenait nul compte de moi dans ces conférences.

La nuit, comme nous étions fort près de la place, je fis part de mes griefs à Loueson-Nowlan, interprète qui connaissait bien le pays, et avait dans le fort un frère de demi-sang, commis de M. Harshield. Couchés auprès d'un feu qui ne servait qu'à nous deux, nous tombâmes d'accord que seuls nous pourrions surprendre et enlever le fort; nous résolûmes de tenter l'aventure, mais nous confiâmes nos projets à quelques soldats qui nous suivirent. Il n'y avait ni collines, ni buissons pour couvrir notre approche; mais la nuit était obscure et si froide, que nous ne devions pas craindre, de la part de nos ennemis, une vigilance bien active. Nous fîmes une échelle à la manière indienne avec un tronc d'arbre dont les racines des branches furent taillées pour recevoir nos pieds : nous l'appliquâmes contre le mur, d'où nous parvînmes dans l'intérieur sur le toit de la forge, et de là nous

descendîmes à terre l'un après l'autre en silence; puis nous commençâmes à chercher nos ennemis, en ayant grand soin de placer deux ou trois hommes bien armés aux portes des chambres occupées, pour empêcher toute réunion et tout moyen de concerter une résistance.

Nous ne découvrîmes pas avant le jour la chambre à coucher de Harshield. Quand il nous vit dans le fort, il s'élança sur ses armes et voulut faire résistance; mais nous nous rendîmes facilement maîtres de lui. Il fut lié d'abord, et comme il vociférait des injures, le gouverneur, qui venait d'arriver avec le capitaine, nous ordonna de le jeter dans la neige pour le calmer. Le temps étant trop froid pour qu'on pût l'y laisser sans danger d'être gelé, on ne tarda pas à le faire rentrer, et il fut placé près du feu.

En me reconnaissant parmi ceux qui l'entouraient, il comprit que j'avais servi de guide et il me reprocha vivement mon oubli des faveurs dont il prétendait m'avoir comblé. Je lui reprochai, à mon tour, les meurtres qu'il avait commis

sur ses amis et sur des hommes de sa couleur, et je lui dis que ces meurtres et ses crimes nombreux m'avaient décidé à marcher contre lui. « Lorsqu'à la dernière chute des feuilles, ajoutai-» je, vous êtes venu à ma cabane, si je vous ai » traité avec bonté, c'était parce que je ne voyais » pas vos mains souillées du sang de vos parens; » je ne voyais pas les cendres des maisons de vos » frères que vous avez fait brûler à la rivière » Rouge. » Malgré ces reproches, il continua à injurier non seulement moi, mais les soldats et toutes les personnes qui s'approchaient de lui.

De tous les captifs faits dans ce comptoir, on ne garda que trois hommes en prison : M. Harshield, le métis Maveen compromis dans le meurtre du gouverneur de la baie d'Hudson, et un commis. Les autres s'éloignèrent sans être inquiétés. Joseph Cadotte, le demi-frère de Nowlan, présenta une apologie très humble et très soumise de sa conduite; il promit, si l'on voulait le relâcher, de se rendre à son canton de chasse pour ne plus se mêler en rien des affaires des

traiteurs : on le mit donc en liberté. Mais, au lieu de tenir sa parole, il partit aussitôt pour le comptoir de Mouse-River, où il réunit de quarante à cinquante métis (16), avec lesquels il revint pour reprendre la place; mais son parti ne s'approcha de nous qu'à un mille de distance et y resta campé quelque temps.

CHAPITRE XXXI.

—

Hostilités continuées. — Justice à l'européenne. — Convocation des Sioux. — Amour de deux jeunes Sioux pour des captives ojibbeways. — Paix violée. — Discours de lord Selkirk. — Nouveau projet de retour aux Etats. — Indiens morts de faim.

Au bout de vingt jours, j'allai rejoindre ma famille à Pembinah, et je me mis, avec Wa-ge-to-te, à chasser les bisons dans la prairie. On me dit alors que la plupart des métis du pays étaient enragés contre moi, à cause du parti que je ve-

nais de prendre contre la compagnie du Nord-Ouest; quelques hommes considérables m'avertirent même qu'on en voulait à mes jours. Je répondis qu'il fallait tomber sur moi pendant mon sommeil, comme je l'avais fait sur Harshield et ses compagnons, qu'autrement je ne craignais rien. On rôda plusieurs fois autour de moi avec l'intention de me tuer; mais j'échappai à tout danger.

Je passai le reste de l'hiver avec les Indiens, et au printemps je retournai à l'Assinneboin. Lord Selkirk arriva, vers le même temps, du fort William. Peu de jours après, M. Cumberland et un autre commis de la compagnie du Nord-Ouest passèrent en canot, remontant la rivière : comme ils ne s'arrêtaient point au fort, lord Selkirk détacha un canot à leur poursuite; ils furent pris et incarcérés.

Les employés du comptoir de Mouse-River, appartenant à la compagnie du Nord-Ouest, descendirent alors la rivière; mais, effrayés d'avoir à passer devant le fort, ils firent halte et cam-

pèrent à peu de distance en deçà. Les Indiens des cantons éloignés, qui n'avaient point entendu parler des troubles et des changemens survenus, commencèrent alors à s'assembler; ils manifestèrent une grande surprise de ne pas trouver leurs anciens traiteurs en possession du fort.

Vers le commencement de l'été, on publia une lettre du juge Codman, qui offrait deux cents dollars de récompense à qui prendrait et livrerait trois métis gravement compromis dans les derniers troubles; c'étaient Grant, principal chef des métis du Nord-Ouest, Joseph Cadotte et un nommé Assinneboin. Tous furent pris par un parti de notre fort, accompagné de l'interprète Nowlan; mais on les relâcha sur leur promesse de se représenter à l'arrivée du juge Codman. A peine le parti était-il rentré au fort, qu'Assinneboin vint se rendre, et annonça que Grant et Cadotte avaient pris la fuite dès que Nowlan et les siens avaient eu le dos tourné. Ils s'étaient rendus chez les Assinne-

boins, d'où ils ne revinrent que lorsqu'on les envoya prendre pour les traduire devant la cour. L'homme qui s'était rendu de bonne grace obtint son pardon.

Lord Selkirk attendait depuis long-temps l'arrivée du juge chargé de prononcer sur le sort des accusés de crimes capitaux et d'arbitrer les prétentions des compagnies rivales. Son impatience devenant chaque jour plus vive, il expédia pour Sah-gi-uk un exprès avec des vivres, des présens et l'ordre de poursuivre sa route jusqu'à ce qu'il eût rencontré le juge. A l'un des comptoirs de la compagnie du Nord-Ouest, au delà de Sah-gi-uk, cet homme fut fait prisonnier et rudement battu par un agent de la compagnie nommé Black; mais le juge étant arrivé sur ces entrefaites, Black et un autre commis, nommé Mac-Cloud, prirent la fuite et s'allèrent cacher parmi les Indiens. Quand le juge Codman les envoya chercher de la rivière Rouge, on ne put les trouver.

L'instruction judiciaire dura long-temps :

beaucoup de prisonniers furent successivement relâchés; mais M. Harshield et le métis Maveen furent chargés de chaînes et plus étroitement gardés. Le juge avait sa tente à égale distance entre notre fort et le camp de la compagnie du Nord-Ouest : c'était probablement pour ne paraître partial en faveur de personne.

Un matin, comme je me tenais sur la porte du fort, je vis le juge, grand et gros personnage, venir à moi accompagné de M. Mackenzie, d'un métis nommé Cambell, et d'un vieil Indien Naudoway. Ils entrèrent dans le fort, allèrent de chambre en chambre, et parvinrent enfin dans la pièce où se tenait Selkirk. Cambell suivit le juge, et, tenant un papier d'une main, posa l'autre sur l'épaule de Selkirk, en disant quelques mots que je ne compris pas. Il s'ensuivit une longue discussion entièrement inintelligible pour moi; mais je remarquai que M. Mackenzie et Cambell se tinrent près de là toute la journée. Vers la nuit, Nowlan me dit que le juge avait condamné la compagnie du Nord-Ouest à une

amende considérable, je ne sais si c'était trois cents ou trois mille dollars, et que lord Selkirk était relevé de ses arrêts. M. Mackenzie et Cambell partirent alors : les agens de la compagnie de la baie d'Hudson les insultèrent vivement sur leur passage. Le juge resta à dîner avec lord Selkirk.

Le colonel Dickson, qui se tenait alors à la rivière Rouge, envoya un messager aux Sioux, parce que l'on jugeait convenable de les convoquer et de les instruire de l'état des affaires. L'hiver précédent, après un départ pour Pembinah, deux femmes ojibbeways étaient revenues du pays des Sioux avec des calumets adressés aux hommes de leur nation. Ces deux femmes avaient été prisonnières; leur mise en liberté et le message dont elles étaient chargées furent considérés comme les gages des plus pacifiques intentions.

Une de ces femmes avait épousé un Siou, et ce nouveau mari lui était fort attaché. Quand sa nation eut décidé que la femme devait être ren-

voyée dans son pays, il fit offrir en échange au mari ojibbeway celle de toutes ses femmes qui pourrait lui convenir le mieux. Mais ce troc ne fut pas accepté, et personne ne se présentait pour porter une réponse aux Sioux, lorsque M. Bruce, l'interprète, offrit enfin ses services. Ces négociations, malgré leur peu d'effet apparent, avaient préparé jusqu'à un certain point les esprits des Sioux au message de M. Dickson, et ils firent partir vingt-deux guerriers avec deux prisonniers ojibbeways qui devaient être remis en liberté.

L'un de ces prisonniers était une jeune femme, fille de Gitche-ope-zhe-ke (le gros bison). Elle avait aussi été mariée parmi les Sioux, et son jeune mari, l'un des vingt-deux envoyés, en était éperdument épris. Les chefs de son parti, au moment de se mettre en marche, voulurent lui persuader de s'en séparer; mais il le refusa opiniâtrément, et ils se virent enfin obligés de l'abandonner, quoiqu'il ne pût évidemment s'aventurer à rester chez les Ojibbeways qu'au

grand péril de sa vie. Après le départ de ses compagnons, il se mit à errer autour de nos habitations en criant comme un enfant. Touché de son état, je l'invitai à entrer dans ma cabane; et, bien que la différence de langage ne me permît pas de lui faire entendre toutes mes pensées, je tâchai de le consoler en lui montrant qu'il pouvait trouver des amis, même chez les Ojibbeways. Le lendemain, il résolut d'aller rejoindre ses compagnons pour retourner avec eux dans son pays. Il nous quitta donc et suivit leurs traces pendant deux ou trois cents pas; puis il se jeta par terre, criant et se roulant comme un fou. Enfin, sa passion pour sa femme dominant son désir de retour et ses craintes pour sa propre vie, il revint sur ses pas pour rester parmi nous. Mais nous apprîmes alors que quelques Ojibbeways avaient menacé de venir le tuer; nous savions bien, d'ailleurs, qu'il lui serait à peu près impossible de vivre avec nous sans de fréquentes attaques contre sa personne. Wa-ge-to-te et Be-gwa-is, nos chefs, décidèrent qu'il serait

renvoyé. Huit hommes de confiance furent choisis pour le conduire jusqu'à une journée de distance, dans la direction de la contrée des Sioux. Il fallut l'entraîner de force et continuer cette violence pendant toute la route, jusqu'au passage de l'Assinneboin, où nous rencontrâmes deux cents Indiens de la nation qui porte le nom de cette rivière. Le jeune Siou avait eu la précaution de prendre le costume d'un Ojibbeway; et, quand le chef des Assinneboins nous demanda où nous allions, nous répondîmes que nos chefs nous envoyaient à la chasse des bisons.

Ce chef, nommé Ne-zho-ta-we-nau-ba, était bon et discret : la terreur du jeune Siou lui révéla bientôt notre mensonge, mais il ne parut pas s'en apercevoir ; il se plaça même très naturellement de manière à détourner de l'étranger l'attention de ses guerriers jusqu'à ce que nous fussions passés. Alors, s'adressant au Siou, dans sa propre langue : « Fuyez, jeune homme, lui » dit-il, et souvenez-vous, si vous êtes surpris » dans votre course vers votre pays, que bien

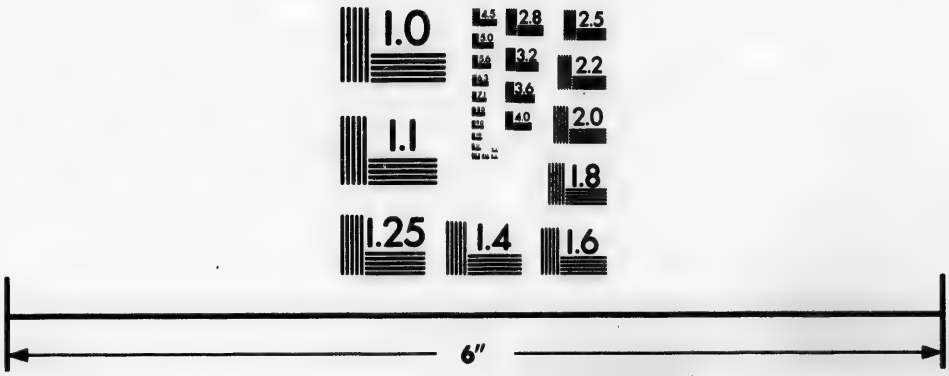
» peu d'Assinneboins ou d'Ojibbeways ne se-
» raient pas joyeux de vous ôter la vie. » Le jeune Siou ne se le fit pas répéter et partit en courant. A peine était-il à cent verges de nous, que nous entendîmes ses cris et ses gémissemens; mais plus tard on nous dit qu'ayant rejoint ses compagnons à Pembinah, il était rentré sain et sauf dans son pays.

On parla beaucoup de cette paix entre les Sioux et les Ojibbeways. Le colonel Dickson aimait à dire que les Sioux ne seraient pas les premiers à violer le traité, parce qu'ils n'oseraient rien faire sans son consentement. Un jour, précisément comme il s'en vantait, survint un chef d'Ojibbeways avec quarante hommes portant des flèches ensanglantées, arrachées des corps de leurs compagnons, nouvellement tués par les Sioux, auprès d'un comptoir qui appartenait à M. Dickson lui-même. Cet événement fit baisser pendant quelque temps son assurance.

Lord Selkirk, à son tour, réunit tous les Indiens vers le même temps et leur distribua beau-

coup de tabac, de liqueurs fortes et d'autres présens, en leur adressant un de ces discours longs et paternels, si communs dans les assemblées indiennes : « Mes enfans, leur dit-il, le ciel, si » long-temps sombre et nuageux sur vos têtes, » est devenu plus clair et plus brillant. Votr » Grand-Père, par delà les eaux, qui porte tou- » jours, vous le savez, au fond de son cœur les » intérêts de ses enfans rouges, m'a envoyé pour » écarter les ronces de votre sentier, afin que » vos pieds ne soient plus ensanglantés... Vous » avez eu soin d'éloigner de vous les hommes » blancs, si pervers, qui voulaient, pour leur » avantage, vous faire oublier votre devoir en- » vers votre Grand-Père : ils ne reviendront plus » vous troubler. Nous avons aussi appelé à nous » les Sioux, qui, malgré leurs peaux rouges » comme les vôtres, ont été long-temps vos en- » nemis : désormais ils resteront dans leur pays; » cette paix vous met en sûreté. Long-temps » avant la naissance de vos pères, cette guerre a » commencé, et, au lieu de poursuivre paisi-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

» blement le gibier, pour nourrir vos femmes
» et vos enfans, vous vous êtes massacrés les
» uns les autres ; mais ce temps est passé pour
» toujours, vous pouvez maintenant chasser où
» il vous plaira. Vos jeunes hommes observe-
» ront cette paix, et votre Grand-Père regardera
» comme son ennemi quiconque relevera le to-
» mahawk. »

Les Indiens répondirent par les promesses et les protestations d'usage ; et, au moment de s'éloigner du fort, dans la même soirée, ils volèrent tous les chevaux de lord Selkirk et de son parti. Le matin, pas un cheval ne restait, et la plupart des Indiens avaient disparu.

La chute des feuilles était si avancée, que je ne pouvais retourner, cette année, aux États. Lord Selkirk, ayant peut-être entendu dire quelque chose de mon histoire, se mit à faire attention à moi. Il s'informa des événemens de ma vie, et je lui racontai beaucoup de détails, particulièrement la part que j'avais eue à la surprise du fort. Le juge Codman (17), qui était aussi resté,

parla souvent de moi à lord Selkirk. « Cet homme, » dit-il, a guidé notre parti du lac des Bois jus- » qu'ici, dans la saison d'hiver; il a puissam- » ment contribué à la prise du fort : sa fatigue » a été grande, il a exposé sa vie, et tout cela » pour quarante dollars. Vous ne pouvez pas » faire moins que de doubler cette somme, et » de lui assurer une rente de vingt dollars par » an, sa vie durant. » Lord Selkirk le voulut bien; la rente m'a été payée pendant les cinq premières années; le second terme de cinq ans n'est pas expiré encore.

Lord Selkirk ne put quitter l'embouchure de l'Assinneboin aussitôt qu'il l'avait calculé. La compagnie du Nord-Ouest avait envoyé sur son passage, pour lui tendre des embûches et tâcher de le tuer, quelques Indiens et plusieurs de ses agens déguisés en Indiens. Au nombre de ces derniers, se trouvait un certain Sacksayre. A cette nouvelle il crut devoir dépêcher le colonel Dickson, pour réclamer une escorte de cent Sioux; ce ne fut qu'après leur arrivée qu'il osa se mettre en route.

Sorti du fort pendant la nuit, il alla rejoindre Dickson à Pembinah.

Il était porteur d'une lettre écrite par lui-même, pour moi et en mon nom, à mes amis des États : je leur rappelais les particularités les plus saillantes de mes premières années. Il avait fait tous ses efforts pour me persuader de le suivre, et j'y étais assez disposé ; mais je croyais encore que la plupart de mes proches avaient été massacrés par les Indiens. S'il en survivait quelques uns, une aussi longue absence devait nous avoir rendus, sous tous les rapports, étrangers les uns aux autres. Il me proposait aussi de m'emmener avec lui en Angleterre ; mais j'avais mes affections parmi les Indiens, et ma cabane était sur la terre des Indiens. Là j'avais passé une grande partie de ma vie ; il était trop tard pour former de nouvelles liaisons. Cependant il envoya encore six hommes me chercher au lac des Bois, où j'étais arrivé après la récolte du grain, l'automne déjà fort avancé. Au commencement de l'hiver, j'allai au lac Be-gwi-o-

nus-ko, et de là, quand la neige fut tombée, à la chasse des bisons dans la prairie.

Les Indiens arrivèrent un à un dans ces parages, et nous finîmes par former une bande considérable que la faim ne tarda pas à faire souffrir. L'hiver fut très dur, et nos souffrances devinrent de plus en plus intolérables. Une jeune femme fut la première à mourir de faim; bientôt après, son frère fut atteint d'une sorte de délire qui précède la mort dans cette extrémité d'épuisement : en cet état, il s'éloigna de la cabane de ses parens affaiblis et désespérés. Lorsque je revins de la chasse, très tard dans la soirée, ils ignoraient ce qu'il était devenu : je sortis du camp vers le milieu de la nuit, et, suivant ses traces, je le trouvai, à peu de distance, mort dans la neige.

Famine
dienn
Rixe,
nique

Tou
se déc
peaux
loin d
avis fu

CHAPITRE XXXII.

—

Famine. — La bête de l'Esprit. — Jalousie de chasseur. — Indienne, folle de faim. — Préparatifs d'une longue absence. — Rixe sanglante. — État permanent d'hostilité. — Terreur panique.

Tous les hommes encore en état de marcher se décidèrent à aller à la recherche des troupeaux de bisons, qui devaient être alors assez loin de nous; moi je résolus de rester, et cet avis fut partagé par un autre bon chasseur, qui

n'augurait pas bien du projet de poursuivre les bisons. Nous retournâmes ensemble en arrière, et en peu de temps nous tuâmes cinq mooses, dont la chair, distribuée entre les femmes et les enfans, apporta quelque soulagement à leurs souffrances, et arrêta les progrès de la mort qui étendait parmi nous ses ravages. Les hommes revinrent les uns après les autres, plus faibles et plus épuisés encore qu'au moment de leur départ; on n'avait tué qu'un seul bison.

Comme les plus pénibles efforts, continués sans relâche, pouvaient seuls nous sauver la vie, je redoublai d'ardeur à la chasse. Ayant fait lever un ours, je le poursuivis trois jours entiers sans pouvoir l'atteindre; enfin, harassé de fatigue, je renonçai à ma poursuite vers le commencement de la nuit. Hors d'état de former un camp ou d'allumer du feu, je tâchais de me familiariser avec l'approche immédiate d'une mort qui me paraissait inévitable, lorsque des Indiens, presque aussi misérables et affamés que moi, vinrent à passer par là, et m'aidèrent à

retourner au camp. Voilà un bel échantillon de la vie que mènent, pendant l'hiver, la plupart des Ojibbeways du nord. Leur stérile et inhospitalière contrée leur fournit si parcimonieusement les moyens de subsistance, qu'il leur faut la plus grande activité pour soutenir seulement leur vie, et il arrive souvent que les hommes les plus robustes et les plus habiles chasseurs finissent par mourir de faim.

Les Indiens prirent, une fois encore, le parti d'aller tous ensemble à la poursuite des bisons; ils voulurent, cette fois, emmener toutes les familles; Oon-di-no seul, le chasseur demeuré avec moi la dernière fois, voulut rester, pour donner le temps à sa femme de boucaner la peau d'un moose qu'il avait tué. Ce devaient être là leurs provisions de voyage si toute autre espèce de vivres venait à leur manquer. Je résolus de rester avec lui; mais, au milieu de la première nuit qui suivit le départ des Indiens, la détresse de mes enfans devint si grande, qu'il me fut impossible de rester plus long-temps dans

ma cabane : je partis donc en disant à Oon-di-no que, si je pouvais tuer ou me procurer quelque gibier, je reviendrais sur-le-champ à son secours. Je suivis de toute ma vitesse le sentier des Indiens, et, vers le matin, j'arrivai à leur camp.

Aussitôt j'entendis le bruit d'une fête, et tandis que j'entrais dans la cabane, un vieillard remerciait le Grand Esprit d'être venu à leur aide au moment de leur besoin ; il ne désignait l'animal qui avait été tué que par le nom de Manitowais-se, cela signifie à peu près la bête de l'Esprit. J'appris ensuite que c'était un vieux bison maigre ; j'en conclus que les troupeaux devaient être à peu de distance, et deux jeunes hommes voulurent bien se joindre à moi. Nous sortîmes, sans plus tarder, dans la direction qui nous parut la plus favorable.

Après trois heures de marche, nous montâmes un petit coteau, et nous vîmes devant nous la terre toute noire de bisons ; nous rampâmes jusqu'à eux, et j'eus bientôt tué deux femelles

grasses : en les découpant, j'entendis les décharges de fusils des autres Indiens qui avaient suivi mes traces. Il était un peu tard lorsque je rentrai au camp; la plupart des hommes m'avaient devancé. Je m'attendais à trouver le bruit et le tumulte d'un festin joyeux; pas une voix ne se faisait entendre; pas une femme, pas un enfant ne circulaient : tout était morne et silencieux.

Se pourrait-il, pensai-je à part moi, que ce secours arrivât trop tard, et que nos femmes et nos enfans fussent tous déjà morts? Je portai mes regards dans toutes les cabanes. Chacun des Indiens était encore vivant; mais nul n'avait à manger. La plupart de ces hommes vivaient habituellement dans une région boisée; ils venaient de chasser les bisons pour la première fois, et je rapportais seul de la venaison. Nous portions, moi et les deux jeunes gens qui m'avaient accompagné, chacun une forte charge de viande; le produit de ma chasse arrêta quelque peu les progrès de la famine.

Il y avait alors avec nous un homme nommé

Waw-be-be-nais-sa (l'Oiseau blanc), que j'avais connu autrefois. Mes succès de chasseur réveillèrent avec irritation sa jalousie et sa mauvaise volonté contre moi. A cause de cet homme, et pour éviter toute apparence d'ostentation, je ne fis point de festin dans ma cabane comme il eût été convenable de le faire dans cette circonstance; mais un des jeunes Indiens qui m'avaient accompagné fit une fête, et moi, après avoir réservé le nécessaire pour les besoins de mes enfans, je distribuai le reste aux familles voisines. Mon jeune compagnon avait invité Waw-be-be-nais-sa et beaucoup d'autres avec lui. Dans la soirée, cet homme ne négligea, comme je l'appris ensuite, aucun moyen de prévenir les Indiens contre moi. Il m'accusa d'orgueil et d'insolence, il prétendit que j'avais exercé sur eux de bien des manières une précieuse influence; mais je restai dans ma cabane, aimant mieux paraître ne point prendre garde à sa personne que d'entrer en discussion avec ses propos malveillans.

Le lendemain matin, long-temps avant la première heure du jour, les femmes allèrent chercher les restes des deux bisons tués par moi. J'indiquai à quelques chasseurs la partie du corps qu'ils devaient viser; la chasse recommença, et plusieurs Indiens tuèrent des bisons ce jour-là. Nous eûmes bientôt de la viande en abondance. Tous ceux qui étaient malades et à demi morts se rétablirent aussitôt, à l'exception d'une femme qui, devenue folle de faim, conserva son dérangement d'esprit pendant plus d'un mois.

L'homme le plus considérable de cette bande s'appelait O-poih-gun (la pipe); il resta avec moi, ainsi que les habitans de trois cabanes; les autres se dispersèrent dans diverses directions à la chasse des bisons. Waw-be-be-nais-sa et son gendre furent du nombre de ceux qui restèrent. Je tuai un grand nombre de bisons gras et je boucanai les meilleurs morceaux de quarante d'entre eux. Nous avions tant souffert de la faim que je voulais mettre ma famille à l'abri du retour

d'un tel fléau. Je songeais toujours aussi à un voyage aux États, pendant lequel elle resterait assez long-temps sans personne qui chassât pour elle. Je fis vingt grands sacs de Pemmican; j'achetai des Indiens dix barils de dix gallons chacun et je les remplis de graisse; je conservai, en outre, un grand nombre de langues et d'autres provisions.

Je ne découvris pas sur-le-champ que l'intention de Waw-be-be-nais-sa, en restant campé près de moi, n'avait été que de me tracasser et de me tourmenter. Lorsque vint l'heure de notre déplacement, j'avais tant de provisions à emporter, qu'il me fallut faire quatre voyages avec mes chiens. Un jour, il se ménagea les moyens de me surprendre seul à l'endroit où je déposais ma charge; à peine m'étais-je arrêté, qu'il enfonça ses deux mains dans la longue chevelure qui pendait de l'un et de l'autre côté de ma tête: « Voici, me dit-il, le terme de votre route; » regardez bien la place où les loups et les oi- » seaux de proie rongeront votre carcasse. » Je

lui demandai le motif de cette violence. « Vous » êtes un étranger, reprit-il, vous n'avez aucun » droit parmi nous, et cependant vous vous » vantez d'être le meilleur chasseur; vous vou- » lez que nous vous traitions comme un grand » homme. Pour ma part, je suis depuis long- » temps fatigué de votre insolence, et j'ai résolu » de ne pas vous laisser vivre un jour de plus. »

Voyant qu'il n'y avait pas à raisonner avec lui, et qu'il se disposait à battre ma tête contre un peuplier voisin, soudain, par un violent effort, je lui fis perdre terre en dégageant ma tête aux dépens d'une partie de ma chevelure; mais, dans cette lutte, il parvint à saisir entre ses dents trois doigts de ma main droite et les mordit jusqu'aux os de toute sa force : je ne parvins à les arracher de sa bouche qu'en lui portant de mon poing gauche un coup sur un œil. Ses lèvres s'entr'ouvrirent, et il tressaillit jusqu'aux pieds. Mon tomahawk était par terre auprès de moi, il l'aperçut, s'en empara et voulut m'en porter un coup à la tête avec tant de force que,

comme je l'évitai, sa propre violence le fit tomber de toute sa hauteur.

Sauter aussitôt sur lui, arracher le tomahawk de ses mains et lancer cette arme au loin fut l'affaire d'un clin-d'œil sans cesser de le tenir ferme contre terre. J'étais furieux de cette violente attaque que rien n'avait provoquée, cependant je ne voulais pas le tuer; mais voyant à ma portée un morceau de gros pilier de cabane, je le ramassai. Je dis à Waw-be-be-nais-sa de se lever, et je me mis à le battre. Il prit aussitôt la fuite, mais je le poursuivis de près en continuant de le frapper pendant une course de deux ou trois cents verges.

Comme je retournais à mes provisions, son gendre et deux autres jeunes hommes de sa famille accoururent attirés par ses cris. Qu'avez-vous fait? me dit l'un d'eux avec colère; et tous les trois se jetèrent aussitôt sur moi. J'étais épuisé de fatigue, ils me terrassèrent facilement. Waw-be-be-nais-sa revint aussitôt, et me prenant par un mouchoir de soie noire que je por-

tais autour du cou voulut m'étrangler tout en me frappant à coups de poing et à coups de pied; enfin il me jeta dans la neige. J'entendis un de ces hommes dire : il est mort; et, comme j'étais hors d'état de résister ainsi à quatre adversaires, je tâchai de rendre cette opinion vraisemblable. Enfin, ils me laissèrent pour mort et se tinrent à quelques pas; mais, à leur grande surprise, je me relevai tout à coup, saisissant un poteau de cabane. A cette vue, tous s'enfuirent; je les poursuivis à mon tour, et Waw-be-be-nais-sa reçut encore de moi une sévère correction. Ils ne revinrent pas à la charge, et je retournai à mon travail. Ma femme avait ramené à ma cabane mes chiens harassés de fatigue; ils étaient couchés devant la porte. Waw-be-be-nais-sa les vit en rentrant avec ses compagnons, tira son couteau et tua l'un d'eux; à ce bruit, ma femme accourut, mais il menaça de la tuer aussi.

Le lendemain, comme Waw-be-be-nais-sa était tout meurtri et blessé, avec la figure sur-

tout extrêmement enflée, je conjecturai qu'il ne s'éloignerait pas; et, craignant quelque danger pour ma femme si je la laissais seule dans ma cabane, je l'envoyai transporter nos provisions et je restai seul à veiller. Mais, vers le milieu du jour, la fatigue l'emporta et je m'endormis. Waw-be-be-nais-sa, soit qu'il en eût le soupçon, soit qu'il fût bien informé, se glissa fort adroitement dans ma cabane, son couteau à la main; comme il allait me frapper, je fis un mouvement pour me réveiller. Je n'étais pas désarmé, il s'enfuit en toute hâte, et je ne le poursuivis pas.

Cet homme ne cessa plus de me menacer et de me tourmenter. S'il me rencontrait dans le sentier, jamais il ne voulait se détourner, quoiqu'il n'eût rien à porter et que je fusse pesamment chargé. Son œil resta long-temps si enflé, qu'il ne pouvait pas s'en servir. Toute sa personne se trouvait ainsi fort ridicule; car, dans son état ordinaire, c'était un homme assez désagréable et mal bâti. Un jour, après une tentative inutile de

me frapper de son couteau, dans l'impatience de sa rage déçue, il fit, à l'aspect de ma cabane, le geste de mépris des femmes; ce qui l'exposa aux plaisanteries de tous les Indiens, sans en excepter ses amis.

Cette persécution continuelle n'en était pas moins insupportable pour moi, et je cherchais à l'éviter. Dans une de nos marches, j'avais précédé notre parti qui suivait un sentier battu; je voulus me détourner un peu de la route pour placer mon camp dans un endroit où je ne serais pas nécessairement exposé à me trouver avec lui; mais quand il vint à l'embranchement de mon sentier avec son jeune fils âgé de douze ans, je l'entendis dire à l'enfant: attends-moi ici, je vais tuer cet homme blanc. Il déposa son fardeau et, malgré les supplications de son fils, il s'avança jusqu'à cinquante verges de moi; puis, tirant son fusil de son étui, il le banda et le dirigea sur ma poitrine.

Après être resté quelque temps dans cette position, voyant qu'il ne réussissait point à m'inti-

mider, il voulut s'approcher de moi en bondissant en zig-zag et poussant le cri de guerre. Comme il continuait à me viser en vociférant des menaces, je perdis enfin patience et je saisis mon fusil. L'enfant accourut et, me serrant dans ses bras, me conjura d'épargner son père qui était atteint de folie. Je jetai mon fusil; puis, prenant le vieillard à bras le corps, je lui enlevai le sien, et lui reprochai l'obstination de sa déraisonnable conduite. « Je me suis, lui dis-je, si » souvent mis en votre pouvoir, que vous de- » vriez avoir depuis long-temps reconnu com- » bien vous manque le courage de me tuer. » Vous n'êtes pas un homme; vous n'avez même » ni le cœur d'une femme ni la bravoure d'un » chien. C'est la première fois que je vous parle. » Je veux vous apprendre que je suis fatigué » de vos folies; s'il vous arrive, à l'avenir, de me » persécuter encore, ce sera au péril de votre vie. »

Il s'éloigna alors de moi, et prit les devants avec les autres Indiens. Ma famille resta seule en arrière. Le lendemain je suivis leurs traces,

en tirant un traîneau chargé, tandis que mes chiens, chargés aussi, marchaient devant moi. Comme nous approchions d'un hallier, j'avertis ma fille Marthe de se tenir sur ses gardes, parce que Waw-be-be-nais-sa pouvait être en embuscade dans les buissons. Au même instant je la vis bondir à plusieurs pieds de terre, et elle accourut à moi, les mains élevées, en criant : mon père ! mon père ! Je saisis mon fusil, et, m'élançant vers le hallier, j'explorai tous les endroits où l'on pouvait se cacher. Je vis les piliers de cabane et les tisons presque éteints du dernier camp, et je revins sans avoir rien découvert. A mes questions sur la cause de ses alarmes, ma fille répondit qu'elle avait *senti du feu*, tant était vive la terreur qui agitait son esprit, par suite des continuelles persécutions de Waw-be-be-nais-sa.

Songe
Pèr
tea
trai

Je
des
solu
avec
tenti

CHAPITRE XXXIII.

—

Songe prophétique. — Guet-apens. — Indien mort de faim. — Père de famille abandonné. — Vengeance. — Les longs couteaux. — Système de compensation entre les Indiens. — Les traiteurs des deux compagnies.

Je me trouvai si heureux d'être enfin à l'abri des atteintes de ce méchant homme, que je résolus de m'arrêter au lac Rush, et d'y rester seul avec ma famille, parce que je lui supposais l'intention de se rendre immédiatement au lac des

Bois avec les autres Indiens. Je choisis donc un lieu de campement pour le reste de l'hiver; et, confiant la cabane aux soins de mes enfans, j'allai avec ma femme chercher une partie de nos provisions. Quand nous rentrâmes, vers la nuit, les enfans nous dirent qu'en notre absence leur grand'mère était venue les voir, et qu'elle priait sa fille d'aller la visiter le lendemain, dans un endroit où étaient campées ensemble trois ou quatre familles de nos amis.

Je donnai sans peine mon assentiment; et, comme ma belle-mère m'avait fait inviter en particulier, je consentis d'accompagner ma femme, ajournant à notre retour le transport du reste des provisions; mais, dans la nuit, j'eus un songe. Le jeune homme que j'avais vu plusieurs fois dans les préparatifs de mes médecines de chasse descendit, comme à l'ordinaire, par l'ouverture du toit de ma cabane, et se tint debout devant moi. « Vous ne devez point aller, me dit-il, à l'en-
» droit que vous vous proposez de visiter de-
» main; si vous persistez dans votre projet, si

» vous négligez mes avertissemens, vous verrez » ce qui vous arrivera. » Regardez de ce côté, ajouta-t-il en m'indiquant la direction opposée. J'y vis She-gwaw-koo-sink, Me-zhuk-ko-naun et d'autres de mes amis qui venaient. Il me fit ensuite porter mes regards en haut, et je vis un petit faucon, attaché par la queue, voltiger au dessus de ma tête.

Le jeune homme ne me dit plus rien, et, se retournant, sortit par la porte de la cabane. Je me réveillai l'esprit fort agité, et il me fut impossible de me rendormir. Le matin, j'annonçai à ma femme que je ne pouvais point l'accompagner. Et pour quel motif, me dit-elle, ne pas tenir votre promesse d'hier? Je lui racontai mon rêve, elle m'accusa de peur; et, cédant à ses instances, je consentis enfin à partir avec elle.

Dans la matinée, je dis à mes enfans que leur oncle et d'autres Indiens arriveraient dans le jour à ma cabane; je les chargeai de leur dire que si je revenais ce serait vers midi, et que s'ils ne me voyaient pas revenir ils devraient en

conclure que j'aurais été tué. Je sortis ensuite avec ma femme; mais à peine à deux cents verges de marche, je vis au dessus de moi un petit faucon semblable à celui qui m'avait apparu en songe. Je compris qu'il m'était envoyé en nouvel avertissement, et je dis à ma femme que je n'irais pas plus loin.

Comme je reprenais le chemin de ma cabane, elle me reprocha de nouveau mes craintes et les tourna en ridicule. Je connaissais toutes les préventions qui existaient contre moi dans la famille de ma belle-mère; mon refus d'aller la visiter ne pouvait que leur donner une nouvelle force. Par cette considération, je continuai ma route, quoique bien convaincu que j'avais tort de céder.

En arrivant à la cabane de ma belle-mère, je déposai mon fusil à la porte; j'entrai et je m'assis entre deux sœurs de ma femme, qui n'avaient qu'un seul mari. Je me mis à jouer avec deux de leurs jeunes enfans. Comme je baissais la tête, j'entendis soudain un grand bruit, et

je perdis aussitôt connaissance. Je ne voyais plus rien ; je n'avais plus aucun souvenir : enfin je repris mes sens. Plusieurs femmes me tenaient les mains et les bras ; je lisais sur toutes leurs figures la terreur et l'alarme. Je ne compris rien à ma situation ; je ne me rappelais pas ce qui s'était passé : enfin j'entendis en dehors de la cabane des cris d'insulte et de triomphe ; c'était la voix de Waw-be-be-nais-sa.

Je commençai alors à sentir comme de l'eau chaude sur ma figure. Je portai la main à ma tête, et mes doigts rencontrèrent mon crâne dépouillé. Enfin je me débarrassai des femmes qui me retenaient, et je me mis à poursuivre Waw-be-be-nais-sa ; mais je ne pus l'atteindre, parce que les Indiens l'aidaient à m'éviter. Vers la nuit je regagnai ma cabane, quoique fort grièvement blessé ; je croyais avoir les os du crâne brisés. Au moment de ma blessure je n'avais perdu que peu de sang, et pendant fort long-temps il n'en coula pas une seule goutte. J'entendais dans ma tête d'étranges bruits ; mais je ne tombai pas en dé-

faillance avant d'atteindre ma cabane. Je revenais sans fusil ; Waw-be-be-nais-sa s'était emparé du mien à la porte de ma belle-mère.

Je trouvai dans ma cabane She-gwaw-koo-sink, Me-zhuk-ko-naun, et Nah-gaun-esh-kaw-waw, gendre de Wa-ge-to-te, plus ordinairement surnommé Oto-pun-ne-be. Au moment où je prenais She-gwaw-koo-sink par la main, le sang jaillit à grands flots de ma tête. « Que signifie cela, mon » fils? me dit-il. J'ai voulu jouer avec un autre » homme, lui répondis-je; et, comme l'eau de Be- » gwi-o-nus-ko nous avait enivrés, nous avons » joué trop rudement. » Je voulais tourner la chose en plaisanterie, mais je m'évanouis à ces mots, et ils virent toute l'étendue de la blessure que j'avais reçue. Oto-pun-ne-be était pour moi une vieille connaissance, et m'avait toujours manifesté des dispositions amicales; il parut très affligé de ma blessure, et se promit en lui-même de punir Waw-be-be-nais-sa de son injuste violence. Cet homme, envers qui j'ai contracté tant d'obligations de bons procédés, a subi,

quelque temps plus tard, le sort destiné dans ce pays à presque tous les Ojibbeways, bons et mauvais. Il est mort de faim!

En entrant dans la cabane de ma belle-mère, je n'avais pas songé à baisser le chaperon de ma capote, faite d'une peau de moose très épaisse. Cette négligence m'avait empêché de remarquer l'entrée de Waw-be-be-nais-sa, et de voir ou d'entendre son approche. Il est probable aussi que je serais tombé mort à l'instant même de son attaque, si ma tête n'avait pas été ainsi couverte. La force du coup s'était trouvée amortie par l'épaisseur du cuir, mais mon crâne était fracturé, et il existe encore un calus très prononcé à l'endroit où le tranchant du tomahawk avait porté. Il me fallut beaucoup de temps pour me remettre de cette blessure, quoique la retraite forcée dont elle fut la cause ne durât pas aussi long-temps que je l'avais craint d'abord (18).

Waw-be-be-nais-sa s'enfuit aussitôt vers notre village de Me-nau-zhe-tau-nung, et les autres

Indiens, n'ayant jamais chassé dans la prairie, furent saisis d'une terreur panique. Ils croyaient tous que les Sioux s'étaient mis à leur poursuite. Je me sentais trop faible pour voyager ; et d'ailleurs je savais bien que nous n'avions alors rien à craindre de la part des Sioux ; mais ma belle-mère trouva fort mauvais mon refus de me mettre en route avec les Indiens.

Je n'ignorais pas que ma belle-mère, et j'avais quelques raisons de croire que ma femme n'avaient pas été étrangères à l'attaque de Waw-be-be-nais-sa contre mes jours : je leur dis donc de me laisser si elles voulaient, et elles partirent, emmenant avec elles tous mes enfans. Oto-pun-ne-be (19) et son cousin, jeune garçon de quatorze ans, restèrent seuls auprès de moi ; ils me prodiguèrent, avec une attention pleine de bonté, tous les soins que réclamait mon état, tandis que ceux qui auraient dû être mes amis m'abandonnaient à mon triste sort. Après le quatrième jour, je me trouvai beaucoup plus mal ;

j'étais incapable de me tenir debout, et presque même de me mouvoir. Vers le dixième jour, je commençai à me rétablir.

Lorsque mes forces furent un peu revenues, nous partîmes ensemble pour le village, laissant les cabanes telles que les Indiens les avaient laissées : toutes debout, quelques unes remplies de vivres et d'autres objets d'une certaine valeur. Notre traiteur demeurait à quelque distance du village ; quand nous arrivâmes à l'embranchement des sentiers, je convins, avec Oto-pun-ne-be, d'un lieu de rendez-vous, à un jour déterminé. Nous fûmes exacts l'un et l'autre, et voici, d'après sa narration, ce qui s'était passé au village :

A peine arrivé, Oto-pun-ne-be entra et s'assit dans la cabane de l'un des principaux chefs; peu après, Waw-be-be-nais-sa parut aussi, et alla s'asseoir en face. Tous deux se regardèrent quelque temps en silence, et Waw-be-be-nais-sa dit enfin : « Oto-pun-ne-be, vous n'êtes jamais » venu dans notre village : je n'ignore pas le

» motif qui vous amène de si loin pour nous
» voir. Vous n'avez pas de frères de votre sang,
» les longs couteaux les ont tous tués, et vous
» êtes assez fou pour donner le nom de frère à
» l'homme que j'ai battu l'autre jour. »

« Il n'est pas vrai, répondit Oto-pun-ne-be,
» que les longs couteaux m'aient tué aucun
» frère; mais, l'eussent-ils fait, je ne vous lais-
» serais pas vous ruer sur mon ami, qui est en
» tout semblable à nous; je ne vous permettrais
» pas de l'insulter et de le blesser, ainsi que vous
» l'avez fait, sans cause et sans provocation. Il
» est vrai que je l'appelle mon frère, et je le ven-
» gerai comme un frère; mais je ne veux pas
» verser de sang dans la cabane de ce chef, qui
» m'a reçu en ami. »

A ces mots, il prit Wa-be-be-nais-sa par la main, le mena hors de la cabane, et déjà il allait lui plonger son couteau dans le cœur, lorsque le chef, homme très fort, lui arrêta la main, saisit le couteau et le brisa. Une lutte s'ensuivit; trois ou quatre hommes à la fois se jetèrent sur

Oto-pun-ne-be; mais il était d'une grande vigueur, et, ne perdant pas de vue le motif de son voyage, il ne lâcha point Waw-be-be-nais-sa, qui ne se tira enfin de ses mains qu'avec deux côtes brisées et plusieurs graves contusions. Oto-pun-ne-be était naturellement paisible, même dans l'ivresse; s'il lui arrivait de prendre part à une rixe, c'était plutôt, comme dans cette circonstance, pour un ami que pour une cause personnelle.

Je fus content de savoir Waw-be-be-nais-sa puni de la sorte : deux côtes brisées me parurent balancer suffisamment la blessure de ma tête. Nous fîmes, Oto-pun-ne-be et moi, un festin de gibier, que ma convalescence, étonnamment rapide, m'avait permis de tuer ; et, de retour au camp abandonné, nous trouvâmes encore toutes les cabanes dans l'état où les Indiens les avaient laissées. Dix jours après, ils commencèrent à revenir, les uns après les autres, pour veiller sur ce qui leur appartenait. Oto-pun-ne-be prit mon

canot pour retourner à la rivière Rouge, où il s'était établi.

Les autres Indiens emportèrent leurs cabanes, leurs meubles et leurs vivres. J'avais alors une assez grande quantité de viandes sèches, pour suffire à la subsistance de ma famille pendant plus d'une année. Après avoir pourvu de mon mieux à toutes mes affaires, je pris un petit canot et je partis seul pour Mackinac, d'où j'espérais aller retrouver aux États quelques uns de mes parens, s'il en existait encore.

Au lac de la Pluie je rencontrai M. Giasson et plusieurs autres agens de la compagnie de la baie d'Hudson. Tous me dirent qu'il n'y aurait pas sûreté pour moi à me trouver en présence des employés de la compagnie du Nord-Ouest, encore furieux de la conduite que j'avais tenue. Je savais que les agens de la baie d'Hudson, n'ayant point de relation avec le bas du lac Supérieur, ne pourraient nullement venir à mon aide, et que, si j'entreprenais de passer seul, je

rencontrerais inévitablement quelques blancs du Nord-Ouest.

Prenant donc mon parti, j'allai droit au lac de la Pluie, où je trouvai mon ancien traiteur, M. Tace. Il se tenait au bord du lac, lorsque j'arrivai dans mon petit canot. Il me dit de venir à sa maison, et je le suivis. Là il me demanda d'un ton presque sévère le motif de ma venue. « Pourquoi, me dit-il, n'allez-vous pas chercher » vos amis de la baie d'Hudson? » Je lui répondis que je voulais aller aux États... « Il aurait » bien mieux valu, reprit-il, que vous y fussiez » allé il y a long-temps. » Je restai là vingt jours, parfaitement traité par M. Tace, qui me mena ensuite au fort William dans son propre canot. De là, le docteur Mac-Laughlin m'envoya dans une de ses barques au saut de Sainte-Marie, d'où M. Ermatinger me conduisit à Mackinac. Tous les agens du Nord-Ouest que je rencontrai dans ce trajet me traitèrent avec bonté; nul ne me dit un seul mot de mes relations avec la compagnie de la baie d'Hudson.

Voyage
détai
des b
talité
raille
de la

Le
Unis
de b
pour
fut a

CHAPITRE XXXIV.

—

Voyage à Détroit. — Rencontre de Kish-kau-ko. — Souvenirs et détails de famille. — Respect des Indiens pour la propriété des blancs. — Inhospitalité des blancs de la frontière.—Hospitalité d'un Indien. — Meurtre. — Justice indienne. — Funérailles. — Jeux funèbres. — Le meurtrier adopté par la mère de la victime.

Le major Puthuff, agent indien des États-Unis à Mackinac, me donna un canot d'écorce de bouleau, quelques provisions et une lettre pour le gouverneur Cass à Détroit. Mon canot fut attaché à un schooner, à bord duquel je

partis confié à un gentleman dont j'ai oublié le nom, mais qui, je le crois, était envoyé par le major tout exprès pour prendre soin de moi dans le voyage. La traversée dura cinq jours; le gentleman, en débarquant, me dit de l'attendre, et je ne l'ai jamais revu.

Le jour d'après, je débarquai moi-même, et m'étant avancé dans la rue, je m'arrêtai un moment pour regarder tout autour de moi. Enfin, je vis un Indien, j'allai droit à lui, et je lui demandai qui et d'où il était. — Ottawwaw de Saugenong, répondit-il. — Connaissez-vous Kish-kau-ko? — C'est mon père. — Où est Manito-o-gheezhik son père et votre aïeul? — Mort à la dernière chute des feuilles! — Je lui dis d'aller chercher son père et de l'amener, mais le vieillard ne voulut pas venir.

Le lendemain, comme j'errais encore dans la rue, regardant de côté et d'autre, j'aperçus un vieil Indien, et je courus le rejoindre. En m'entendant approcher il se retourna, m'examina quelques instans d'un air inquiet et me

serra dans ses bras. C'était Kish-kau-ko (20); il ne ressemblait guère au jeune homme qui m'avait fait prisonnier tant d'années auparavant. Il me fit avec empressement beaucoup de questions sur ce qui m'était arrivé, sur les lieux que j'avais habités depuis notre séparation. Je le priai de me conduire chez le gouverneur Cass, mais il le refusa avec une apparence d'effroi.

Voyant que je n'obtiendrais pas de lui ce service, je pris à la main la lettre du major Puthuff, et m'étant fait indiquer par des Indiens la maison du gouverneur, je m'y rendis sans plus tarder; mais un soldat, qui se promenait en travers de la porte, me barra le passage. Je ne pouvais me faire comprendre en anglais. Heureusement je vis le gouverneur assis dans son vestibule; je lui montrai ma lettre, et il dit au soldat de me laisser passer. Dès qu'il eut ouvert la lettre, il me tendit la main, et par l'intermédiaire d'un interprète qu'il envoya chercher, il s'entretint long-temps avec moi. Kish-kau-ko, mandé près de lui, confirma mon récit des circonstances de

ma capture et de mon séjour de deux années chez les Ottawwaws de Saugenong.

J'appris alors de Kish-kau-ko divers détails de mon enlèvement que j'ai rapportés au début de ce récit, et dont j'avais conservé un vague souvenir d'après les conversations tenues plus d'une fois en ma présence. Je croyais encore que ma famille presque tout entière avait été massacrée dans la seconde expédition de Manito-o-gheezhik à l'embouchure du Big-Miami, lorsque le vieillard m'avait rapporté le chapeau de mon frère pour preuve de ce massacre.

« Est-il vrai, dis-je à Kish-kau-ko, que votre père ait tué tous mes parens? » Il me répondit que non. Manito-o-gheezhik, l'année d'après mon enlèvement et dans la même saison, était retourné à l'endroit d'où il m'avait enlevé; là, comme dans sa première expédition, il avait épié mon père et ses planteurs depuis le matin jusqu'à midi. Alors tous les blancs étaient rentrés à la maison, excepté mon frère, âgé de dix-neuf ans, qui labourait avec un attelage de chevaux. Les cordes

étaient passées autour de son cou ; les Indiens se jetèrent sur lui ; les chevaux voulurent s'enfuir; mon frère s'embarrassa dans les cordes, tomba, et fut pris par les Indiens.

Les chevaux furent tués à coups de flèches, et les Ottawwaws entraînèrent mon frère dans les bois. L'Ohio fut passé avant la nuit, et ils ne firent halte qu'à une bonne distance. Mon frère fut fortement attaché à un arbre, les bras et les mains liés par derrière, et les cordes contenant sa poitrine et son cou; mais il parvint à les ronger et à tirer de sa poche un canif qui trancha tous ses liens.

Aussitôt il courut droit à l'Ohio et le traversa à la nage. Les Indiens, réveillés au bruit qu'il faisait, le poursuivirent à travers les bois; mais la nuit était très sombre, et ils ne l'atteignirent pas. Son chapeau était resté dans le camp; ils le prirent pour me faire croire que mon frère avait été tué par eux, tandis qu'il était rentré, au lever du soleil, dans la maison paternelle.

Le gouverneur me donna des vêtemens

d'une valeur de soixante à soixante-dix dollars et me fit loger pour quelque temps chez son interprète, à un mille de sa résidence, où je devais attendre le moment d'une grande réunion d'Indiens et d'hommes blancs à Sainte-Marie sur le Miami. C'était de là qu'il me promettait de me faire rejoindre mes parens au bord de l'Ohio.

J'attendis deux mois au moins, et mon impatience de poursuivre ma route s'irrita chaque jour; je partis enfin avec Be-nais-sa, frère de Kish-kau-ko et huit autres Indiens, qui se rendaient à la réunion convenue. Parti à l'insu du gouverneur Cass, je n'emportais aucune espèce de provision. Nous eûmes beaucoup à souffrir de la fatigue et plus encore de la faim, surtout après avoir passé les rapides du Miami, où nous laissâmes notre canot. Les Indiens que nous rencontrions nous refusèrent souvent tout secours, quoiqu'ils fussent dans l'abondance. Nous nous arrêtâmes plus d'une fois pour dormir près du champ de blé d'un homme blanc; le blé était

mûr; nous étions à demi morts de faim, et cependant nous n'osions rien prendre. Une nuit, nous nous arrêtâmes auprès d'une maison de bonne apparence. Il y avait là un vaste champ de beau blé. Les Indiens, presque affamés, me dirent : « Shaw-shaw-wa-ne-ba-se (21), vous êtes venu de bien loin pour voir vos parens, entrez et voyez s'ils vous donneront à manger. » Je me présentai à la porte; mais les blancs, qui prenaient alors leur repas, me chassèrent, et les Indiens se moquèrent de moi.

Peu de temps après, une nuit, comme nous dormions sur la route, quelqu'un vint à passer à cheval et nous demanda, dans la langue des Ottawwaws, qui nous étions. Un des Indiens répondit : « Nous sommes des Ottawwaws et des » Ojibbeways, nous avons avec nous un long » couteau de la rivière Rouge fait prisonnier, il » y a bien des années, par Kish-kau-ko. » Sachant qui nous étions et où nous allions, il nous dit à son tour qu'il se nommait Ah-koo-nah-goo-zik. « Si vous êtes bons marcheurs,

» ajouta-t-il, vous arriverez chez moi après de-
» main à midi, et là, vous trouverez un bon re-
» pas. Il faut que je marche toute la nuit pour
» arriver demain. » A ces mots, il nous quitta.

Le lendemain mes forces étaient tellement épuisées qu'il fallut m'ôter ma charge. Un Indien prit mon fusil, un autre ma couverture, et nous arrivâmes vers la nuit aux fourches du Miami. Là étaient un village indien, un comptoir et plusieurs familles de blancs. Je m'adressai au traiteur, je lui exposai mon état et celui des Indiens qui m'accompagnaient, mais nous n'obtînmes aucun secours; le jour d'après, j'étais incapable de poursuivre ma route. Quelques Indiens eurent enfin pitié de nous, et grâce à leur aide, le jour suivant nous pûmes atteindre le toit hospitalier d'Ah-koo-nah-goo-zik.

Cet homme nous attendait avec deux grands plats tout pleins de blé et de venaison qu'il avait fait cuire d'avance. Il en plaça un devant moi avec des assiettes et des cuillers de bois, l'autre devant Be-nais-sa. Notre repas terminé, il nous dit

que le meilleur parti pour nous était de nous reposer auprès de lui dix ou quinze jours, puisqu'il avait beaucoup de grain et que le gibier gras abondait dans les alentours. Je lui répondis que, pour ma part, le voyage dont je voyais le terme si rapproché avait été mon vœu constant pendant de longues années; que j'éprouvais une extrême impatience de savoir si quelques uns de mes parens vivaient encore, mais que je m'estimerais heureux de passer deux ou trois jours avec lui et de lui emprunter ensuite un cheval pour me porter jusqu'à Kau-wis-se-no-ki-ug ou Sainte-Marie. « Eh bien! soit, reprit-il. »

Au terme fixé, un matin, de bonne heure, comme nous faisions nos préparatifs de départ, il vint à moi conduisant un beau cheval, et il me mit la bride à la main en me disant : « Je vous le donne pour votre voyage. » Je ne lui répétai pas que je comptais le laisser à Kau-wis-se-no-ki-ug. Je savais qu'en pareil cas les Indiens n'aiment pas les protestations réitérées. En deux jours, je parvins à l'endroit désigné pour

le conseil. Les Indiens n'étaient pas encore assemblés; mais déjà un homme s'y tenait pour distribuer des provisions aux arrivans. Je ne tardai pas à me voir saisi d'une fièvre violente. Sans me condamner absolument à ne pas sortir de ma cabane, elle me fut extrêmement désagréable et pénible.

Dix jours après, un jeune Ottawwaw, que Be-nais-sa avait mis à ma disposition pour préparer mes vivres et me soigner dans mon état maladif, traversa la petite baie et alla visiter un camp où des Potawatomies (22) nouvellement arrivés se livraient alors aux excès de l'ivrognerie. A minuit, on nous le ramena ivre; un des hommes qui l'accompagnaient me dit, en le poussant dans ma cabane : « Prenez soin de votre jeune homme, il a fait un mauvais coup. »

Je réveillai Be-nais-sa pour allumer du feu, et à la lueur du foyer nous vîmes l'Ottawwaw debout, son couteau à la main, le bras et une grande partie du corps couverts de sang. Les Indiens ne pouvaient pas le faire coucher; je lui en donnai

l'ordre, et il obéit sur-le-champ. Je leur défendis de faire aucune recherche sur ce qui s'était passé, et de paraître remarquer son couteau sanglant.

Le matin, après un profond sommeil, il n'avait aucun souvenir des événemens de la nuit. Il nous dit qu'il croyait s'être fort enivré, qu'il avait bien faim, et qu'il allait se hâter de préparer son repas. Il fut confondu d'étonnement quand je lui dis qu'il avait tué un homme. Il se rappelait seulement que dans son ivresse il avait poussé des cris au souvenir de son père massacré par les hommes blancs, au même endroit, bien des années auparavant. Il exprima beaucoup de chagrin, et courut aussitôt voir l'homme qu'il avait frappé. Ce malheureux respirait encore; nous apprîmes des Potawatomies que le coup avait été porté sur un jeune homme ivre, étendu par terre sans aucun sentiment; que nulle dispute ne l'avait précédé, et que probablement le meurtrier n'avait pas su qui était sa victime. Les parens du blessé ne dirent rien à l'Ottaw-

waw; mais l'interprète du gouverneur lui adressa de vifs reproches.

Il était évident pour tout le monde que le jeune Potawatomie ne se rétablirait pas de sa blessure, et que même il touchait à ses derniers momens. Notre compagnon, en revenant, trouva que nous avions préparé des présens considérables. L'un donnait une couverture, l'autre une pièce d'étoffe, celui-ci un objet, celui-là un autre. Il les emporta aussitôt, et les posant à terre devant le blessé, il dit aux parens qui l'entouraient : « Mes » amis, j'ai, comme vous le voyez, tué cet » homme, votre frère, mais je ne savais ce que » je faisais; je n'avais point de mauvais-vouloir » contre lui. Quand il était venu, il y a peu » de jours, visiter notre camp, je l'avais vu avec » plaisir; mais l'ivresse m'a rendu fou, et ma » vie vous appartient de droit (23). Je suis pau- » vre; je vis parmi des étrangers; mais plusieurs » de ceux qui m'ont amené de mon pays me » reconduiraient volontiers à ma famille : aussi » m'ont-ils envoyé à vous avec ce faible présent.

» Ma vie est entre vos mains; mes présens sont
» devant vous. Prenez ce que vous voudrez, mes
» amis n'auront point à s'en plaindre. »

A ces mots, il s'assit devant le blessé, la tête basse, les mains sur les yeux, attendant le coup fatal. Mais la vieille mère de la victime s'avança un peu, en lui disant: « Pour moi et mes enfans,
» je puis répondre que nous n'en voulons pas à
» votre vie; mais je ne saurais promettre de
» vous protéger contre le ressentiment de mon
» mari, absent en ce moment. Toutefois, j'ac-
» cepte votre présent, et j'userai en votre faveur
» de toute mon influence sur mon mari. Je sais
» que ce n'est ni de propos délibéré, ni par suite
» de haine que ce malheur est arrivé. Pourquoi
» votre mère aurait-elle à pleurer comme moi ?»
Elle accepta les présens, et le gouverneur Cass se montra satisfait de la tournure que cette affaire avait prise.

Le lendemain, le blessé mourut, et plusieurs hommes de notre parti aidèrent le meurtrier à creuser une fosse. Les préparatifs terminés, le

gouverneur fit au mort un riche cadeau de couvertures, de vêtemens et d'autres objets pour être enterrés avec lui, selon l'usage indien. Ces offrandes furent amoncelées sur le bord de la fosse; mais la vieille femme, au lieu de les enterrer, proposa aux jeunes hommes de les jouer entre eux.

Comme ces objets étaient en grand nombre, divers jeux se succédèrent : le tir à la cible, le saut, la lutte et d'autres encore; mais la plus belle pièce de drap fut réservée pour le prix de la course à pied, et gagnée par le meurtrier lui-même. La vieille femme l'appela aussitôt, et lui dit : « Jeune homme, celui qui fut mon fils m'é-
» tait bien cher; je crains de le pleurer beaucoup
» et souvent : je serais heureuse si vous vouliez
» bien être mon fils à sa place, m'aimer et pren-
» dre soin de moi comme lui; je crains seule-
» ment mon mari. » Le jeune homme, reconnaissant de la sollicitude qu'elle lui avait montrée pour sauver sa vie, accepta aussitôt et de bon cœur cet arrangement (24); mais le gouverneur, ayant entendu dire que plusieurs amis du mort

étaient déterminés encore à le venger, envoya son interprète au jeune Ottawwaw, pour l'engager à s'échapper sans perte de temps et à s'enfuir vers son pays. Il ne le voulut pas d'abord : Bo-nais-sa et moi nous joignîmes nos avis à celui du gouverneur; nous l'aidâmes dans ses préparatifs, et dans la nuit il nous quitta.

Le lendemain matin, de très bonne heure, je vis deux amis du jeune homme tué se diriger vers notre cabane. Au premier aspect, je fus un peu alarmé de l'idée qu'ils s'approchaient avec des projets de violence; mais bientôt je m'aperçus qu'ils étaient sans armes. Ils entrèrent dans la cabane, et restèrent long-temps assis en silence. L'un d'eux dit enfin : « Où est notre frère ? Nous » sommes quelquefois seuls chez nous, et nous » voudrions causer avec lui. » Je leur répondis qu'il venait à peine de sortir, et que bientôt il rentrerait. Ils l'attendirent long-temps, et comme ils insistaient pour le voir, je sortis et l'appelai, bien sûr qu'il ne répondrait pas; mais il parut aussitôt et rentra avec moi. Au lieu de marcher

droit vers son pays, comme nous l'y avions engagé, il s'était caché dans les bois à quelques centaines de verges de notre cabane. De sa cachette, il avait entrevu la visite des deux jeunes hommes, et il ne leur supposait aucun projet hostile. Ils lui pressèrent la main, et le traitèrent avec une grande bonté. Nous acquîmes bientôt l'assurance que tous les bruits répandus sur leur dessein de le tuer n'avaient aucun fondement.

CHAPITRE XXXV.

—

Préceptes d'un vieillard indien. — Habitans du Kentucky. — Fièvre. — Rudesse d'un colon. — Retour parmi les blancs. — Edouard Tanner. — Blancs charitables. — Blancs inhospitaliers. — La taverne du magistrat. — Mœurs de la frontière.

Comme l'assemblée touchait au moment de sa séparation, le gouverneur Cass me fit dîner avec lui ; plusieurs gentlemen voulurent trinquer avec moi, et, en sortant de table, j'eus quelque peine à regagner ma cabane. Quelques jours

après, l'interprète me dit que le gouverneur avait été curieux de voir jusqu'à quel point je partageais la passion des Indiens pour les liqueurs enivrantes, et si, dans l'ivresse, je me conduisais comme eux; mais je n'avais point éprouvé l'influence du vin assez fortement pour m'oublier et ne pas comprendre mon état : je m'étais couché aussitôt, pour me relever sans aucune trace de cet excès.

Quelques Potawatomies volèrent le cheval que m'avait prêté, dans ma route, le bon vieillard Ah-koo-nah-goo-zik; mais il fut retrouvé par les jeunes hommes qui suivaient mon ami Be-naissa, et je le rendis à son maître, qui se trouvait à l'assemblée. Le gouverneur Cass, apprenant combien cet homme avait été bon pour moi, lui fit donner une très belle selle d'un grand prix.

Le vieillard persista quelque temps à refuser ce présent, et, quand on eut enfin gagné sur lui de le lui faire accepter, il exprima une vive gratitude. « Voilà bien, dit-il, ce que m'ont enseigné les vieillards qui s'occupaient de mon ins-

» truction, il y a beaucoup d'années, lorsque
» j'étais enfant. Ils me disaient d'être bon, de
» faire du bien à tous les hommes, particulière-
» ment à l'étranger qui viendrait d'une contrée
» lointaine, et à tous ceux que je verrais délaissés
» et abandonnés. Ils me disaient encore que, si je
» le faisais, le Grand Esprit se souviendrait aussi
» de moi pour me faire du bien et me récom-
» penser de ma conduite. Aujourd'hui, quoique
» j'aie bien peu fait pour cet homme, quelle
» grande et honorable récompense je viens de
» recevoir! »

Il voulait me persuader de prendre son cheval, plus que payé selon lui par la valeur de la selle; et, malgré mes refus, toujours il revenait à la charge. Enfin je l'acceptai, à condition qu'il le garderait jusqu'à ce que je revinsse le lui demander. Le gouverneur me donna des effets d'une valeur de cent vingt dollars; et, comme il me restait un long trajet à parcourir, j'achetai un cheval au prix de quatre-vingts dollars, payés en marchandises sur ce que j'avais reçu. Il y

avait à l'assemblée deux hommes du Kentucky, connaissant plusieurs de mes parens; l'un d'eux avait vécu depuis son bas âge dans la famille de l'une de mes sœurs.

Je me mis en route avec ces deux hommes, quoique ma santé fût bien chancelante encore. En peu de temps, mon état s'aggrava tellement, que je ne pouvais plus me tenir à cheval. Ils se décidèrent alors à acheter un petit bateau, et l'un d'eux se chargea de me conduire par la rivière, tandis que l'autre suivrait, avec nos chevaux, la route accoutumée. Dans cette partie du Big-Miami, on rencontre beaucoup d'écluses de moulins, et d'autres obstacles qui, à cause de ma mauvaise santé, me rendaient extrêmement pénible même ce mode de voyage, qui n'aurait dû être que lent et laborieux.

Enfin, je fus réduit à un tel état de faiblesse, qu'il me devint à peu près impossible de me mouvoir, et je m'arrêtai dans la maison d'un pauvre homme, qui vivait sur le bord de la rivière. Comme il semblait me prendre en grande

pitié, et très disposé à me donner tous les soins nécessaires, je résolus de rester auprès de lui. L'homme avec lequel j'avais voyagé si loin me fit entendre qu'il allait se diriger vers l'Ohio, et qu'il reviendrait lui-même ou enverrait quelqu'un me chercher.

L'homme sous le toit duquel je m'arrêtai savait quelques mots de la langue des Ottawwaws, et ne négligea rien pour rendre ma situation confortable, jusqu'à l'arrivée de mon neveu, envoyé par mes amis du Kentucky. J'appris de lui que mon père était mort, en 1811, trois mois après le grand tremblement de terre qui détruisit New-Madrid. Il me fit aussi comprendre quelques particularités relatives à mes parens encore vivans.

Notre voyage fut très ennuyeux et très pénible jusqu'à Cincinnati, où nous nous arrêtâmes un peu. Nous descendîmes ensuite l'Ohio dans une barque. Ma fièvre revenait régulièrement tous les jours, et, quand le frisson commençait, nous étions forcés de nous arrêter quel-

que temps ; aussi n'avancions-nous pas rapidement. Nous étions accompagnés d'un homme qui aidait mon neveu à me mettre dans le bateau et à m'en tirer, car j'étais devenu un véritable squelette, et je n'avais plus la force ni de manger ni de me tenir debout sans appui.

Comme la nuit approchait, à la suite d'un jour très sombre et très nuageux, nous arrivâmes auprès d'une belle ferme, où se faisait remarquer une maison de bonne apparence. Il était nuit close, lorsque nous pûmes sortir du bateau. Mes deux compagnons me prirent par les bras et me guidèrent, ou plutôt me portèrent jusqu'à la maison. Mon neveu exposa notre situation au propriétaire, en lui disant que, dans l'état douloureux où je me trouvais, il serait très difficile, peut-être même dangereux pour ma vie, d'essayer d'aller plus loin ; mais il nous refusa un abri, et, mon neveu insistant, il nous mit rudement à la porte.

La nuit était fort avancée, et il y avait un mille et demi de distance jusqu'à l'habitation la

plus voisine; comme elle était dans l'intérieur des terres, notre canot devenant inutile, mon neveu et son compagnon me portèrent à bras. Il devait être plus de minuit quand nous arrivâmes à une grande maison de briques. Les habitans étaient tous couchés, on ne voyait de lumière à aucune fenêtre; mais mon neveu frappa à la porte, et bientôt un homme vint ouvrir. Son premier mouvement fut de me soutenir, et, m'aidant à entrer, il appela sa femme et ses filles, qui vinrent servir à souper à mes compagnons. Pour moi, il me prépara quelque médecine, et me conduisit à un lit où je dormis jusqu'à une heure avancée de la matinée. Je passai presque toute la journée suivante dans cette maison, où je fus traité avec la plus grande bonté. Depuis cet instant, je me sentis un peu mieux, et, sans beaucoup plus de difficulté, j'arrivai au lieu qu'habitaient les enfans de ma sœur. Je passai une nuit chez un de mes neveux, nommé John; de là j'allai chez un autre

de ses frères, et j'y restai malade près d'un mois.

Mes parens reçurent alors une lettre et me firent comprendre qu'elle s'adressait à moi; mais, quoiqu'ils m'en fissent plusieurs fois lecture, je n'en compris pas un seul mot. Depuis mon arrivée, j'avais presque toujours gardé le lit, et, comme la plupart du temps, on me laissait seul, je n'avais appris ni à me faire entendre, ni à comprendre ce qu'on me disait. Mais je commençais à me trouver un peu mieux et à faire quelque exercice, lorsqu'arriva une seconde lettre; je sus alors que mon frère Édouard, dont je n'avais jamais oublié le nom, était allé me chercher à la rivière Rouge. Un de mes oncles, qui demeurait à cent milles de distance, m'invitait aussi à me rendre près de lui.

Mais toutes mes pensées se reportaient sur mon frère Édouard, et je demandai aussitôt mon cheval pour aller le rejoindre à la rivière

Rouge. Vingt ou trente voisins se réunirent à la nouvelle de mon projet de départ, et je compris qu'ils cherchaient à m'en dissuader; mais, quand ils virent que je ne cédais pas, ils me donnèrent chacun quelque argent : celui-ci un schelling, celui-là deux, d'autres de plus fortes sommes; et je partis à cheval.

A peine avais-je marché dix milles, que, la fatigue réveillant la maladie, je fus obligé de m'arrêter chez un homme dont j'ai su le nom plus tard; il s'appelait Morgan. Je restai là quatre jours, et quand je redemandai mon cheval, les voisins, se rassemblant autour de moi, me firent aussi quelques présens. L'un me donnait du pain dans un sac, l'autre attachait un cochon de lait derrière ma selle; entre eux tous ils me fournirent un bon assortiment de provisions et quelque argent.

Je voulais retourner à Détroit; mais, comme j'étais bien faible encore, M. Morgan m'accompagna à Cincinnati. Je m'étais aperçu que coucher dans une maison me rendait malade, et,

dans ce voyage, je m'y refusai constamment. M. Morgan voulait dormir dans les maisons où nous nous arrêtions la nuit; moi je choisissais une bonne place au dehors pour me livrer au sommeil. Le retour d'une partie de ma santé me démontra l'avantage de cette conduite.

Lorsque M. Morgan eut quitté Cincinnati, je voyageai seul et ne tardai pas à manquer de provisions. Vers ce temps, un vieillard qui se tenait devant sa porte s'écria, en m'apercevant : « Arrête, viens! » De tout ce qu'il me dit, je ne compris que ces deux mots; mais, dans son air et dans sa contenance, je crus reconnaître des intentions amicales, et j'entrai dans sa cour. Il prit mon cheval et lui donna beaucoup de grain. J'entrai avec lui dans sa maison; il mit de la viande devant moi, mais je ne pouvais pas manger : il s'en aperçut et me donna des noix dont je mangeai plusieurs. Puis, voyant que mon cheval était repu et que j'avais une vive impatience de partir, il le sella et me l'amena. Je lui offris de l'argent qu'il ne voulut point accepter.

Un jour ou deux après cette rencontre, je m'arrêtai devant une maison dont la cour offrait à mes yeux un amas considérable de grains. Mon cheval était épuisé de faim. J'entrai, et tirant un dollar de ma poche, je le remis, de la main à la main, à un homme qui se trouvait là; puis, comptant dix épis de blé, je les pris et les posai devant mon cheval. Je ne pouvais faire entendre aux habitans de cette maison que j'avais faim, ou, du moins, ils semblaient déterminés à ne pas me comprendre. J'entrai dans la maison, et la femme parut mécontente. Découvrant un morceau de pain, je le lui montrai et je portai aussitôt la main à ma bouche; mais elle ne parut pas encore comprendre ces signes. Je pris alors le pain et je le portai à ma bouche, comme si j'allais le manger. A cette vue, elle appela son mari, qui, rentrant précipitamment, m'arracha le pain, me poussa à la porte avec violence, courut de là ôter le grain à mon cheval, et me dit de m'éloigner.

J'allai ensuite à une grande maison de briques, et je résolus d'y tenter l'aventure d'un accueil plus favorable; mais, comme j'y montais, un très gros homme vint me parler d'un ton de voix haut et rude. Je ne comprenais pas une seule de ses paroles; cependant, à ses gestes, je voyais bien qu'il m'interdisait l'entrée de la cour. Je voulais passer malgré lui et j'allais le faire, lorsqu'il s'élança et saisit mon cheval par la bride. Il m'adressa bien des paroles, mais je ne compris rien ou à peu près rien. Je soupçonnai qu'il me prenait pour un Indien. Il voulait m'arracher mon fusil. J'ai su, depuis, que c'était un magistrat et qu'il tenait une taverne; mais alors j'étais malade, affamé, irritable. Sa tentative de me désarmer m'exaspéra : je tenais à la main un bâton d'*hickory*, long de trois ou quatre pieds et de la grosseur de mon pouce; je le lui cinglai si vivement à travers la figure qu'il lâcha prise, et je m'éloignai. Deux jeunes gens, dont les chevaux étaient attachés devant la

maison, et qui me parurent des voyageurs, ne tardèrent pas à me rejoindre; nous fîmes route ensemble.

Ce voyage fut bien pénible et désagréable. Je m'avançais tous les jours plus faible, plus découragé, seul, n'éprouvant presque pas de sympathie ou d'attention de la part des hommes au milieu desquels je passais, souffrant souvent de la faim et de la maladie. Je dormais, la nuit, dans les bois, selon ma résolution; mais il n'était pas facile de tuer du gibier, et l'état de ma santé ne me permettait pas d'aller chasser loin de la route.

Arrivé très près de la source du Big-Miami, une nuit, après avoir offert un dollar à un fermier qui m'avait chassé sans aucun rafraîchissement pour mon cheval ni pour moi, j'allai me coucher dans le bois, à peu de distance, et quand je supposai tout le monde endormi, je retournai prendre tout le grain nécessaire à mon cheval. J'avais, dans ma course de la veille, acheté un poulet, j'en mangeai une partie, et le lendemain

je commençai à me trouver un peu plus fort. A ce point de mon voyage, les espaces libres devenaient de plus en plus vastes entre les habitations; aussi, rencontrant dans le bois un troupeau de cochons, en tuai-je un que j'écorchai et dont je suspendis la chair à ma selle. Cette capture me remit pour quelque temps dans l'abondance.

Au lac Érié était un traiteur que je connaissais beaucoup, et qui parlait aussi bien que moi la langue des Ottawwaws; mais, quand je lui demandai quelque chose pour mon cheval, il me dit de m'en aller, parce qu'il ne voulait rien me donner; puis, se ravisant, il m'offrit du grain en échange de ma viande d'ours : c'était ainsi qu'il nommait la chair de cochon suspendue à ma selle. Je lui tournai le dos, et, traversant le Miami, j'allai dormir dans les bois.

Cette nuit-là, je me retrouvai très malade, et, le matin, m'apercevant que mon cheval s'était échappé, je me sentis à peine en état de le suivre. En arrivant au bord de la rivière, je le dé-

couvris de l'autre côté. J'appelai le traiteur dont la maison était en face, et je le priai de m'envoyer ou de m'amener mon cheval, parce que j'étais malade. Sur son refus, je le priai de me faire passer en canot, attendu que, dans mon état, je dévrais ne pas me mouiller. Il me refusa encore, et je fus obligé de traverser la rivière à la nage. Je repris mon cheval et regagnai mon camp; mais j'étais trop malade pour aller plus loin ce jour-là.

Le lendemain, je me remis en route, et j'eus la bonne fortune de m'arrêter à une maison où une femme me traita avec bonté; elle donna du grain à mon cheval, et m'offrit du porc salé que je lui rendis, me trouvant hors d'état de le manger : alors elle me présenta de la venaison fraîche, dont je pris un morceau. Elle m'invita, par signes, à coucher dans la maison; mais, comme j'aimais mieux dormir dans les bois, je la remerciai, et je choisis, tout près de là, un agréable endroit de campement, où je me mis à faire cuire la venaison qu'elle m'avait donnée.

Avant que mon repas fût prêt, elle m'envoya, par un enfant, un peu de beurre frais et de pain.

Le jour suivant, je cheminai, presque toujours hors des terres cultivées. Je ne voulus point m'arrêter au village d'Ah-koo-nah-goo-zik; je lui avais déjà bien assez d'obligations, et je craignais qu'il ne me pressât encore d'accepter son cheval. A cent milles environ de la ville de Détroit, je retombai sérieusement malade. Me voyant tout à fait hors d'état de voyager, je me décidai à prendre un peu de tartre émétique, que je portais sur moi depuis long-temps. Je l'avais reçu du docteur Mac-Laughlin, au lac de la Pluie. A peine l'avais-je pris, que la pluie vint à tomber : il faisait froid; je ne pus éviter de me mouiller, et une crampe très violente me saisit. Après la pluie, la crique au bord de laquelle je campais se couvrit de glace; mais, dévoré d'une fièvre ardente, je brisai cette écorce et restai long-temps dans l'eau. Cet état de maladie dura plusieurs jours; j'étais absolument incapa-

ble d'avancer, et presque sans espoir de guérison. Enfin deux hommes passèrent avec la malle; l'un d'eux parlait un peu indien; mais ils ne purent rien faire pour moi, parce qu'ils étaient obligés de marcher sans perte de temps (25).

Les
Lu
té
ph

met
Dét
qui
trên

CHAPITRE XXXVI.

—

Les deux frères. — Les vêtemens des blancs. — Le Mississipi. — Lucy Tanner. — Retour chez les Indiens. — L'Anglais à la tête rouge. — Le cimetière indien. — Rougeole. — Rêve prophétique. — La seconde femme. — Mackinac.

Enfin mes forces revinrent, et je pus me remettre en route. A deux journées de distance de Détroit, je rencontrai sur mon chemin un homme qui tenait à la main une pipe de Siou. Son extrême ressemblance avec mon père fixa aussitôt

mon attention : je tâchai de l'arrêter, pour me faire remarquer de lui ; mais il me regarda à peine et passa outre. Arrivé, deux jours après, à Détroit, je sus que c'était mon frère, comme je l'avais supposé. Le gouverneur ne me permit pas de retourner à sa recherche, parce que, s'enquérant de moi à tous les comptoirs de la route, il serait nécessairement instruit quelque part de mon passage, et reviendrait sur ses pas.

Cette opinion était bien fondée; car, trois jours après, mon frère revint. Il me tint long-temps serré dans ses bras ; mais, à cause de mon ignorance de la langue anglaise, nous ne pouvions nous parler que par interprète : il me coupa ensuite les longs cheveux que je portais encore, à la mode des Indiens. Nous visitâmes ensemble le gouverneur Cass, qui exprima beaucoup de satisfaction de ce que j'avais quitté mon ancien costume ; mais les habits des blancs m'étaient extrêmement incommodes, et je me voyais quelquefois forcé de reprendre mes vêtemens indiens pour me mettre à mon aise.

Je voulus persuader à mon frère, dans nos conversations par interprète, de m'accompagner à ma résidence, au lac des Bois ; mais, bien au contraire, il insista de toutes ses forces pour me conduire chez lui, au delà du Mississipi, et nous partîmes ensemble. Le commandant militaire du fort Wayne nous accueillit très amicalement, et notre voyage fut, en somme, fort agréable. En quarante jours, nous arrivâmes chez mon frère, au Mississipi, à quinze milles au dessus de New-Madrid. Un autre de mes frères demeurait à peu de distance. L'un et l'autre m'accompagnèrent jusqu'à quinze milles au delà du cap Girardeau : là, résidaient deux de mes sœurs. Puis nous partîmes, au nombre de six ou sept, et, traversant le Mississipi un peu au dessus du cap Girardeau, nous nous dirigeâmes par Golconde, sur l'Ohio, vers le Kentucky, où demeuraient beaucoup de mes parens, non loin des petits villages de Salem et de Princeton.

Ma sœur Lucy avait rêvé, la veille de mon arrivée, qu'elle me voyait venir à travers un champ

de blé dont sa maison était entourée. Elle avait dix enfans. Parens, amis, voisins, tous accoururent pour être témoins de mon entrevue avec mes sœurs : quoique nous ne pussions guère nous entendre, elles versèrent bien des larmes, et la plupart des assistans pleurèrent comme elles. Le dimanche qui suivit mon arrivée, l'affluence fut plus grande encore dans la maison de ma sœur ; on y célébra le service divin. Mon beau-frère, Jérémie Rukker, voulut trouver dans le testament de mon père quelques dispositions en ma faveur : il me conduisit à Princeton, et me présenta aux magistrats ; mais rien ne put se faire. Ma belle-mère, qui demeurait près de là, me donna cent trente-sept dollars.

J'allai, avec sept de mes parens, tant hommes que femmes, à Scottsville, où j'avais un oncle qui m'avait envoyé chercher. Là, on fit une quête pour moi, et je reçus cent dollars. A mon retour, le colonel Ewing d'Hopkinsville recueillit, en une heure tout au plus que je passai près de lui, cent autres dollars qu'il me donna. Ce

gentleman me montra beaucoup d'attention et de bonté; il est resté pour moi, depuis ce jour, un ami sincère et actif.

D'Hopkinsville, je retournai chez ma belle-mère, où je fis mes préparatifs de départ pour le lac des Bois: plusieurs de mes parens, qui m'avaient accompagné de par delà le Mississipi, s'en étaient allés chez eux; mais mon frère et sa femme étaient restés pour faire route avec moi. De la maison de mon frère Édouard, près de New-Madrid, je retournai à Jackson, où je tombai malade. Par les dons volontaires des personnes hospitalières et charitables que j'avais rencontrées sur mon chemin, je possédais alors cinq cents dollars en argent. Mon frère craignait que cette somme que je portais avec moi ne m'exposât à des dangers si je voyageais seul, et en conséquence il ne voulut pas me quitter.

De Jackson, nous allâmes ensemble à Saint-Louis, où nous vîmes le gouverneur Clark, qui avait déjà bien aidé mon frère dans son voyage à ma recherche. Il nous reçut avec une extrême

bienveillance et nous offrit tous les secours que nous jugerions nécessaires pour mon projet de tirer ma famille du pays des Indiens : mon frère voulait m'accompagner et prendre beaucoup d'hommes avec nous pour m'aider, s'il était nécessaire, à enlever mes enfans; mais j'allai seul un jour chez le gouverneur Clark, et je lui dis de ne pas écouter mon frère, qui ne connaissait pas le pays que j'allais visiter et n'entendait rien aux moyens de succès de mon entreprise. Je désirais n'être accompagné ni de mon frère, ni d'aucun autre blanc. Je savais qu'il ne pourrait pas supporter la fatigue du voyage et, moins encore, vivre comme moi, tout un hiver, dans une cabane indienne : j'étais même bien convaincu qu'il m'embarrasserait beaucoup plus qu'il ne pourrait m'aider.

Le gouverneur Clark voulait m'envoyer au lac des Bois par le haut Mississipi; mais je me décidai à ne pas prendre cette route, à cause des Sioux dont il aurait fallu traverser le pays. Il me donna un bateau de Mackinac, pourvu d'un

nombre suffisant de rameurs, et qui aurait pu porter soixante hommes. A ce don, il joignit trois barils de farine, deux de biscuit, des fusils, des tentes, des haches, etc., etc. Je déterminai enfin mon frère à s'en retourner, et je partis. Le courant du Mississipi, au dessous du Missouri, me démontra bientôt qu'un bateau grand et lourd n'était pas bien choisi pour mon entreprise, et je laissai le mien au portage des Sioux. De là je me rendis, dans un canot, avec deux hommes, aux sources de l'Illinois, puis à Chickago.

J'étais porteur d'une lettre du gouverneur Clark pour M. Mackenzie, agent indien à cette résidence. Comme il n'y avait point de navire prêt à partir pour Mackinac, il fréta, pour mon voyage, un canot d'écorce monté par des Indiens; mais ces hommes restèrent plusieurs jours à boire, et, sur ces entrefaites, arriva un navire qui me prit en retournant. Après dix jours d'attente à Mackinac, le capitaine Knapp m'offrit mon passage pour l'île Drummond. Là, le docteur Mitchell et le colonel Anderson, agent

indien, me traitèrent de la manière la plus amicale, jusqu'à ce que le dernier eût trouvé une occasion de me faire passer au saut de Sainte-Marie.

J'y restai deux ou trois mois, parce que le colonel (26) Dickson, se disposant à en partir lui-même, ne voulut point me laisser aller au lac Supérieur sur un navire de la compagnie du Nord-Ouest, qui vint et retourna trois fois pendant que j'attendais. Enfin il se mit en route et me prit sur son bateau. A peine avions-nous quitté le bord, qu'il me mit une rame à la main; et, quoique ma santé fût très mauvaise, il me fallut ramer tant que mes forces me le permirent. Quand je fus tout à fait hors de service, il m'abandonna sur le rivage, à vingt milles au dessus du fort William, où nous trouvâmes M. Giarson, chargé de veiller sur des effets appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson. Fort mécontent du traitement que me faisait éprouver le colonel Dickson, je lui dis, en le quittant, que, délaissé par lui si loin du terme de mon voyage, j'arri-

verais encore le premier à Me-nau-zhe-tau-nung. Tout mon bagage resta confié à M. Giarson, et je fis marché avec un vieux Français pour m'aider à passer le lac dans un canot. Ma traversée fut heureuse ; j'arrivai le premier, comme je l'avais dit.

Ma famille était en bon état. Le lendemain, on me dit que l'Anglais à la tête rouge (c'est ainsi qu'on nommait le colonel Dickson) s'avançait vers ma cabane : je lui criai, de l'intérieur, de ne pas entrer. « Vous me trouvez ici dans ma ca-
» bane, ajoutai-je, quoique vous m'ayez aban-
» donné au bord du lac, bien loin de ma de-
» meure et de tout endroit où j'aurais pu espé-
» rer du secours ; ma cabane n'est pas faite pour
» un homme comme vous : j'espère donc que
» vous n'y mettrez pas les pieds. » Je comprenais bien qu'il venait me demander à manger ; mais je ne voulus ni le voir ni lui donner la moindre chose.

Il s'éloigna de notre village pour se diriger, par la route des Indiens, vers la rivière Rouge. L'eau

étant extraordinairement basse, nous apprîmes qu'il avait eu beaucoup à souffrir, et qu'il était presque mort de faim. Il y avait sur la route un cimetière indien entouré d'une clôture : là avaient été enterrés un de mes beaux-frères, une fille d'Oto-pun-ne-be et d'autres de mes amis et connaissances. Plusieurs de ces tombeaux (27) étaient bien couverts et entourés ; le colonel Dickson brisa les enceintes et détruisit les petites cabanes élevées sur les tombes. Une telle conduite offensa vivement les Indiens : ils menacèrent de le tuer, et ils l'auraient fait si l'occasion s'en était présentée; mais il alla à Pembinah, d'où il se rendit au lac Traverse, et jamais il ne reparut dans le pays des Ojibbeways.

Peu de jours après mon arrivée à Me-nau-zhe-tau-nung, un de mes enfans tomba malade et mourut de la rougeole, maladie très fatale alors parmi les Indiens. Les autres furent successivement attaqués, mais je savais mieux comment les soigner, et tous furent sauvés. Bientôt après, les vivres devinrent rares, et je fis, avec

Me-zhuk-ko-naun, les préparatifs d'une médecine de chasse. Dans mon rêve, je vis le jeune homme que j'avais déjà vu, dans de semblables occasions, descendre, comme auparavant, et se tenir devant moi.

Il me reprocha avec plus de dureté que de coutume mes plaintes et mes cris pour la perte de mon enfant. « Désormais, me dit-il, vous ne » me reverrez plus, et ce que vous avez encore à » parcourir de votre sentier sera plein de ron- » ces et d'épines. C'est pour les crimes nom- » breux et la mauvaise conduite de votre femme » que votre avenir sera rempli de peines. Ce- » pendant, puisque vous m'avez appelé, je veux, » cette fois encore, vous donner à manger. » A ces mots, je regardai devant moi, et je vis un grand nombre de canards couvrant la surface de l'eau; dans un autre endroit, un esturgeon; dans un autre, un renne. Ce songe se réalisa comme les autres, du moins en ce qui concernait la chasse et la pêche.

Au retour de l'hiver, j'allai à la rivière

Rouge chasser les bisons et boucaner leur chair. Dès le commencement du printemps, je me mis en route pour les États. Je m'étais séparé de ma première femme dix ans avant l'époque dont je parle ; mais les instances des Indiens, et en partie aussi la nécessité de ma position, m'avaient forcé d'en prendre une autre, dont j'avais alors trois enfans : ceux de ma première femme n'étaient pas, en ce moment, au village. La seconde refusant de m'accompagner, je pris les trois enfans et je partis sans elle; au lac de la Pluie, elle vint me rejoindre et consentit à m'accompagner à Mackinac.

Dans mon retour, je fus aidé par la compagnie du Nord-Ouest; mais, à l'île Drummond, j'éprouvai un grand désappointement. J'avais refusé, en me rendant au lac des Bois, des présens considérables, que je ne pouvais emporter, et on me les avait promis pour le temps où je passerais de nouveau par cette île; mais, dans cet intervalle, l'officier qui m'avait témoigné tant de bonté se trouvait remplacé par un autre, d'un

caractère tout différent, qui semblait ne pas trouver de satisfaction à faire quelque chose en faveur d'une personne alliée aux Indiens. Cet homme refusa de me voir et de me porter aucun secours. Cependant, grâce à M. Ermatinger, du saut de Sainte-Marie, je pus arriver à Mackinac.

Le colonel Boyd, alors agent indien à cette résidence, m'attira chez lui, et voulut me prendre à son service comme batteur dans sa forge; mais, n'aimant pas ce genre de travail, je refusai de rester. Il me donna cent livres de farine, autant de chair de porc, un peu de whiskey, de tabac, etc., etc. Il y avait deux navires sur le point de mettre à la voile pour Chickago; mais ni l'un ni l'autre ne voulurent me prendre comme passager, quoique j'eusse assez d'argent et que j'offrisse de payer. Dans cette extrémité, des Indiens me vendirent soixante dollars un vieux canot d'écorce en mauvais état, et j'engageai trois Français pour m'accompagner; mais

le colonel Boyd ne voulut pas leur permettre de partir. Il me donna cependant une lettre pour le docteur Wolkott, agent indien à Chickago, et je partis avec un seul homme.

CHAPITRE XXXVII.

—

La rizière. — Bienveillance d'un Français.—Navigation pénible. — Expédition du major Long. — Mortalité. — Canot refusé. — Les interprètes indiens.

Je m'arrêtai peu de temps à l'établissement ottawwaw de Waw-gun-nuk-kiz-ze ; et, là, jugeant un plus long voyage impossible avec un canot fragile et faisant eau de toute part, j'en achetai un neuf au prix de quatre-vingts dol-

lars. Plusieurs Ottawwaws de ma connaissance voulurent m'accompagner, et nous partîmes huit hommes dans un canot, six dans un autre avec quelques femmes. Ils vinrent avec moi jusqu'à une ou deux journées de Chickago. Là, nous rencontrâmes d'autres Indiens, dont les rapports décourageans sur l'état des eaux dans l'Illinois décidèrent nos compagnons à rétrograder. Ma femme partit avec eux.

A Chickago, la fièvre me reprit; mes provisions étaient épuisées; je me trouvai dans une extrême détresse. J'allai me présenter au docteur Wolkott, mais il ne voulut ni me recevoir, ni faire aucune attention à moi. Il savait bien qui j'étais, car il m'avait vu à mon dernier passage à Chickago; je ne pus comprendre pour quelle raison il refusa de venir à mon aide. J'avais placé ma tente à peu de distance de sa maison, près d'un champ de riz sauvage, et, pendant plusieurs jours, tout hors d'état que j'étais de me tenir debout plus de cinq minutes de suite, je tuai encore assez de merles posés sur la rizière

pour subvenir à la nourriture de mes enfans.

Dès que j'eus retrouvé assez de force pour me traîner, à l'aide de bâtons, jusqu'à la porte du docteur Wolkott, j'allai lui représenter que mes enfans étaient en danger de mourir de faim ; il me repoussa rudement. En m'éloignant, je versai quelques larmes, et c'était pour moi chose bien rare ; mais la maladie m'avait efféminé. Je m'évanouis, et tombai trois ou quatre fois tout de mon long sur la route, avant de regagner ma tente. Mais, bientôt après, mes souffrances et celles de mes enfans furent soulagées par un Français qui venait de faire passer le Portage à quelques bateaux.

Sa femme était de la nation des Ojibbeways, et l'accompagnait ordinairement dans ses courses. Quoique ses chevaux fussent très fatigués de la longue marche dont ils arrivaient, il voulut bien me conduire, ainsi que mon canot, jusqu'à soixante milles, et, si les forces de ses chevaux le permettaient, jusqu'à la distance entière de cent vingt milles, dont se composait le Portage.

Nous convînmes du prix qu'il me demanda et qui me parut très modéré. Il me donna un jeune cheval à monter, car j'étais bien loin de pouvoir marcher, et il pensait que je serais plus à mon aise à cheval qu'en charrette avec le canot.

Nous n'avions pas encore franchi soixante milles, lorsqu'il tomba lui-même malade d'un flux de sang. Il avait avec lui un jeune homme; et je lui rendis, en le laissant libre de retourner, le seul service qui fût en mon pouvoir. Le cheval que je venais de lui laisser fut volé, dès la nuit suivante, par les Potawatomies. Mon Français m'avait quitté peu après notre départ de Chickago, et je n'avais pour m'aider qu'un vieil Indien, nommé Gos-so-kwaw-waw (le fumeur). Il se trouvait alors un peu d'eau dans la rivière; je me décidai à mettre mon canot à flot pour essayer de la descendre, mais l'eau n'était pas assez forte pour nous porter; nous pûmes seulement y traîner les enfans, en nous mettant l'un à l'avant, l'autre à l'arrière du canot.

Après trois milles d'une marche aussi lente

que pénible, il fallut renoncer à cette méthode, et je préférai conclure un arrangement avec un Potawatomie qui se trouvait en cet endroit. Au prix d'une couverture et d'une paire de mitasses, il consentit à porter, sur ses chevaux, mes bagages et mes enfans jusqu'à une distance de soixante milles, à l'embouchure de l'An-num-mun-ne-se-be, ou rivière d'Ocre jaune. L'An-num-mun vient de par devers le Mississipi, et au dessous de lui, il y a toujours dans l'Illinois assez d'eau pour les canots. J'étais un peu effrayé de confier au Potawatomie mes enfans et des bagages d'une valeur considérable; mais le vieux Gos-so-kwaw-waw pensait qu'il serait honnête. En mettant les enfans à cheval, il dit : « Dans trois jours, je serai à l'embouchure de » l'An-num-mun-ne, et là je vous attendrai. »

Nous nous séparâmes sans plus de paroles; et nous continuâmes, le vieux fumeur et moi, notre route fatigante et difficile le long du lit de l'Illinois. De Chickago à la rivière d'Ocre jaune, il n'y a guère sur les deux rives que des prairies

où l'on peut conduire, sans aucun embarras, les chevaux et les chariots. A notre arrivée au rendez-vous, nous trouvâmes le Potawatomie fidèle à tous ses engagemens.

Tout fut embarqué dans le canot, et nous descendîmes au fort Clark, élevé sur une étroite langue de terre entre deux lacs. Les Indiens l'appellent Ka-gah-gun-miug (l'isthme); là je trouvai quelques hommes de ma connaissance et même de mes parens, par leur alliance avec la famille à laquelle j'avais appartenu parmi les Indiens. Il s'y rencontrait un Taw-ga-we-ninne, fils de l'homme du même nom, qui était mort mari de Net-no-kwa; il y avait aussi plusieurs parens de l'une de mes femmes, et, entre autres, une vieille Indienne qui me donna un sac de wis-ko-bim-me-nuk, espèce de grain que l'on récolte vert, et que l'on sèche ensuite après l'avoir fait bouillir.

A trois milles de là, comme je descendais la rivière, je vis un homme debout sur le port, et quand je passai devant lui, il me cria : « Mon

» ami, aimez-vous la venaison ? » Je lui répondis que je l'aimais, et je dirigeai vers le bord mon embarcation, où il mit un daim très grand et très gras en me disant : « Peut-être serez-vous » bien aise de manger un peu de ce daim que je » viens de tuer à l'instant même. » Comme à ces mots il s'éloignait, je le rappelai ; mais il ne voulait rien en échange de la venaison, et j'eus beaucoup de peine à lui faire accepter un peu de poudre, quelques balles et des pierres à fusil, dont il parut fort reconnaissant.

Vers ce temps, un jour que je m'étais échauffé au travail, je tuai une grue et me jetai à l'eau pour aller la prendre. Bientôt après, j'éprouvai un léger malaise ; mais, sans réfléchir à la cause de ma souffrance, je rentrai encore dans l'eau pour chercher une autre pièce de gibier : je tombai malade aussitôt, et me trouvai hors d'état de poursuivre ma route. La fièvre me reprit avec une violence telle que, croyant ma fin prochaine, je donnai des instructions au vieux fumeur pour conduire mes enfans au gouverneur Clark, qui,

j'en avais la confiance, les aiderait à aller rejoindre mes parens ; mais, contrairement à mon attente, ma santé se rétablit rapidement, et en peu de jours je me vis en état de reprendre mon voyage.

Nous rencontrâmes un grand nombre de Potawatomies, dont les cabanes agglomérées s'élevaient presque continuellement sur les bords de la rivière; plusieurs d'entre eux naviguaient comme moi et nous faisions route ensemble. Un jour, un homme accourut de sa cabane sur le rivage et me demanda qui j'étais. Sur ma réponse, il s'informa si mes enfans pouvaient manger du miel; je lui dis que je le croyais, et aussitôt, sur son ordre, deux jeunes hommes vinrent à gué m'apporter chacun un grand vase de bois plein de miel.

Je descendis ainsi l'Illinois, en tuant beaucoup de gibier, et je gagnai Saint-Louis toujours assez pourvu de vivres et ma santé se rétablissant de plus en plus. Là, le gouverneur Clark témoigna sa bonté accoutumée, non seulement à moi et à

mes enfans, mais même au vieux fumeur, que j'avais trouvé si serviable dans mon voyage. Il fit à ce vieillard un très beau présent, et ne le laissa partir qu'après lui avoir procuré les moyens de regagner son pays. Je me vis retenu à Saint-Louis plus long-temps que je ne l'aurais voulu, parce qu'il fallait faire des habits neufs pour mes enfans. Plusieurs de ces vêtemens n'étant pas achevés encore au moment de mon départ, le gouverneur eut soin de les envoyer au Kentucky. De Saint-Louis, je me rendis, dans mon canot d'écorce, au cap Girardeau, avec une lettre du gouverneur Clark pour l'agent indien de cette résidence.

J'y laissai mon canot, et, pendant un séjour de courte durée, j'eus occasion d'y voir plusieurs personnes de l'expédition du major Long, qui revenaient alors des montagnes Rocheuses. C'était à la fin de l'année 1820, près d'un an après ma première arrivée sur l'Ohio, en 1819. Depuis mon enlèvement par Manito-o-geezhik et Kishkau-ko, trente ans tout juste s'étaient écoulés

jusqu'au moment de mon départ du lac des Bois au printemps de 1819. C'est donc probablement au printemps de 1789 que j'ai été fait prisonnier. J'ai aujourd'hui (28) quarante-sept ans.

Je passai quatre mois, près de mes sœurs, à Jackson, à dix milles du cap Girardeau; j'allai ensuite à Kentucky, et, à la chute des feuilles, je retournai à Saint-Louis pour voir le gouverneur Clark; mais il était absent, et, comme beaucoup d'habitans de Saint-Louis mouraient de la fièvre, je n'y séjournai que peu d'instans. Dans mon retour, je tombai malade d'une fièvre violente, à la Grande-Prairie, à quatre-vingts milles de l'endroit où j'avais laissé mes enfans. Par bonheur, il se trouva là une femme qui me traita avec beaucoup d'humanité et de bonté, et bientôt je commençai à me rétablir. J'appris alors que mes enfans étaient dangereusement attaqués des fièvres qui régnaient dans la contrée entière, et, tout affaibli que j'étais alors, je partis en toute hâte. Un seul de mes enfans mourut; les autres, quoique bien malades, gué-

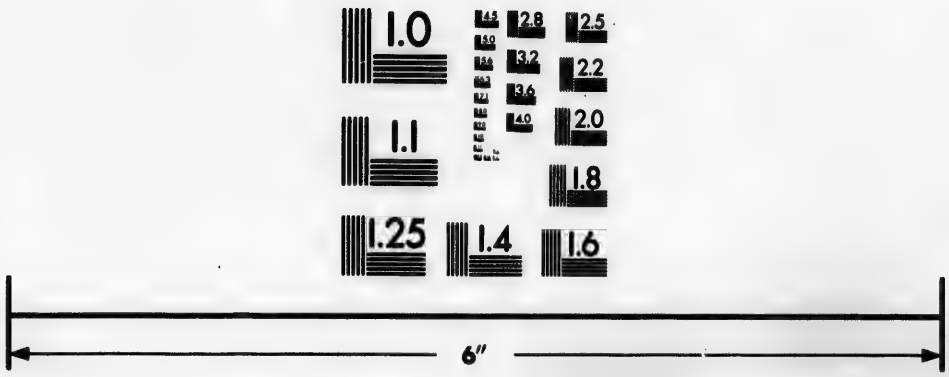
rirent enfin; mais ce fléau ne s'appesantit pas sur moi seul; sept de mes plus proches parens, parmi lesquels je vivais alors, y succombèrent, et la mortalité fut effrayante dans cette partie des États.

Au printemps suivant une tentative fut faite pour recouvrer à mon profit quelque chose du bien de mon père; mais ma belle-mère fit vendre dans l'île de Cuba plusieurs nègres que l'on croyait devoir m'appartenir. Cette affaire inachevée est encore entre les mains des gens de loi.

Au printemps de 1822, peu satisfait de mes amis du Kentucky, je me dirigeai de nouveau vers le nord. Je pris ma route par la Grande-Prairie, et laissant mon canot à mon frère, je me procurai des chevaux que montèrent mes enfans. Je me rendis d'abord à Saint-Louis et ensuite à Chickago par l'Illinois.

L'agent indien du fort Clark résidait alors un peu au dessous de ce point, dans un endroit nommé Elk-heart (cœur d'élan). Dans mon voyage, il s'était, comme presque tout le monde,

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.0

montré bienveillant pour moi et disposé à m'aider dans tous mes besoins. Je crus pouvoir, cette fois, m'arrêter à Elk-heart; et, quoiqu'il ne se trouvât point chez lui, mes chevaux furent nourris, et je reçus, ainsi que mes enfans, tous les soins et tous les vivres nécessaires sans avoir rien à débourser. Le lendemain, je rencontrai l'agent qui revenait du fort Clark, et je lui racontai l'accueil que j'avais reçu chez lui en son absence. Il s'en montra satisfait et me dit que j'allais avoir bientôt une mauvaise rivière à passer. Mais, ajouta-t-il, vous trouverez, de ce côté-
» ci, un bateau dans lequel je viens de la tra-
» verser; l'homme auquel il appartient demeure
» sur l'autre bord; reconduisez-le-lui, et dites
» au maître de remonter avec vous jusqu'à la
» rivière qui est au dessus de sa maison et de
» vous la faire passer : je lui paierai sa peine. »

Tout se fit d'abord comme il l'avait indiqué; mais, ma fille Marthe étant malade, nous restâmes tout le jour près de la maison du propriétaire du canot. J'avais un très beau cheval

donné par mon frère; cet homme me dit qu'il était déterminé à ne pas me le laisser. Il m'offrit de l'acheter; mais je lui répondis qu'en ayant absolument besoin pour mon voyage, à aucun prix je ne le lui céderais. Il insista encore et me dit que, si je ne lui abandonnais pas mon cheval, je n'aurais pas son canot pour passer l'autre rivière. Il ajouta force injures à ses menaces; mais rien ne put me décider à lui céder mon cheval. Le canot dont j'avais besoin, venant de servir à quelque autre personne, se trouvait alors sur la rivière qui me restait à traverser, et je partis espérant l'y trouver; mais, dans ma route, je rencontrai cet homme, qui me dit en passant à cheval : j'ai retiré le canot; vous ne pourrez point gagner l'autre rive. Je continuai ma marche sans attacher d'importance à ses paroles; mais en arrivant je reconnus qu'il m'avait dit la vérité. Il ne se trouvait là ni tronc d'arbre, ni d'autres matériaux pour faire un radeau.

Craignant d'exposer mes enfans en leur faisant passer la rivière à dos de cheval, je res-

tai quelque temps indécis. Je songeai enfin que si le canot avait été caché, ce qui était la supposition la plus plausible, je devais en reconnaître les traces : je les trouvai, en effet, sur la route, assez loin de la rivière. Le canot était caché dans d'épaisses broussailles, à près d'un mille du passage, où je l'apportai à mes enfans, qui traversèrent ainsi la rivière; et quand mes chevaux l'eurent passée à la nage, d'un coup de pied je repoussai le canot dans le courant, en lui disant : va t'arrêter à l'endroit où ton maître veut te cacher.

A Chickago, je fus forcé de vendre mes chevaux bien au dessous de leur valeur au capitaine Bradley et à un M. Kenzie, alors agent à la place du docteur Wolkott, parce qu'ils me disaient qu'on ne pourrait pas me les conduire à Mackinac. Un vieux cheval m'était resté comme de nulle ou d'à peu près nulle valeur. Des *gentlemen* qui en avaient besoin et à qui je l'aurais volontiers donné en pur don me le payèrent quinze dollars. Enfin, le capitaine

Keith arriva sur le schooner Jackson; quand je lui montrai les papiers que le gouverneur Clark m'avait donnés, il me dit qu'il aurait transporté gratuitement mes chevaux à Mackinac; mais il était trop tard.

Le principal but de mon voyage à Mackinac était de m'engager comme interprète auprès du colonel Boyd, agent indien à cette résidence. Il m'avait souvent exprimé le désir de m'avoir avec lui en cette qualité, aussitôt que je saurais assez la langue anglaise pour remplir les devoirs de l'emploi. Je fus bien désappointé d'apprendre que j'arrivais trop tard; un interprète venait d'être agréé. Le colonel me dit cependant qu'un agent destiné pour le saut de Sainte-Marie était attendu par le prochain bateau à vapeur et que probablement il me placerait auprès de lui. A peine arrivé à Mackinac, M. Schoolcraft, ce nouvel agent, accepta mes propositions; mais, n'ayant à passer dans l'île qu'une heure ou deux, il m'ordonna de faire sur-le-champ mes préparatifs pour le suivre, me donnant rendez-vous au

saut quatre jours après son arrivée. Toutes mes affaires terminées, au moment où j'allais partir, arriva une lettre de M. Schoolcraft, qui, ayant trouvé un interprète à sa résidence, m'avertissait de ne pas venir le rejoindre. Je reportai aux traiteurs tout ce que j'avais acheté pour mon établissement au saut de Sinte-Marie, et ils me rendirent mon argent sans difficulté.

CHAPITRE XXXVIII.

—

La compagnie américaine des fourrures. — Travail et privations parmi les blancs. — Famine chez les Indiens. — Les traiteurs américains. — Fraudes, injustice et corruption. — Retour chez les Indiens. — Enfans métis refusés à leur père. — Coup d'état d'un capitaine américain.

Dépourvu ainsi de tout emploi, je contractai avec M. Stewart, agent de la compagnie américaine des fourrures, un engagement pour accompagner les traiteurs parmi les Indiens, avec le traitement annuel de 225 dollars. Je devais

aussi recevoir des vêtemens. Ces conditions me parurent préférables à l'emploi d'ouvrier que l'agent m'offrait dans sa forge.

Je mis mes enfans à l'école à Mackinac, et j'allai au saut de Sainte-Marie avec M. Morrison, l'un des principaux commis de la compagnie. De là, on m'envoya en bateau avec quelques Français à *Fond du Lac*. Je n'étais point familiarisé avec les habitudes de ces gens-là, et j'aurais eu à souffrir du manque de provisions, peut-être même en serais-je mort, si je n'avais pu acheter quelques vivres de l'équipage. De Fond du Lac, j'allai au lac de la Pluie avec M. Cote; mais mon inexpérience des affaires dans lesquelles je m'étais embarqué m'exposa à beaucoup d'inconvéniens.

J'avais encore avec moi plusieurs de mes trappes, qui me servirent à prendre, dans ce voyage, un grand nombre de rats musqués, et je ne fus pas moins surpris que mécontent d'apprendre que leurs peaux ne m'appartenaient pas. Non seulement il me fallut les livrer, mais on

m'obligea de conduire seul un canot, pesamment chargé de riz sauvage; et l'on m'imposa divers autres travaux pénibles, auxquels je ne me soumis que bien à contre-cœur.

A notre arrivée au lac de la Pluie, j'allai chasser, mais sans aucun succès. Bientôt après, on m'envoya aux rapides de la rivière; et, avant que les glaces fussent assez fortes pour arrêter la pêche, j'avais déjà pris cent cinquante esturgeons. Au commencement de l'hiver, M. Cote me fit partir avec un commis, quatre Français, et divers objets d'échange, d'une valeur de 160 dollars seulement, pour commercer avec les Indiens.

Nous n'avions d'autres vivres que dix-huit quartes de riz sauvage par tête, et nos instructions nous prescrivaient de ne revenir qu'après avoir échangé contre des pelleteries toutes nos marchandises. Comme je savais qu'il nous faudrait aller très loin avant de rencontrer les Indiens, je sollicitai de M. Cote l'autorisation de rester jusqu'à ce que j'eusse préparé des ra-

quettes à neige, un traîneau et un harnais pour deux bons chiens qui m'appartenaient; mais il ne voulut pas entendre parler d'un seul moment de retard.

Après quatre jours de marche, il tomba une neige épaisse; notre riz sauvage était déjà épuisé. Le commis et trois Français me laissèrent là pour retourner au fort; il ne restait plus avec moi qu'un seul Français, nommé Veiage; mais c'était un excellent homme, hardi et patient; nous nous tirâmes comme nous pûmes de la neige avec nos lourdes charges.

Peu de jours plus tard, comme nous étions extrêmement abattus par le manque de provisions, nous rencontrâmes plusieurs cabanes d'Indiens; mais ils étaient en proie aux mêmes privations. Je laissai Veiage auprès d'eux, et, muni de divers objets d'échange, j'allai visiter, à quelque distance, un autre campement d'Indiens, que je trouvai aussi mourans de faim. Je retournai donc sur mes pas; mais les cabanes n'étaient plus à l'endroit où j'avais laissé mon

compagnon, et il n'y restait personne. Là, mes forces m'abandonnèrent entièrement, et je m'assis, attendant la mort, car la nuit était très froide. Un Indien, qui revenait de visiter ses trappes, me trouva dans cet état, fit du feu, me ranima et me conduisit dans sa cabane. Il avait pris un castor, qu'il fallut partager entre vingt personnes, dont pas une n'avait mangé une seule bouchée depuis deux jours. Tous étaient dans la plus misérable situation.

Bientôt après, en poursuivant mon voyage, autant que mes forces me le permettaient, je rencontrai la cabane de mon ami Oto-pun-ne-be, celui-là même qui avait pris mon parti dans mon affaire avec Waw-be-be-nais-sa. Sa femme poussa des cris à l'aspect de mon extrême misère, tant la faim et la fatigue m'avaient affaibli et changé. Vers ce temps, huit Français, à demi morts de faim, vinrent se joindre à nous : M. Cote me les avait envoyés, parce qu'il supposait qu'ayant atteint les bisons, je devais avoir des vivres en

grande abondance. Un de mes chiens mourut, et nous le mangeâmes.

Nous suivions le vieux sentier des Indiens; mais une neige épaisse était tombée depuis leur passage. Sous cette neige, nous trouvâmes plusieurs chiens morts, et divers objets jetés ou laissés par les Indiens, tels que des os, des mocassins usés, des morceaux de cuir. Tout cela nous servit à ne pas mourir de faim. Mon dernier chien fut tué et mangé. Il nous restait encore une longue distance à parcourir avant d'atteindre les bisons; nos forces s'épuisaient tous les jours; nous tînmes conseil, et il fut décidé que l'on tuerait un des chiens de la compagnie des fourrures. Cette dernière ressource nous permit d'arriver jusqu'aux bisons, et toutes nos misères finirent.

Lorsque j'eus tué beaucoup de bisons, l'abondance ayant reparu dans le camp, les Français devinrent paresseux et insolens; ils refusèrent d'aller chercher la viande, de traîner les far-

deaux, de m'aider en aucune manière. Quand nous fûmes prêts à retourner au comptoir, chacun d'eux refusa de porter aucune autre charge que sa couverture et ses provisions, sauf Veiage, avec qui je partageai nos pelleteries pesant en tout six cents livres. Il nous fallut beaucoup de temps pour amener jusqu'au fort d'aussi lourds fardeaux.

A mon arrivée, je rendis mes comptes. Toutes les marchandises confiées à mes soins avaient été échangées pour des pelleteries, à l'exception d'un peu de poudre et de quelques balles employées à la chasse. On en déduisit la valeur de mes appointemens dans mon réglement de compte définitif avec l'agent de la compagnie américaine des fourrures. On me retint aussi dix dollars pour le prix du chien que, réduits aux dernières extrémités de la faim, nous avions été obligés de tuer pour sauver ma vie et celle de neuf Français. M. Cote ne considérait pas nos retours comme bons, et se plaignait de ce

que je n'avais pas voulu de whiskey au nombre de mes objets d'échange.

Je lui dis que, pour du whiskey, j'aurais certainement rapporté une plus grande masse de pelleteries, mais que je n'aimais point à traiter avec les Indiens lorsqu'ils se trouvaient ivres, et que je ne voudrais, en aucun temps, avoir à me reprocher aucune introduction de liqueur forte parmi eux. Cependant il voulait me renvoyer à la traite, il insistait pour me faire porter du whiskey, et je cédai enfin en lui disant que je voulais bien, pour une seule fois, me conformer sans réserve à ses instructions de rapporter le plus possible de fourrures au plus bas prix.

Je me rendis alors aux environs du lac des Bois, et pour des marchandises d'une valeur d'environ deux cents dollars, je rapportai, grace au whiskey, deux fois plus de pelleteries que dans mon précédent voyage. M. Cote m'exprima une vive satisfaction de ce succès; mais je lui dis que, s'il voulait continuer ses spéculations

sur le même pied, il fallait chercher un autre agent, parce que je ne consentirais plus à être l'instrument de tant de fraude et d'injustice. J'étais si long-temps resté au milieu des Indiens que beaucoup d'entre eux étaient mes amis personnels, et je connaissais assez les désordres occasionés par l'introduction des liqueurs enivrantes pour désirer de les prévenir autant qu'il serait en mon pouvoir. Je ne voulais pas contribuer à répandre ce poison parmi eux; j'avais encore un autre motif de répugnance à profiter, dans mes marchés avec eux, de leur amour insatiable des liqueurs spiritueuses; quelque facile qu'il fût de les tromper, aucune fraude ne pouvait échapper à leur connaissance, et je savais jusqu'où pouvaient aller leur ressentiment et leur rancune, surtout envers moi, qu'ils regardaient comme un des leurs.

Je passai quinze mois au service de la compagnie américaine des fourrures, et, pendant tout ce temps, je dormis treize nuits seulement dans la maison, tant mes occupations étaient

actives et laborieuses. Il avait été stipulé, dans mes conventions avec M. Stewart, qu'il me serait permis d'aller voir mes enfans à la rivière Rouge, et de faire une tentative pour les ramener. On me laissa partir au moment où les traiteurs allaient faire leur voyage annuel à Mackinac. Mais, n'ayant reçu ni les mocassins ni divers autres objets que m'avait promis M. Cote, j'eus beaucoup à souffrir en voyageant seul dans un petit canot. Les enfans que j'allais visiter étaient au nombre de trois, deux filles et un fils; ils étaient, depuis long-temps déjà, séparés de moi, à l'époque de mon premier départ du pays des Indiens.

M. Clark, de la compagnie de la baie d'Hudson, établi alors à la rivière Rouge, et pour lequel j'avais une lettre, refusa de m'aider en aucune manière à reprendre mes enfans. Le matin de mon arrivée, j'avais laissé ma couverture chez lui, espérant au moins y trouver à coucher; mais, à l'approche de la nuit, comme j'allais rentrer, il me la renvoya. D'après la ma-

nière dont ce renvoi fut fait, je vis bien que, si je me présentais de nouveau, ce ne serait que pour me faire mettre à la porte, et je me disposai à aller choisir, à peu de distance, une bonne place pour dormir dans le bois ; mais M. Bruce, l'interprète dont j'ai déjà parlé, voyant mes préparatifs, me fit entrer dans sa cabane, m'invita à y rester, et me traita de la façon la plus bienveillante et la plus hospitalière.

Voyant que je n'avais aucun secours à attendre de M. Clark, qui devait bientôt quitter le pays, j'allai exposer mes affaires au capitaine Bulger, commandant militaire, qui m'accueillit avec autant de cordialité que d'attention. Dès les premiers mots, il me demanda où j'avais passé la nuit, car il savait que j'étais arrivé la veille ; quand il sut que l'on m'avait refusé un abri au comptoir, il m'offrit à manger et à loger chez lui pendant toute la durée de mon séjour. Connaissant les affaires qui m'appelaient dans le pays, il me demanda si je savais où étaient alors mes enfans. J'avais acquis l'assurance qu'ils se

trouvaient au portage de la Prairie. Des Indiens, voisins du fort, me dirent que les hommes de la bande dont faisaient partie mes enfans avaient appris mon arrivée, et se montraient déterminés à me tuer si je tentais de les leur enlever. J'allai cependant visiter cette bande dès que je pus me mettre en route, et j'entrai dans la cabane du principal chef, qui me reçut avec bonté. J'y restai quelque temps, toujours dans la cabane, avec mes enfans, qui parurent satisfaits de me revoir; mais je reconnus sans peine que les Indiens étaient déterminés à ne pas me les laisser emmener.

Gi-ah-ge-wa-go-mo, celui-là même qui, long-temps auparavant, m'avait enlevé mon fils; Gi-ah-ge-wa-go-mo, que j'avais été forcé de battre, et dont j'avais tué le cheval, me traita insolemment et menaça même de me tuer. Je lui dis : « Si vous aviez été un homme, vous m'au-
» riez mis à mort depuis long-temps, au lieu
» de venir encore me menacer aujourd'hui. Je
» n'ai pas peur de vous. » Mais j'étais absolument seul, et tout ce que je pus faire alors, ce

fut de décider la bande à transporter son campement près du fort de la rivière Rouge.

C'était un long voyage; pendant toute sa durée, mes enfans et moi, nous eûmes à porter de lourds fardeaux, et l'on nous traita comme des esclaves. A dire vrai, on ne m'imposait personnellement aucune charge; mais on avait soin de tellement surcharger mes enfans (29) que, quand je les avais débarrassés de tout ce que je pouvais porter sans perdre la faculté de me mouvoir, il leur restait encore des fardeaux bien pesans. Lorsque nous fûmes campés près du fort, je réclamai mes enfans; ils me furent positivement refusés (30). Gi-ah-ge-wa-go-mo surtout m'opposait une active résistance, et nos discussions étaient devenues une querelle si ouverte, que j'allais en venir à des mesures violentes, quand je réfléchis que je ne devais pas me permettre de verser du sang avant d'avoir communiqué mes intentions au capitaine Bulger, qui m'avait témoigné tant de bienveillance.

J'allai donc lui exposer l'état des choses, et je

lui exprimai mon intime conviction de ne pouvoir reprendre mes enfans sans actes violens envers Gi-ah-ge-wa-go-mo. Il parut satisfait de cette marque de confiance, et chargea aussitôt M. Bruce d'amener mes enfans dans le fort. Ils vinrent en effet et s'arrêtèrent devant sa maison, mais accompagnés de dix ou douze Indiens, qui avaient grand soin de les tenir entre eux. Je désignai mes enfans au capitaine, et il dit à son domestique de leur donner à manger. On leur porta donc quelques mets de sa propre table, d'où il venait de se lever; mais les Indiens prirent tout, et n'en donnèrent pas à mes enfans une seule bouchée. Un morceau de pain qu'on leur envoya ensuite eut le même sort; alors le capitaine Bulger ordonna d'ouvrir un magasin, et me dit d'aller y prendre quelque chose pour eux. Voyant là plusieurs sacs de pemmican, j'en pris la moitié d'un, du poids d'environ vingt livres; et faisant asseoir tous les Indiens, je le leur distribuai.

Ils refusèrent mes enfans au capitaine, comme ils me les avaient refusés; mais le lendemain il

réunit chez lui les principaux d'entre eux : Giah-ge-wa-go-mo fut de ce nombre. Le chef de la bande était très disposé à me laisser emmener mes enfans ; et, à son entrée dans la salle de réunion, il prit un siége près du capitaine Bulger et de moi, pour bien indiquer que les quatre autres Indiens, activement opposés à mes projets, s'étaient mis en opposition ouverte à ses propres désirs.

Des présens, d'une valeur d'environ cent dollars, furent apportés et déposés par terre entre les deux partis. Le capitaine Bulger prit alors la parole :

« Mes enfans, dit-il aux Indiens, j'ai fait » mettre ici, devant vous, une pipe pleine de » tabac, non pour vous faire supposer que je » veuille acheter de vous, au profit de cet homme, » le droit de prendre ce qui lui appartient, mais » pour vous signifier que je compte sur votre » attention à écouter mes paroles. Quant à cet » homme, il vient et il vous parle, non seulement » en son propre nom, mais encore au nom de

» votre grand-père, qui est par delà les eaux;
» et du Grand Esprit, entre les mains de qui
» nous sommes tous; du Grand Esprit, qui lui
» a donné ces enfans. Vous devez donc, sans lui
» causer plus de peine, lui rendre sa famille et
» accepter ces présens, comme souvenirs de la
» bonne intelligence qui existe entre nous. »

Les Indiens se consultèrent entre eux. Comme ils allaient répliquer, ils virent une nombreuse force armée en parade devant la maison : complètement entourés, ils acceptèrent les présens et promirent de rendre les enfans.

Leur mère était devenue vieille; elle exprima le désir de les accompagner, et j'y consentis volontiers. Mon fils, qui était d'âge à se conduire, aima mieux rester parmi les Indiens; comme le temps de lui donner de l'éducation et de le former à un nouveau genre de vie était passé, je consentis à lui laisser la liberté du choix. Plusieurs Indiens nous accompagnèrent dans les quatre premières journées de voyage, et je continuai ma marche avec mes deux filles et leur mère.

CHAPITRE XXXIX.

—

Justice expéditive des traiteurs. — Voyage et dangers. — Assassinat. — Père de famille abandonné. — Opération indienne. — Pieuses croyances. — Traiteurs français.

Je ne retournai point au lac des Bois par le Be-gwi-o-nus-ko-se-be ; je préférai prendre une autre route, moitié par terre, moitié par eau. Si l'on remonte la *Mauvaise Rivière*, il y a un raccourci en prenant la rivière de l'Esturgeon, et

ensuite un portage pour rejoindre le cours d'eau principal. Près de l'embouchure de la rivière de l'Esturgeon, était alors un village ou camp de six ou sept cabanes. Dans cette bande se trouvait un jeune homme nommé Ome-zhuh-gwutoons ; fustigé, peu de temps auparavant, par ordre de M. Cote, pour quelque acte de mauvaise conduite, réelle ou apparente, commis dans les alentours du comptoir, il en gardait un profond ressentiment : instruit de mon passage, il vint me rejoindre dans son petit canot.

Cet homme affecta d'une manière assez étrange de s'entretenir avec moi, et prétendit qu'il existait entre nous des relations de famille. Il campa la nuit avec nous, et le matin nous partîmes ensemble. Comme nous faisions une halte sur la rive, je remarquai qu'il saisissait une occasion de rencontrer dans le bois une de mes filles, qui revint sur-le-champ, un peu agitée. Sa mère eut aussi plusieurs fois avec elle, dans la journée, une conversation intime ; mais la jeune fille resta triste et poussa plusieurs fois des cris.

Vers la nuit, lorsque nous nous arrêtâmes pour camper, le jeune homme ne tarda pas à s'éloigner. Fort occupé, en apparence, à mon campement, je ne le perdais pas de vue ; tout à coup je me rapprochai de lui, et je le trouvai au milieu de toutes ses médecines étalées ; il roulait, autour d'une balle, un nerf de daim, d'environ cinq pouces de longueur. Je lui dis : « Mon » frère (c'était ainsi qu'il m'avait lui-même » nommé), si vous manquez de poudre, de balles, ou de pierres à feu, j'en ai beaucoup et » je vous en donnerai autant que vous en voudrez. » Il me répondit qu'il en avait lui-même beaucoup ; et je le quittai pour rejoindre mon camp.

Il resta quelque temps sans revenir, et reparut enfin habillé et paré comme un guerrier qui va combattre. Pendant la première partie de la nuit, il surveilla tous mes mouvemens avec une attention singulière, et mes soupçons, déjà fort excités, se confirmèrent de plus en plus ; mais il continua à parler beaucoup et aussi ami-

calement que jamais. Il me demanda mon couteau pour couper, me dit-il, un peu de tabac, et au lieu de me le remettre, il le glissa dans son ceinturon; je pensai qu'il me le rendrait probablement dans la matinée.

Je me couchai à l'heure ordinaire, ne voulant point paraître suspecter ses intentions. Je n'avais pas élevé ma tente, et mon unique abri consistait en une pièce de toile peinte qui m'avait été donnée à la rivière Rouge. En m'étendant par terre, je choisis une position qui me permît de surveiller tous les mouvemens du jeune homme; comme il se tenait de l'autre côté du feu, je pouvais voir que ses yeux restaient ouverts et attentifs, sans qu'il montrât la moindre propension à s'endormir. Un orage survenant, il parut plus inquiet et plus impatient que jusqu'alors; dès les premières gouttes de pluie je l'invitai à venir partager mon abri, ce qu'il accepta; l'averse fut très forte, et notre feu se trouva entièrement éteint; mais peu après les moustiques devenant fort incommodes, Ome-zhuh-gwut-oons

ralluma le feu et les chassa d'autour de moi avec une branche d'arbre.

Je sentais néanmoins que je ne devais pas dormir; mais l'assoupissement commençait à me gagner, lorsqu'un nouvel orage, plus violent encore, vint à gronder. Dans l'intervalle des éclairs, je restais comme assoupi, sans remuer, sans plus ouvrir les yeux. Je ne perdais pas de vue le jeune homme; une fois, un coup de tonnerre plus retentissant parut l'alarmer, et je le vis jeter comme offrande un peu de tabac dans la flamme; une autre fois, le sommeil paraissant me gagner tout à fait, je le vis me surveiller comme un chat prêt à s'élancer sur sa proie, mais je ne m'abandonnai pas au sommeil.

Il déjeûna comme à l'ordinaire avec nous et partit en avant sans que je fusse encore prêt. Ma fille, à qui il avait parlé dans le bois, semblait plus alarmée qu'auparavant, et refusait absolument d'entrer dans le canot; mais sa mère se donnait beaucoup de peine pour calmer son agitation et m'empêcher d'y prendre garde. Elle

se décida enfin, et nous partîmes. Le jeune homme côtoya le rivage devant nous à peu de distance, jusqu'à dix heures à peu près. Alors, à un tournant dans un endroit difficile et rapide d'où la vue s'étendait au loin, je fus surpris de ne plus apercevoir ni lui, ni son canot.

A cette place, la rivière a près de quatre-vingts verges de largeur, et à dix verges de la pointe dont je viens de parler, s'élève une petite île de roches nues. J'avais mis bas mon habit, et je poussais avec grand effort mon canot contre un courant violent, qui me forçait à me tenir très près du rivage, lorsque soudain une décharge de fusil retentit près de moi. J'entendis une balle siffler au dessus de ma tête; je sentis comme un coup à mon côté; la rame s'échappa de ma main droite, et cette main elle-même tomba sans force. La fumée du fusil obscurcissait les buissons, mais d'un second coup-d'œil je distinguai Ome-zhuh-gwut-oons, qui s'enfuyait.

Au même instant, les cris de mes filles attirèrent mon attention sur le canot, que je vis tout

couvert de sang. J'essayai, de ma main gauche, de pousser mon canot à terre pour poursuivre le jeune homme; mais le courant, trop fort pour moi, nous entraîna vers l'autre bord et nous jeta sur la petite île rocheuse. Là, mettant pied à terre, je tirai un peu de ma main gauche le canot sur le roc, et j'essayai de charger mon fusil; avant d'y être parvenu, je tombai sans connaissance. Quand je revins à moi, j'étais seul sur l'île; le canot qui portait mes filles disparaissait à perte de vue en descendant la rivière; je m'évanouis presque aussitôt une seconde fois, mais enfin je repris connaissance.

Croyant que l'homme qui m'avait frappé m'observait encore de quelque endroit caché, j'examinai mes blessures; mon bras droit était fort maltraité. La balle, entrée dans mon corps dans la direction du poumon, n'était pas sortie; mon état me parut désespéré. J'appelai Ome-zhuh-gwut-oons, je le suppliai de venir mettre un terme immédiat à des jours qui ne pouvaient plus se prolonger qu'au milieu des souffrances.

« Vous m'avez tué, lui dis-je; mais, quoique ma » blessure soit mortelle, je crains d'être quel- » que temps encore à mourir. Venez donc, si » vous êtes un homme, et tirez sur moi un se- » cond coup. » Je l'appelai à plusieurs reprises sans aucune réponse.

Mon corps était à peu près nu; car, au moment de ma blessure, je n'avais sur moi, outre mon pantalon, qu'une vieille chemise toute déchirée, dont les travaux du matin avaient arraché plus d'un lambeau. Je restai exposé au soleil et aux mouches à tête noire et verte, sur un rocher nu, la plus grande partie d'une journée de juillet ou d'août, sans autre perspective que celle d'une mort lente; mais, au coucher du soleil, l'espérance revint avec la force, et je nageai jusqu'à l'autre bord. En prenant terre je pus me lever sur mes pieds et je poussai le *sassahkwi* ou cri de guerre, en signe de joie et de défi. Mais la perte de sang causée par les efforts que je venais de faire en nageant entraîna une seconde défaillance.

Quand je revins à moi, je me cachai près du rivage pour observer mon ennemi. Bientôt je vis Ome-zhuh-gwut-oons sortir de sa cachette, mettre son canot à flot, s'y embarquer et descendre la rivière. Il passa tout près de moi, et j'éprouvai une vive tentation de m'élancer sur lui pour le saisir et l'étrangler dans l'eau; mais je craignis que la force ne me manquât, et je le laissai passer sans me découvrir.

Je ne tardai pas à sentir la soif la plus ardente; les bords de la rivière étaient escarpés et rocailleux; je ne pouvais, avec mon bras blessé, me coucher pour boire; il me fallut donc entrer dans l'eau, et m'y plonger jusqu'à ce qu'elle baignât mes lèvres. La soirée se rafraîchissait de plus en plus, et ma force renaissait à proportion. Mais le sang paraissait couler plus librement, et je me mis à panser ma blessure. Je tâchai, quoique la chair fût déjà très gonflée, de replacer les fragmens de l'os. Je commençai par déchirer en petites bandes le reste de ma chemise; puis, avec mes dents et ma main gauche,

j'essayai de tourner les bandes autour de mon bras, lâches d'abord et de plus en plus serrées, jusqu'à ce que ce pansement eût pris, autant que je le pouvais, une forme convenable. J'y attachai ensuite de petites branches d'arbres pour tenir lieu d'éclisses, et je suspendis mon bras à à une corde qui passait autour de mon cou.

Cette opération achevée, je pris un peu de l'écorce d'une espèce de cerisier que j'avais remarquée à peu de distance, et après l'avoir bien mâchée, je l'appliquai sur mes blessures, espérant arrêter ainsi l'effusion du sang. Les buissons les plus voisins et l'espace qui me séparait de la rivière étaient tout ensanglantés. Quand la nuit vint, je choisis, pour m'étendre, un endroit couvert de mousse; un tronc d'arbre me servit d'oreiller. J'avais eu soin de me tenir près de la rivière pour observer tout ce qui passerait et pouvoir étancher ma soif, si elle revenait avec une égale violence. Je savais qu'un canot de traiteurs, annoncé à la rivière Rouge, devait passer vers ce temps-là, et c'était de lui que

j'attendais du secours. Il n'y avait pas de cabanes d'Indiens plus près que le village d'où Ome-zhuh-gwut-oons était venu à ma suite, et j'avais quelques raisons de supposer qu'il ne se trouvait, à plusieurs milles à l'entour, personne autre que lui, ma femme et mes filles.

Étendu par terre, je priai le Grand Esprit d'abaisser sur moi des regards de pitié et de m'envoyer du secours dans le temps de ma détresse. Pendant que j'achevais mes prières, les moustiques, qui s'étaient abattues en grand nombre sur mon corps nu, et dont les piqûres ajoutaient beaucoup à mes souffrances, commencèrent à se lever, volèrent quelque temps autour de moi, et disparurent enfin. Je n'attribuai pas ce soulagement si grand à l'intervention immédiate d'un être supérieur répondant à ma prière : la soirée devenait assez froide, et c'était, je le savais bien, l'effet de la température. J'étais cependant convaincu, comme je l'avais toujours été dans les temps de détresse et de danger, que le maître de ma vie, quoique invisible, était près

de moi et veillait sur moi. Je dormis sans peine et paisiblement, mais non tout d'un somme. Chaque fois que je me réveillai, je me souvins d'avoir vu en songe un canot chargé d'hommes blancs devant moi, sur la rivière.

Vers le milieu de la nuit, j'entendis, à une distance de deux cents verges, de l'autre côté de la rivière, des voix de femmes que je crus reconnaître pour celles de mes filles. Je crus qu'Omezhuh-gwut-oons avait découvert leur retraite, et leur faisait quelque violence, car leurs cris annonçaient la détresse; mais j'étais si faible, qu'il me fut tout à fait impossible de me lever pour aller à leur secours.

Le lendemain matin, avant dix heures, j'entendis des voix humaines dans la direction de la rivière, au dessus de moi, et de la place que je m'étais choisie, je vis venir un canot chargé d'hommes blancs, semblable au canot que j'avais déjà vu dans mes songes de la nuit. Ces hommes prirent terre à peu de distance et firent leurs apprêts de déjeûner. Je recon-

nus le canot de M. Stewart, de la compagnie de la baie d'Hudson, attendu, vers cette époque, avec M. Grant. Convaincu que mon apparition ferait sur eux une impression pénible, j'attendis, pour me montrer, la fin de leur repas.

Quand je les vis remettre leur canot à flot, j'entrai à gué dans la rivière, afin d'attirer leur attention. Dès qu'ils m'aperçurent, les Français cessèrent de ramer, et tous portèrent leurs regards sur moi, avec l'apparence du doute et de la stupéfaction. Le courant les entraînait avec rapidité loin de moi, et mon appel répété en langue indienne semblait ne produire aucun effet. J'appelai enfin M. Stewart par son nom, et, prononçant quelques mots anglais dont je pus me souvenir, je suppliai les voyageurs de venir me prendre. En un clin d'œil, les rames furent remises à l'eau, et le canot vint si près de moi, qu'il me fut possible d'y entrer.

Personne ne me reconnut ; M. Stewart et M. Grant étaient cependant tout à fait l'un et l'autre de ma connaissance. Je n'avais pas pu

laver le sang qui couvrait mon corps, et il est probable que mes souffrances m'avaient extrêmement changé. Les questions se succédant avec rapidité, l'on sut bientôt qui j'étais et les principales circonstances de ce qui venait de m'arriver. Un lit me fut dressé dans le canot; je suppliai vivement les traiteurs de chercher mes enfans dans la direction où j'avais entendu leurs cris. Je craignais qu'on ne les trouvât massacrés; mais toutes les recherches sur ce point et sur d'autres furent infructueuses.

CHAPITRE XL.

—

Poursuite du meurtrier. — Extraction d'une balle par le blessé lui-même. — La femme coupable. — Mauvais-vouloir et rancune des traiteurs américains. — Le nerf de daim. — Le major Long. — Jeunes filles de sang mêlé, enlevées à leur père. — Fracture du bras. — Tanner, interprète au saut de Sainte-Marie. — Publication des Mémoires. — Projets d'avenir.

Instruits du nom de l'homme qui m'avait blessé, les deux traiteurs prirent le parti de me conduire sur-le-champ au village d'Ome-zhuh-gwut-oons. S'ils parvenaient à le surprendre, ils voulaient, disaient-ils, m'aider à me venger en

le tuant sur la place. Ils me cachèrent donc au fond du canot, et quand ils abordèrent près des cabanes, un vieillard vint à eux sur le rivage, en disant : « Qu'y a-t-il de nouveau dans le pays » d'où vous venez? — Tout y va bien, répondit » M. Stewart; nous n'avons pas d'autres nou- » velles. — C'est ainsi, reprit le vieillard, que » les hommes blancs nous traitent toujours. Je » sais très bien qu'il est arrivé quelque chose » dans le pays d'où vous venez, mais vous ne » voulez pas nous en parler. Ome-zhuh-gwut- » oons, l'un de nos jeunes hommes, a descendu » la rivière pendant deux ou trois jours, et nous » a dit que le Long Couteau, nommé Shaw-shaw- » wa-ne-ba-se (le faucon), qui a passé par ici » peu de jours auparavant avec sa femme et ses » enfans, les a massacrés tous. Moi je crains » qu'il n'ait lui-même fait quelque chose de » mal, il est inquiet et sur ses gardes, et il » vient de prendre la fuite au moment de votre » arrivée. »

Malgré cet avis, MM. Stewart et Grant cher-

chèrent Ome-zhuh-gwut-oons dans toutes les cabanes, et convaincus enfin de son évasion, ils dirent au vieillard : « Il est bien vrai qu'il a été » fait du mal dans le pays d'où nous venons; » mais l'homme qu'Ome-zhuh-gwut-oons a » voulu tuer est dans notre canot; nous ne sa- » vons pas encore s'il vivra ou s'il mourra... » A ces mots, ils me firent voir aux Indiens qui s'étaient rassemblés sur le rivage.

Nous prîmes là un peu de temps pour nous reposer et examiner mes blessures. Je reconnus que la balle, entrée dans mon corps immédiatement au dessous de la fracture de mon bras, était allée se loger près des côtes, et je tâchai de persuader à M. Grant d'en faire l'extraction; mais ni lui ni M. Stewart ne voulurent l'essayer; je fus obligé de m'opérer moi-même de la main gauche. Une lancette, que me prêta M. Grant, se brisa sur-le-champ; il en fut de même d'un canif, car les chairs étaient très dures et très fermes dans cette partie. Enfin on me remit un

large rasoir à manche blanc, avec lequel je parvins à extraire la balle. Elle était très aplatie; le nerf de daim et les médecines qu'Ome-zhuh-gwut-oons y avait liés restèrent dans la plaie. Quand je vis que la balle n'était pas descendue au dessous de mes côtes, j'espérai me rétablir enfin; mais j'avais des raisons de supposer que, la blessure étant empoisonnée, la convalescence serait longue.

L'opération achevée et ma blessure pansée, nous allâmes à Ah-kee-ko-bow-we-tig (la chute de la chaudière), village qui avait pour chef Waw-wish-e-gah-bo, frère d'Ome-zhuh-gwut-oons. Là M. Stewart usa de la même précaution de me cacher dans le canot, et une distribution de tabac fut faite à tous les hommes appelés l'un après l'autre. Voyant que notre recherche était vaine, on me fit paraître enfin, et l'on dit au chef que c'était son propre frère qui avait tenté de me tuer. Il baissa la tête et refusa de répondre aux questions des blancs. Mais nous apprîmes

de plusieurs autres Indiens que mes filles et leur mère s'étaient arrêtées dans ce village en se dirigeant vers le lac de la Pluie.

En arrivant au comptoir de la compagnie du Nord-Ouest, près de ce lac, nous les trouvâmes retenues par les traiteurs, dont les soupçons avaient été excités par leur agitation et leur terreur évidentes, et par le souvenir de m'avoir vu passer avec elles quelques jours auparavant. Dès qu'on put m'apercevoir du fort, la vieille femme s'enfuit dans les bois, entraînant les jeunes filles avec elle; mais les agens de la compagnie la firent poursuivre et on la ramena.

MM. Stewart et Grant me dirent de prononcer quelle peine serait infligée à cette femme, bien évidemment coupable d'avoir trempé dans un attentat contre ma vie : ils déclarèrent qu'ils la regardaient comme aussi criminelle qu'Omezhuh-gwut-oons, et qu'elle avait mérité la mort ou toute autre punition dont je voudrais la frapper; mais je demandai qu'elle fût mise sur-le-champ à la porte du fort, sans provision et avec

défense d'y jamais reparaître. Comme c'était la mère de mes enfans, je ne voulais point la voir pendue ou battue, jusqu'à ce que mort s'ensuivît, par les laboureurs qui me le proposaient; mais sa vue me devenait insupportable. On la renvoya sans châtiment, ainsi que je l'avais demandé.

Mes filles m'apprirent alors qu'au moment où j'étais tombé sans connaissance sur le rocher, me croyant mort et cédant à l'autorité de leur mère, elles avaient changé la direction du canot, en s'enfuyant de toutes leurs forces. A peu de distance, la vieille femme, poussant le canot vers une pointe basse couverte de broussailles, y avait déposé mon habit; et après un long trajet, elles s'étaient cachées dans les bois; mais la vieille femme, ayant réfléchi qu'elle aurait mieux fait de garder ce qui m'appartenait, elles étaient retournées sur leurs pas. C'était alors que j'avais entendu les cris de mes enfans, au moment où leur mère ramassait mes dépouilles sur le rivage.

M. Stewart me laissa au comptoir du lac de la

Pluie, en me confiant aux soins de Simon Macgillevray, fils de celui qui, bien des années auparavant, avait tenu un rang si élevé dans la compagnie du Nord-Ouest. Il me donna une petite pièce où mes filles préparaient mes repas et pansaient mes blessures. J'étais très faible; mon bras restait extrêmement enflé, et il en sortait, de temps à autre, des esquilles. Je vivais en cet endroit depuis vingt-huit jours, quand le major Delafield, commissaire des États-Unis pour les limites, vint au comptoir, et, entendant parler de mes aventures, me proposa de me conduire, dans son canot, à Mackinac; mais, quel que fût mon désir de l'accompagner, je me trouvais trop faible pour entreprendre un pareil voyage. Le major Delafield, me jugeant lui-même hors d'état de voyager, me laissa, en partant, beaucoup d'excellentes provisions, deux livres de thé, du sucre, d'autres objets, une tente et des vêtemens.

Deux jours après, je tirai de mon bras le nerf de daim qu'Ome-zhuh-gwut-oons avait lié au-

tour de sa balle, comme je l'ai déjà rapporté. Ce nerf, de couleur verte, avait encore près de cinq pouces de longueur sur à peu près la largeur de mon doigt.

Aussitôt après le départ du major Delafield, le mauvais-vouloir de M. Macgillevray se manifesta clairement; la crainte du major l'avait seule, jusque-là, décidé à me traiter avec quelque attention. Les insultes et les avanies s'amassèrent sur moi, et je fus enfin chassé du comptoir. Mais des Français eurent assez de pitié de moi pour sortir la nuit, à la dérobée, et venir me dresser une tente, à l'insu de M. Macgillevray. Grace à la bonté du major Delafield, j'étais bien pourvu de tous les objets de première nécessité, et mes filles restaient encore avec moi, quoique M. Macgillevray me menaçât souvent de les faire partir. Ses persécutions ne diminuèrent pas de violence, lorsque j'eus quitté le fort; et il en vint au point de m'enlever mes filles, qu'il envoya coucher dans le quartier des hommes; mais elles s'échappèrent et coururent se réfugier sous

le toit voisin du beau-père de M. Macgillevray. C'était un vieux Français dont les filles avaient contracté une intime amitié avec les miennes.

Quarante-trois jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée, et je me trouvais dans une bien misérable situation, entièrement privé, depuis quelque temps, du secours de mes filles, lorsqu'un soir M. Bruce, mon ancien ami, entra inopinément dans ma tente : il faisait partie de la suite du major Long, qui revenait du lac Winnipeg, et il pensait que cet officier pourrait et voudrait m'aider à tirer mes filles des mains de M. Macgillevray, peut-être même à les conduire à Mackinac.

A peine en état de marcher, j'allai trois fois, à cette heure avancée de la nuit, visiter le major Long dans son camp ; chaque fois il me dit que ses canots étaient pleins, et qu'il ne pouvait rien faire pour moi ; mais enfin, un peu mieux instruit de mon histoire, il sembla prendre plus d'intérêt à moi ; et, à la vue des papiers que m'avaient donnés le gouverneur Clark et d'autres per-

sonnes, il me dit que j'étais un fou de ne les lui avoir pas montrés plus tôt. Il m'avait pris, ajouta-t-il, pour quelqu'un de ces blancs méprisables qui restent chez les Indiens par paresse ou par débauche; mais, sachant qui j'étais, il essaierait de faire quelque chose pour moi. Il alla lui-même, avec plusieurs hommes, chercher mes filles dans le comptoir. Son intention avait été de se remettre en route dès le lendemain matin; mais, ayant donné presque toute la nuit à mes affaires, il résolut de rester en cet endroit un jour de plus, et de faire de plus grands efforts pour retrouver mes enfans.

Le seul résultat de cette recherche fut la conviction que, par les manœuvres de M. Macgillevray et de la famille de son beau-père, mes filles étaient tombées entre les mains de Kawbeen-tush-kwaw-naw, l'un des chefs de notre village de Me-nau-zhe-tau-naung. Il me fallut donc renoncer à tout espoir de les ramener cette année; dans le triste état où je me trouvais, il ne me resta plus qu'un seul désir, celui d'aller

passer l'hiver avec des hommes de ma couleur, auprès de mes plus jeunes enfans, à Mackinac.

Je savais que M. Macgillevray, comme presque tous les traiteurs de la compagnie du Nord-Ouest, était mal disposé à mon égard, par le souvenir de ma coopération avec le parti de lord Selkirk, à la prise de leur poste de la rivière Rouge. Je savais aussi que ma position personnelle envers les Indiens me ferait difficilement obtenir l'autorisation de rester, soit dans les comptoirs de l'une ou de l'autre compagnie, soit même à peu de distance. J'avais reçu d'un Indien une blessure cruelle et dangereuse; et, selon les coutumes du pays, j'étais forcé, on s'y attendait du moins, à me venger sur le premier de la même bande que je viendrais à rencontrer.

Si l'on avait connu mon séjour dans l'un ou dans l'autre comptoir, bien peu d'Indiens se seraient aventurés à y venir.

Toutes ces considérations me firent accepter l'offre bienveillante du major Long, de me conduire aux États, et je pris place dans un de

ses canots; mais, au bout d'une heure ou deux, je reconnus, et le major partagea cet avis avec tous ses compagnons, je reconnus que, dans l'état de ma santé, je ne pourrais, sans un grand danger, entreprendre un pareil voyage : ils me confièrent donc à plusieurs hommes de la suite des traiteurs, et je fus reconduit au fort.

Je savais que les portes de la compagnie du Nord-Ouest me seraient fermées, et j'eus recours à la compagnie américaine des fourrures, qui m'avait récemment employé. Le jeune M. Davenport, chargé alors des intérêts de la compagnie, accueillit sur-le-champ ma demande, et me donna un appartement; mais, comme les provisions étaient rares de ce côté de la rivière, je reçus des secours journaliers du docteur Mac-Laughlin, du Nord-Ouest, qui venait de prendre la place de M. Macgillevray. Il m'envoyait tous les jours assez de vivres pour M. Davenport, sa femme et moi.

Peu de temps après mon arrivée, M. Cote vint remplacer M. Davenport. Il entra dans ma

chambre, et, me voyant couché, me dit seulement : « Eh bien ! vous avez guerroyé à vous » tout seul. » Le soir, il me fit servir à souper, et, le lendemain matin, de bonne heure, il me mit à la porte. Non content de me défendre sa maison, il m'interdit le territoire des États-Unis. Toutes mes prières, jointes à l'intervention du docteur Mac-Laughlin, ne purent décider M. Cote à revenir sur sa décision.

Dans cette extrémité, le docteur consentit à m'admettre sur le territoire anglais, où il me nourrit et prit soin de moi; il savait bien cependant que cet acte généreux nuirait à son commerce d'hiver. Au commencement de cette saison, mes blessures se trouvèrent assez bien guéries pour me permettre de chasser quelque peu en tenant mon fusil de la main gauche. Mais, vers les premiers jours de l'année, sorti un soir pour aller chercher de l'eau, je glissai et tombai sur la glace. Dans cet accident, non seulement je me cassai de nouveau le bras, à la même place,

mais la clavicule elle-même fut rompue. Le docteur Mac-Laughlin se chargea de tous les détails d'intérieur qui étaient restés jusqu'alors à ma charge, et il me fallut supporter une seconde retraite également longue.

Au printemps, je pus retourner à la chasse ; je tuai un grand nombre de lapins et quelques autres animaux, dont le docteur me paya les peaux, en argent, de la manière la plus libérale. Comme le moment allait venir où les traiteurs quitteraient leurs quartiers d'hiver, il me dit que la compagnie du Nord-Ouest n'avait point de bateaux destinés pour Mackinac, mais qu'il saurait bien forcer M. Cote à m'y conduire. Les choses furent ainsi convenues ; et ce dernier promit de me mener jusqu'à *Fond du Lac* dans son propre canot ; cependant il me fit porter dans un bateau avec quelques Français.

Dans la route de Fond du Lac au saut de Sainte-Marie, je me trouvai sous les ordres de M. Morrison ; mais j'eus à subir de ses bateliers

un si rude traitement, que je leur demandai de me débarquer sur le rivage, à vingt-cinq milles du saut. Là, M. Schoolcraft voulut m'engager comme interprète; je ne pus accepter cette proposition. J'avais appris que le peu de meubles laissés par moi à Mackinac avaient été saisis pour payer la pension de mes enfans; leur état exigeait ma présence : je m'y rendis donc, et le colonel Boyd m'y engagea comme interprète indien. J'en remplis les fonctions jusqu'en 1828, époque où, mécontent de la manière dont j'étais traité, j'allai à New-York prendre des arrangemens pour la publication de mes Mémoires. A mon retour vers le nord, M. Schoolcraft, toujours agent indien au saut de Sainte-Marie, me prit pour son interprète; et, depuis ce moment, j'ai résidé en cet endroit avec ma famille.

Trois de mes enfans sont encore avec les Indiens, dans le nord : les deux filles, à ce que j'ai appris, viendraient volontiers me rejoindre, si elles pouvaient s'évader; mon fils, plus âgé, est

fortement attaché à la vie de chasseur, qu'il a menée si long-temps. J'ai quelque espérance de pouvoir tenter un nouvel effort pour ramener mes filles.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

NOTES.

(1) C'est une des espèces de psoralea qui abondent dans les contrées ouvertes du Missouri. Bouillies ou rôties, ses racines sont fort agréables au goût et très nourrissantes; mais leur usage exclusif cause, d'ordinaire, des dérangemens d'entrailles.

(Note de l'éditeur américain.) (p. 3)

(2) *Pemmican.* — Essence de viande séchée à un feu de chêne et d'orme, opération dans laquelle on réduit six livres de meilleur bœuf en une seule. Ces viandes réduites ont l'apparence et peut-être même un peu le goût des saucisses allemandes, avec cette différence que le prix en est, en Angleterre, de 17 schellings la livre. — Parry, dans son voyage de 1827, en avait deux mille livres.

« Il fallut nous arrêter deux ou trois jours pour sé-
» cher et réduire en poudre la chair de quelques bœufs

» musqués. N'importe quel soit l'animal, sa chair, ainsi » préparée, offre un aliment sain et appétissant, toujours » prêt et d'un transport facile. Il est connu dans la baie » d'Hudson sous le nom de *Thew-Agon*, et parmi les » Indiens du nord, sous celui d'*Achées*. »

(*Voyage de Samuel Hearne*, v. I, p. 60.)

On coupe les parties maigres de l'animal en petites tranches que l'on fait sécher au soleil ou à un feu modéré, pour les broyer ensuite entre deux pierres et les réduire en une poudre grossière.

(Notes du *Voyage de Hearne.*) (p. 3)

(3) « Plusieurs de nos chasseurs, exposés plusieurs heures à la réverbération des rayons du soleil sur la neige, revenaient, le soir, avec une inflammation douloureuse aux yeux, connue, en Amérique, sous le nom d'*aveuglement de neige* : on y éprouve alors la même irritation que s'ils étaient remplis de poussière et de particules de sable. »

(*Voyage de Parry*, p. 175.) (p. 27)

(4) La rivière du Bison. (p. 27)

(5) « Je fus rendre visite au chef des Miamis : c'est un grand homme, bien fait, mais fort disgracié, car il n'a point de nez ; on m'a dit que ce malheur lui était arrivé dans une débauche. »

(*Charlevoix*, journal, l. 22, t. 6, p. 26.)

« Ces sauvages, après avoir fait leur emplette, boivent excessivement... ; ils se querellent, se battent, se *mangent le nez.* »

La Hontan, *Nouveaux Voyages*, t. I, p. 64.

« Ceux d'entre nous qui sont tarez, comme borgnes, lousches, camus, etc., sont aussi tost remarqués par eux, et mocqués largement, spécialement par derrière, et quand ils sont entr'eux, car ils sont bons compagnons et ont le mot et sobriquet à commandement. »

Le père Biard. (*Relation de la Nouvelle-France*, p. 38.)

On trouve, dans l'*Histoire des nations civilisées*, des traits semblables à cet acte de véritables barbares. En voici un qui appartient aux annales du bas empire; il s'agit d'un combat très populaire entre une reine et la maîtresse du roi son mari.

« Finalement, après plusieurs coups de griffes, de pieds et de dents (armes propres des femmes colères), la Royne (Hélène paléologue), faschée outre mesure pour la grande résistance que luy faisoit sa partie adverse, et se voyant près d'estre vaincue, se délibère de jouer à quitte ou à double, et rassemblant en un toute sa force, jalousie et rage, elle se rua d'une telle animosité sur ceste pauvrette, qu'à faulte de cousteau, de ses propres dents elle luy tronçonna le nez : qui fut cause de la fin de tant cruel, brave, furieux et chevaleureux combat. Depuis, pour ce qu'en ceste meslée la concubine y perdit son nez, elle fut appellée par les Cypriots Eomomutène, qui vault autant que nez couppé. »

Le père Étienne de Lusignan. (*Histoire générale de l'isle et royaume de Cypre*, p. 156.)

(p. 34)

(6) Pluriel, Muzzyneneenug. — Ne croirait-on pas

lire une anecdote française contemporaine des Valois? (p. 58)

(7) On le nomme aussi le lac du Diable, et sur la carte de la compagnie du Nord-Ouest le lac de Dieu (god's lake).
(Note de l'éditeur américain.) (p. 70)

(8) *Spring deer*. C'est le *cervus Virginianus*, cerf de Virginie, ou, selon quelques auteurs, le *Guazoupoucou*, ou *cervus paludosus* de d'Azara. Nous penchons pour la première opinion. (p. 70)

(9) « Le serpent a quelque chose de mystérieux chez tous les idolâtres des Indes orientales, de la Chine et du Japon, comme chez tous les anciens païens; c'est aussi la même chose chez tous les sauvages de l'Amérique. »
(Lafitau, t. I, p. 247.) (p. 95)

(10) Me-nau-zhe-taw-naun. (p. 100)

(11) M. Balbi donne quelques détails sur cet établissement à la page 1153 de son *Abrégé de Géographie*. (p. 115)

(12) Il y a une scène à peu près analogue dans le chapitre vingt-huitième de *la Prairie* de Cooper. (p. 128)

(13) « Il s'y trouve quantité de grozelles rouges, vertes et *bleues*. »
(Lescarbot, *Hist. de la Nouvelle-France*, p. 343.)
« Les *bluets* sont de certains petits grains, comme de petites cerises, mais noirs et tout à fait ronds; la plante

qui les produit est de la grandeur des framboisiers... : les sauvages du Nord en font une moisson durant l'été, qui leur est d'un grand secours, et surtout lorsque la chasse leur manque. »

(La Hontan, *Mémoires de l'Amérique*, t. 2, p. 65.)

« Le *bluet* est un arbuste qui excède de peu nos plus grands groseilliers, que l'on laisserait croître sans les arrêter. Ses fruits sont bleus et de la forme de la groseille, mais détachés les uns des autres et non par grappes. Les grains ont un goût de groseille sucrée; on en fait une liqueur très agréable en la mettant dans de l'eau de vie, même sans sucre. On lui attribue plusieurs vertus que je ne connais pas assez pour en répondre. Cet arbuste se plaît dans une terre maigre et graveleuse. »

(Lepage du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, t. 2, p. 22.)

Bossu (*Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale*, p. 237) définit le *bluet* un petit fruit qui croît dans les bois et qu'ils font sécher, comme nous faisons sécher le raisin.

Ce fruit, dit Samuel Hearne (t. II, p. 325 de la *Traduction française*), est de la grosseur d'une mûre, et croît sur des buissons qui ont quelquefois dix-huit à vingt-quatre pouces de haut. Il mûrit rarement avant septembre, époque où les feuilles de l'arbuste qui le produit prennent une belle teinte rouge. Le fruit, quoique petit, est précédé d'une fleur dont la beauté égale celle du premier, et qui est très estimée pour son parfum. (p. 145)

(14) Quelques circonstances de ce meurtre semblent

se rapporter à celui de Keveny, pour lequel Charles de Reinhard et Archibald Maclellan furent traduits en justice à Quebec en 1818, et le premier condamné à mort; de Reinhard, Mainville et Jose ou Joseph Indien, nommé aussi le fils de la perdrix blanche, semblent avoir été les acteurs de ce crime. Il ne serait pas surprenant que Tanner, qui était alors avec les Indiens les plus sauvages, eût estropié des noms étrangers, ou se fût mépris sur le rang et l'importance de quelques hommes de la race européenne.

Note de l'éditeur américain. (p. 157)

(15) La relation de l'expédition de lord Selkirk a été traduite en français et imprimée à Montréal (Canada), en 1818. Elle forme un in-8° de 222 pages.

Lord Selkirk, en 1814, a traité en fief absolu d'un territoire situé aux abords de la rivière Rouge, contenant environ 116000 milles carrés. C'est deux fois la superficie de l'Angleterre.

M. Adrien Balbi donne, dans son *Abrégé de Géographie*, p. 1153, des détails fort curieux sur cet établissement. (p. 159)

(16) Selon M. Isidore Lebrun (*Tableau statistique et politique des deux Canadas*), on les appelle quelquefois les *brûlés*. (p. 169)

(17) Presque tous les noms des blancs cités dans ce récit sont grossièrement estropiés : tous ont été écrits tels que se les rappelait le narrateur, chaque fois que son éditeur ne les connaissait pas assez pour les recti-

fier avec certitude. *Codman* a été mis vraisemblablement pour *Coltman;* dans d'autres passages, *Maveen* pour *Mainville; Tussenon* pour d'*Orsonnens*, etc... Il est même probable que plusieurs noms se sont confondus dans la mémoire de notre chasseur lui-même, qui paraît tenir plus souvent ses détails des Indiens que des blancs. C'est ainsi que, dans sa narration du meurtre du gouverneur pour la compagnie de la baie d'Hudson, il donna à cet agent le nom de *Mac-Donald* ou *Mac-Dollond*, tandis que les faits semblent se rapporter à la fin tragique de M. *Semple*, l'une des victimes de la rivalité sanglante survenue entre les deux compagnies. De telles erreurs, dues presque toutes à un défaut de prononciation, ne sont pas de nature à affaiblir l'authenticité de cette humble narration. — Note de l'éditeur américain. (p. 182)

(18) « Autant ces peuples sont heureux à guérir les plaies et les fractures, autant sont-ils peu habiles à traiter les maladies internes. »

(Charlevoix, t. I, p. 316.) (p. 209)

(19) Ce nom veut dire *ours*, dans la langue des Ojibbeways, un ours était le totem d'Oto-pun-ne-be.

Note de l'éditeur américain. (p. 210)

(20) Ce même Kish-kau-ko, dont Tanner prononce le nom Gish-gau-go, a été très connu dans le Michigan et sur d'autres points de la frontière du nord-ouest par le nombre de ses meurtres et de ses déprédations. Il est mort en prison à Détroit, dans l'automne de 1825.

Note de l'éditeur américain. (p. 219)

(21) Le père Charlevoix dit, dans la lettre dix-neuvième de son *Journal*, t. 5, p. 427 :

« On n'appelle jamais un homme par son nom propre, quand on lui parle dans le discours familier; ce serait une impolitesse. »

Plusieurs passages des mémoires de Tanner, et cette partie surtout de son récit, contredisent l'observation de Charlevoix ; mais la fréquentation des blancs et la vie de la frontière ont dû altérer cet usage. (p. 223)

(22) Pottawatameh de M. Adrien Balbi ; Poutéouatamis de la Hontan et de Charlevoix. (p. 226)

(23) Les lois chez les Indiens ne recherchent point l'homicide : la vengeance de ce crime est abandonnée aux familles.
(M. de Chateaubriand, *Natchez*, t. 1, p. 122.) (p. 228).

(24) «..... Il s'en trouve qui refusent de le recevoir, pour ne pas avoir toujours devant les yeux un objet aussi désagréable que doit l'être, par exemple, pour une mère, l'assassin de son fils; mais le plus grand nombre des femmes adoptent véritablement ces sortes d'esclaves, et commencent à les regarder, dès qu'ils leur sont livrés, avec les mêmes yeux qu'elles regardaient cet enfant qu'elles ont perdu, qui était tout ce qu'elles avaient de plus cher, et tout le soutien de leur cabane; et elles ont pour eux dans la suite les mêmes égards que si c'était leur propre fils. »
Le père Lafitau. (*Mœurs des Sauvages américiains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, t. 1, p. 494.) (p. 230)

(25) « Peu importe au hardi *driver* américain que les voyageurs qu'il conduit arrivent sains et saufs; pourvu que le *mail*, grand sac de cuir qui contient les lettres et les journaux, vienne à bon port, c'est là pour lui le point important; le reste n'est qu'accessoire. »
Eugène Ney. (*Revue des Deux-Mondes*, mars 1833, p. 541.)

« J'ai parcouru une partie des frontières des États-Unis sur une espèce de charrette découverte qu'on appelait la malle; nous marchions grand train nuit et jour par des chemins à peine frayés, au milieu d'immenses forêts d'arbres verts : lorsque l'obscurité devenait impénétrable, mon conducteur allumait des branches de mélèze, et nous continuions notre route à leur clarté. De loin en loin, on rencontrait une chaumière au milieu des bois : c'était l'hôtel de la poste. Le courrier jetait à la porte de cette demeure isolée un énorme paquet de lettres, et nous reprenions notre course au galop, laissant à chaque habitant du voisinage le soin de venir chercher sa part du trésor. »
Alexis de Tocqueville. (*De la Démocratie en Amérique*, t. 2, p. 245.) (p. 249)

(26) Aux États-Unis d'Amérique, le titre de colonel équivaut à peu près à la valeur du même rang dans nos gardes nationales. Les Américains, malgré leur prétention à l'amour de l'égalité, tirent une grande vanité de cette puérile distinction. (p. 258)

(27) « Après avoir logé le cadavre, on fait une voûte » presque au niveau du sól avec des écorces et des pieux

» qu'on charge de terre et de pierres à une certaine hau-
» teur... On enferme après cela tout cet espace, en bâ-
» tissant au dessus une loge avec des planches, ou bien
» on l'entoure avec des perches qu'on assujettit par le
» haut, où elles se réunissent en forme conique ou py-
» ramidale. »

Le père Lafitau. (*Mœurs des Sauvages amériquains, comparées aux Mœurs des anciens temps*, t. 2, p. 416.) (p. 260)

(28) Ces mémoires ont été publiés à New-York, en 1830. (p. 274)

(29) Voici un abus de la force tout à fait analogue, rapporté par Samuel Hearne (p. 163, t. I de la traduction française) :

« Souvent, lorsque les femmes des plus forts se trou-
» vent surchargées, en route, de fourrures ou de provi-
» sions, ceux-ci ne se font aucun scrupule de faire porter
» une partie de leurs bagages par les femmes de leurs ca-
» marades moins robustes. » (p. 293)

(30) « C'est un droit et une coutume chez tous les sauvages de l'Amérique, que les enfans appartiennent à leur mère. Si deux Indiens, après avoir long-temps vécu ensemble comme mari et femme, viennent à se séparer, ayant plusieurs enfans, tous suivent la mère, même si elle prend un second mari, et pas un seul ne reste avec le père. »

Lawson. (*History of Carolina*, p. 185.) (p. 293)

—

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE SECOND VOLUME.

Chapitre XXII. — La montagne de la Tortue. — Indiens en campagne. — Disette. — Trophée sans combat. — Offrandes de guerre. — Trésor découvert. — Révélation de la volonté du Grand Esprit. — Préceptes de la religion des Shawneeses. — La poignée de main du prophète. — Massacre des chiens. — La chair du prophète. — Pratiques minutieuses. — Amélioration des mœurs publiques. 1

Chap. XXIII. — Les dangers et les craintes de la frontière. — Nuit de terreur. — Les Sioux. — Le vieux moose. — Chasseurs aveuglés par la neige. — Terreur panique. — Orgies. — Les deux nez coupés. — Projets de suicide. 19

Chap. XXIV. — Expiation et vengeance. — Poltronnerie d'un Indien. — Rixe nocturne. — Griefs contre les blancs. — Dévouement maternel. — Combat. — Un seul guerrier contre un parti. — Pressentimens. — Projets. — Un missionnaire. — L'Indien baptisé. — Le duel chez les Indiens. — Rivalité de chasse. 37

Chap. XXV. — Médecine de chasse.—Figurines d'animaux.— Sortilége. — Correspondance indienne. — Funérailles. — Guerre entre les blancs. — Souvenirs d'une autre vie. — Mort d'un chef. — Le doigt crochu. — Rivalité nationale. — Révélation nouvelle de la volonté du Grand Esprit. — Le lac de l'Esprit. — Prédictions réalisées. — Ojibbeways massacrés. — Culture du blé. — Invasion des loups. 57

Chap. XXVI. — Sobriquets indiens. — Défaut de concurrence. — Castors d'argent. — Rixe avec un traiteur. — Violences et fourberies. — Campagnes pécuniaires de la compagnie du Nord-Ouest. 75

Chap. XXVII. — La nouvelle révélation du Grand Esprit. — Scène de terreur nocturne. — Suppression des sacs à médecine. — Songe. — Croyances des Indiens. — Mutilation des animaux. — Chants notés sur l'écorce du bouleau. — Le nouvel envoyé du Grand Esprit. — Sauvage incrédule. — Sacrifices de gibier. — Le prophète qui a mangé sa femme. — Jonglerie. — Pattes d'ours enlevées. 89

Chap. XXVIII. — Culture du blé. — Inconduite et ivresse d'un prophète. — Établissement des Écossais à la rivière Rouge. — Les interprètes et les commis de la frontière. — Mœurs des colons écossais. — Prévention de sortilége. — Épidémie introduite par les Européens. — Guerre contre les Sioux. — Le fusil brisé. — Cérémonies de la salutation. — Vieilles inimitiés ravivées. — Jeux d'enfans et rixe sanglante. 111

Chap. XXIX. — Marche guerrière. — La prairie incendiée. — Retour d'une campagne. — Cheval tué. — Poignées de main. — La loi du *Talion* chez les Indiens. — Grands froids. — Le chien condamné. — Une nuit en prières. — L'enfant deux fois enlevé. — Représailles. — Défrichement. — Naufrage. — Les

baies bleues. — Étrange attentat d'une belle-mère sur son gendre. — Enfans abandonnés par leur mère. — Construction d'une cabane. 131

Chap. XXX. — Force d'une loutre. — Le putois et la grue blanche. — Rivalité entre les blancs des deux compagnies. — Embûches et meurtres. — Lord Selkirk. — Prise du fort William. — Projet de retour à la vie civilisée. — Entrée en campagne avec les blancs. — Échelle indienne. — Blancs prisonniers. — Les brûlés. 153

Chap. XXXI. — Hostilités continuées. — Justice à l'européenne. — Convocation des Sioux. — Amour de deux jeunes Sioux pour des captives ojibbeways. — Paix violée. — Discours de lord Selkirk. — Nouveau projet de retour aux Etats. — Indiens morts de faim. 171

Chap. XXXII. — Famine. — La bête de l'Esprit. — Jalousie de chasseur. — Indienne, folle de faim. — Préparatifs d'une longue absence. — Rixe sanglante. — Etat permanent d'hostilité. — Terreur panique. 187

Chap. XXXIII. — Songe prophétique. — Guet-apens. — Indien mort de faim. — Père de famille abandonné. — Vengeance. — Les longs couteaux. — Système de compensation entre les Indiens. — Les traiteurs des deux compagnies. 203

Chap. XXXIV. — Voyage à Détroit. — Rencontre de Kish-kauko. — Souvenirs et détails de famille. — Respect des Indiens pour la propriété des blancs. — Inhospitalité des blancs de la frontière. — Hospitalité d'un Indien. — Meurtre. — Justice indienne. — Funérailles. — Jeux funèbres. — Le meurtrier adopté par la mère de la victime. 217

Chap. XXXV. — Préceptes d'un vieillard indien. — Habitans du Kentucky. — Fièvre. — Rudesse d'un colon. — Retour

parmi les blancs. — Edouard Tanner. — Blancs charitables. — Blancs inhospitaliers. — La taverne du magistrat. — Mœurs de la frontière. 233

Chap. XXXVI. — Les deux frères. — Les vêtemens des blancs. — Le Mississipi. — Lucy Tanner. — Retour chez les Indiens. — L'Anglais à la tête rouge. — Le cimetière indien. — Rougeole. — Rêve prophétique. — La seconde femme. — Mackinac. 251

Chap. XXXVII. — La rizière. — Bienveillance d'un Français. — Navigation pénible. — Expédition du major Long. — Mortalité. — Canot refusé. — Les interprètes indiens. 265

Chap. XXXVIII. — La compagnie américaine des fourrures. — Travail et privations parmi les blancs. — Famine chez les Indiens. — Les traiteurs américains. — Fraudes, injustice et corruption. — Retour chez les Indiens. — Enfans métis refusés à leur père. — Coup d'état d'un capitaine américain. 281

Chap. XXXIX. — Justice expéditive des traiteurs. — Voyage et dangers. — Assassinat. — Père de famille abandonné. — Opération indienne. — Pieuses croyances. — Traiteurs français. 297

Chap. XL. — Poursuite du meurtrier. — Extraction d'une balle par le blessé lui-même. — La femme coupable. — Mauvais vouloir et rancune des traiteurs américains. — Le nerf de daim. — Le major Long. — Jeunes filles de sang mêlé, enlevées à leur père. — F cture du bras. — Tanner, interprète au saut de Sainte-Marie. — Publication des Mémoires. — Projets d'avenir. 311

Notes. 327

APPENDICE.

—

OPUSCULES SUR LES INDIENS.

Fête de
— De
morts

Che
de fêt
sons,
passe
temps

CHAPITRE I.

—

DES FÊTES INDIENNES.

Fête de la médecine. — Des songes. — De l'imposition des noms. — De la guerre. — La grande fête. — Fête du Wawbeno. — Des morts. — De la médecine de chasse. — Des premiers fruits.

Chez les Indiens celui qui donne beaucoup de fêtes, ou qui, dans la langue de leurs chansons, fait continuellement promener le peuple, passe pour un grand homme; aussi, dans les temps où le gibier abonde, les fêtes sont-elles

multipliées. Lorsque les blancs n'avaient pas introduit encore parmi eux l'usage des boissons enivrantes, il est probable que leur réunion pour ces fêtes était leur principale distraction dans les intervalles de paix et de repos. Ils ont plusieurs sortes de fêtes.

1°. Le Metai-we-koon-de-win, la fête de la médecine, dont la célébration fait partie de leur grande cérémonie religieuse, le *Metai;* elle est sous la direction de quelques vieillards nommés les chefs du Metai, et les initiés seuls y sont admis.

Les conviés sont invités par un me-zhin-no-way, ou agent du chef, qui remet à chacun d'eux un petit bâton. Dans le Sud, on se sert de petits fragmens de canne; dans le Nord, on les remplace quelquefois par des plumes, qui sont teintes et conservées à cet effet. Aucun message verbal n'accompagne cet envoi.

Il serait trop long d'énumérer ici les nombreuses mesures préparatoires et les diverses particularités de cette cérémonie. Une narration cir-

constanciée de la fête du Metai chez les Menomonies a été communiquée, en 1827, par l'auteur de cette notice à la société historique de New-York.

Des chiens sont toujours sacrifiés pour cette fête; ces animaux, étant les plus intelligens et les plus utiles aux hommes, passent pour devoir être plus agréables aux divinités des Indiens. Ils croient que la nourriture mangée par eux, dans cette fête et dans quelques autres, monte sous une forme invisible à leurs yeux jusqu'au Grand Esprit.

Outre les chansons chantées dans ces fêtes, ils entendent de nombreuses exhortations des vieillards. Au milieu d'une foule d'allusions inintelligibles et de parades ridicules, ces discours renferment quelques préceptes de morale mêlés à leurs traditions sur Na-na-bush et sur d'autres personnages de leur mythologie. Tous les auditeurs qui ne sont pas ivres paraissent plongés dans la plus profonde attention. Chaque fois que l'orateur prononce à voix basse le nom

du Grand Esprit, l'auditoire répond par l'interjection Kwa-ho-ho-ho-ho-ho, dont la première syllabe doit être prononcée d'une voix sourde et lente, et chacune des autres de plus en plus bas, jusqu'à ce que le son cesse de vibrer.

Ils disent que l'orateur touche le Grand Esprit, quand il prononce son nom, et l'effet produit sur l'auditoire peut se comparer au son d'une corde tendue qui va toujours en s'affaiblissant jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans l'immobilité. Cette interjection toute particulière est usitée aussi par les Ottawwaws lorsqu'ils frappent de leurs peaux de médecine ceux qui veulent se faire initier.

On a discuté souvent jusqu'à ce jour s'il existe ou non un sacerdoce chez les Indiens. Un rapide examen suffit à démontrer que les hommes à médecine sont une séquelle de rusés imposteurs qui vivent en grande partie de la crédulité publique en vendant des médecines ou charmes pour assurer des succès à la chasse, pour séduire les femmes, et pour tout autre projet.

Lorsque l'un d'eux a été assez heureux pour prendre de l'ascendant sur les esprits superstitieux et crédules des Indiens, il est reconnu pour prophète et prétend avoir des relations avec des êtres supérieurs et invisibles.

2°. *Wain-je-tah-we-koon-de-win.* — Fête destinée à obtenir des songes. — Les fêtes de cette espèce peuvent avoir lieu en tout temps, et il n'est pas de conditions particulières requises de celui qui traite ou de ses hôtes. Le mot *wain-je-tah* signifie commun ou vrai. Ils l'emploient souvent en portant des plantes ou des animaux. Ainsi, wain-je-tah-omuk-kuk-ke veut dire un véritable crapaud, et non une reinette ou un lézard.

3°. *Ween-dah-was-so-win.* — La fête de l'imposition des noms. — Ces fêtes ont surtout lieu pour nommer les enfans, et les convives doivent tous manger ce qui leur est servi par celui qui les traite, quelle qu'en soit la quantité.

Le motif qu'ils assignent à cet usage de ne rien laisser de ce qui leur est servi dans cette

fête comme dans plusieurs autres n'a rien de bien satisfaisant pour l'esprit. Ils imitent, disent-ils, les faucons et d'autres oiseaux de proie qui n'en font jamais à deux fois du gibier qu'ils ont tué.

4°. *Menis-se-no-we-koon-de-win.* — La fête de la guerre.—Ces fêtes se font avant d'entrer en campagne ou pendant la marche vers le pays ennemi. Deux, quatre, huit ou douze hommes peuvent être convoqués; jamais un nombre impair. L'animal destiné au festin, ours, daim, moose ou tout autre, est cuit tout entier, et ils doivent le manger sans en rien laisser. Quand c'est chose possible, ils ne manquent pas de servir un grand vase plein d'huile d'ours, qu'ils boivent au lieu d'eau.

Quoiqu'un homme qui ne mange pas toute sa portion soit exposé aux moqueries des autres convives plus gourmands que lui, il arrive souvent que quelques uns d'entre eux sont forcés de faire un présent de tabac à celui qui les traite pour en obtenir la permission de s'arrêter. Dans

ce cas, s'il ne se trouve aucun des convives qui veuille manger pour eux, on appelle un homme du dehors.

Quand le festin a lieu après l'entrée en campagne, les Indiens ont grand soin de ne pas briser un seul os de l'animal mangé. Tous les os sont bien nettoyés, attachés ensemble et suspendus à un arbre. Le motif qu'ils donnent à cette observance est de signifier au Grand Esprit leur désir de revoir leur pays et leurs cabanes en rapportant leurs os en bon état.

5°. *Gitche-we-koon-de-win.* — La grande fête. — C'est une fête du grand genre que peu d'hommes dans chaque bande, et les principaux seulement, peuvent se permettre de célébrer. L'animal est cuit aussi entier que possible. Cette fête s'appelle quelquefois le *mez-ziz-a-kwa-win.*

6°. *Waw-bun-no-we-koon-de-win.* — Fête du Wawbeno. — Cette fête et toutes les autres momeries du Wawbeno, qui passe pour une absurde et dangereuse hérésie, sont abandonnées par les Indiens les plus considérables. Ces fêtes ont lieu

avec beaucoup de bruit et de désordre; elles se distinguaient de toutes les autres par leur célébration nocturne et par un grand nombre de torches allumées.

7°. *Je-bi-naw-ka-win.* — Fête des morts. — Le festin a lieu sur les tombeaux des amis qu'on a perdus. On allume un feu, et chaque convive, avant de commencer à manger, coupe un petit morceau de viande qu'il jette dans le feu. Sa fumée et son odeur, disent les Indiens, attirent le *Jébi*, qui vient manger avec eux.

8°. *Che-bah-koo-che-ga-win.* — Pendant un jour entier du printemps et un autre de l'automne, tout bon chasseur étend son sac à médecine dans l'arrière-partie de sa cabane et régale ses voisins en l'honneur de la médecine. Cette fête est considérée comme aussi solennelle et importante que celle du *Metai*.

9°. *O-skin-ne-ge-tah-ga-win.* — La fête du jeune chasseur pourrait s'appeler la fête des premiers fruits; on la célèbre lorsqu'un jeune garçon, dans ses débuts de chasse, tue pour la

première fois un animal de chacune des espèces, depuis le plus petit oiseau ou poisson jusqu'à un moose ou un bison. Les Indiens ont grand soin d'observer cette coutume. Il est inutile d'en parler avec détail, car on en trouve de nombreux exemples dans le récit de Tanner.

Jeûnes de
souris.
che. —
des mor
morts r
liers aux
des mort

Des je
sont pre
mariés d
très rap
matin,

CHAPITRE II.

—

DES JEUNES ET DES SONGES.

Jeûnes des enfans. — Pronostics tirés des songes. — La chauve-souris. — Net-no-kwa. — Les béquilles et la chevelure blanche. — Croyance algonquine. — La vie future. — Le sentier des morts. — Le canot vacillant et le grand chien. — Les morts reviennent. — Funérailles indiennes. — Rites particuliers aux veuves. — Le jébi. — Hymne funèbre. — Souvenirs des morts. — Tribus voisines du cercle arctique.

Des jeûnes rigoureux et long-temps continués sont prescrits, dans la jeunesse, aux Indiens non mariés de l'un et de l'autre sexe, dès une époque très rapprochée de l'enfance. Un père, le matin, offre à son enfant, d'une main, le dé-

jeûner de tous les jours, de l'autre du charbon de bois; si le charbon est accepté, le père se montre satisfait et donne à l'enfant des éloges ou d'autres marques de contentement. La faculté de supporter un long jeûne est un titre de considération très envié. C'est pour cela qu'ils élèvent leurs enfans à supporter long-temps la privation de nourriture.

Quelquefois les enfans jeûnent trois, cinq, sept et même, assure-t-on, jusqu'à dix jours. Dans tout cet espace de temps, ils ne prennent qu'un peu d'eau, et encore à des intervalles très éloignés. Pendant ces jeûnes, ils donnent une attention toute particulière à leurs songes; et, d'après leur caractère, les parens à qui ces songes sont racontés se forment une opinion sur l'avenir d'un enfant.

Rêver à tout ce qui se voit en l'air, comme aux oiseaux, aux nuages, au ciel, passe pour favorable; et, quand l'enfant se met à raconter des visions de cette nature, les parens l'interrompent en lui disant : c'est bien, n'en parle plus. Les

enfans conservent de ces songes des impressions qui continuent à réagir sur leur caractère pendant toute la vie.

Un vieillard, guerrier très distingué, qui se trouvait, il y a quelques années, à la rivière Rouge, avait rêvé, pendant un jeûne, dans son enfance, qu'une chauve-souris venait à lui, et il avait choisi ce petit animal pour sa médecine. Il ne donnait aucune attention aux coûteuses médecines de guerre ou de chasse en honneur chez les autres Indiens. Toute sa vie, il porta une peau de chauve-souris attachée au sommet de sa tête, et dans ses nombreuses excursions de guerre il marchait au combat, tout triomphant de confiance que les Sioux, qui ne pouvaient pas frapper une chauve-souris juste à l'aile, ne seraient jamais capables de l'atteindre. Il se distingua dans beaucoup de rencontres et tua un grand nombre de ses ennemis, sans jamais, dans sa longue carrière, être atteint d'une seule balle. Il attribuait ces succès à l'influence protectrice de la

médecine qui lui avait été révélée en songe à la suite d'un jeûne dans son enfance.

Tanner raconte que sa mère adoptive, Net-no-kwa, vers l'âge de douze ans, jeûna pendant dix jours de suite. Dans son rêve, un homme descendit du ciel, vint s'asseoir devant elle, et, après lui avoir parlé de beaucoup de choses, lui donna deux bâtons, en lui disant : « Je vous les » donne pour vous promener avec; je vous ac- » corde aussi que votre chevelure devienne un » jour blanche comme la neige. » Tout le reste de sa vie, cette excellente femme conserva une entière confiance de vivre jusqu'à un âge très avancé. Souvent, dans les grandes misères, dans la famine, dans les dangers, elle ranimait sa famille en parlant de l'assurance qui lui avait été donnée de marcher un jour sur deux béquilles et d'avoir la tête blanche comme la neige. Elle rendait le courage à ses enfans en leur inspirant une partie de sa foi dans la protection d'un pouvoir supérieur et invisible.

La croyance de communications, par la voie des songes, avec des êtres au dessus de l'humanité n'est particulière ni à ce peuple, ni à cet âge du monde. Les hommes, surtout lorsque leur esprit est peu cultivé, sont toujours très disposés à se croire l'objet d'une attention et d'une sollicitude toutes spéciales de leurs divinités.

La plupart des Indiens de la race algonquine, peut-être même la nation tout entière, croient non seulement que leurs prières, dans les temps de détresse, sont entendues et exaucées, mais que plusieurs d'entre eux sont avertis en songe d'événemens qui doivent arriver à une époque fort éloignée, ou même après leur mort.

Il est probable que leur croyance traditionnelle d'un état futur, et des circonstances de cet état, font une si forte impression sur l'esprit des enfans, qu'ils y rêvent souvent dans leur bas âge et parfois encore dans tout le reste de leur vie : aussi en trouve-t-on parmi eux, qui, dans de violentes maladies, réduits à un état désespéré, et même déjà regardés comme morts,

ont rêvé dans leur délire que les imaginations de leur jeune âge s'étaient réalisées. Aussi entend-on des Indiens raconter avec confiance que telles et telles personnes sont mortes et ont marché le long du sentier des morts, jusqu'à un grand fraisier ou arbousier qui pousse près de la route, du même côté de la rivière : ils ont vu la rivière elle-même ; quelques uns l'ont passée, et sont arrivés dans les villages des morts.

Les songes de cette nature semblent avoir été très communs parmi eux ; mais le plus souvent ils ont à parler de vexations, de disgrâces et de désappointemens. Ils sont arrivés au grand fraisier, où le jébi-nug les rafraîchit dans leur voyage; quand ils ont voulu prendre le fruit et le séparer, ils n'ont plus trouvé qu'une pierre.

Cette fable vient des peuplades voisines du lac Supérieur, qui ont dans leur territoire un sable très doux de couleur rouge un peu semblable au fruit.

Ils ont cependant passé outre, et ont éprouvé un grand effroi à l'aspect de me-tig-ush-e-po-kit, le canot vacillant sur lequel ils doivent passer, et du grand chien qui se tient par delà. Ils ont reçu des brocards, des railleries, des injures parmi leurs amis. On leur a ri au nez, on les a nommés *jébis*. On leur a donné des cendres et de l'eau à la place du mun-dah-urin-ah-bo ou bouillon de grain; de l'écorce pour de la venaison boucanée, et de grands puk-kwis ou o-zhush-kwa-to-wuks, qu'on nomme vesses-de-loup, pour des planches.

Quelques hommes n'ont vu dans ce pays que de jeunes femmes qui se les sont disputés pour maris, et les songes de tous se sont teints de quelques nuances empruntées à leur situation particulière. D'où les peuples ont-ils tiré leurs premières traditions sur le pays des morts? Jamais peut-être on ne pourra le savoir; mais, puisqu'elles existent, il n'est pas surprenant qu'elles se reflètent dans leurs songes.

Ils pensent aussi que l'ame, ou, comme ils

l'appellent, l'ombre, se détache du corps dans les maladies violentes, et ils regardent une personne dont l'état paraît désespéré comme déjà morte : aussi vous parlent-ils d'hommes qui sont morts en tel temps, et qui cependant ont vécu depuis non seulement bien des jours, mais bien des années. Quand on le leur fait remarquer, ils ne reconnaissent aucune impropriété de terme; il leur arrive même souvent de dire : telle personne est morte à telle époque, mais elle est revenue.

Je les ai entendus reprocher à un malade de s'exposer témérairement, dans sa convalescence, au danger de perdre son ombre qui n'était pas bien attachée à sa personne. Ils pensent que l'ame se sépare du corps avant le commencement de sa dissolution; mais ils croient aussi qu'elle ne s'en éloigne que long-temps après la mort. Cette croyance se montre évidemment dans leur fête du che-bah-koo-che-ga-win, et dans quelques unes de leurs cérémonies d'enterrement, surtout de la part des femmes, qui

rendent les derniers devoirs à leurs maris.

Au printemps de 1826, un homme de la tribu des Menomonies vint à mourir, et fut enterré très près de l'endroit où campait une partie du cinquième régiment de l'infanterie des États-Unis, sur un plateau en arrière du village de la prairie du Chien, situé aux bords du Mississipi. Le corps fut accompagné à son dernier asile par une foule nombreuse d'amis et de parens : comme on allait le descendre dans la fosse, la veuve s'approcha, contempla le grossier cercueil, monta dessus, s'élança aussitôt, et prit sa course à travers la plaine sans s'arrêter avant un mille.

Tel est l'usage des femmes de cette tribu ; et la veuve a grand soin, si elle songe à un second mariage, de ne point tourner ses regards du côté du tombeau qu'elle vient de quitter ; c'est par une route détournée qu'elle doit regagner sa cabane. Cela se fait ainsi, disent-elles, pour que le *chapi* (*jébi* des Ojibbeways) ou le mort ne puisse plus les suivre désormais. Les Menomo-

nies croient que, si la femme regardait en arrière, elle tomberait morte à l'instant même, ou deviendrait folle sans jamais pouvoir guérir.

Dans quelques rares occasions, une autre personne accompagne la veuve, une poignée de petites branches à la main, et, marchant immédiatement sur ses traces, agite ces branchages sur sa tête comme pour chasser les mouches. Cette action s'exprime par le mot wai-whai-na-how, et la cérémonie tout entière s'appelle ah-nenk-kun-new.

Dans l'exemple que je viens de citer, la femme courait rapidement, et sans regarder en arrière, dans une direction opposée à celle de sa cabane; mais ses cris de douleur se faisaient entendre au loin, et semblaient contredire une action dont le seul but était de se séparer pour jamais de celui qu'elle pleurait.

Les respects ordinaires et bien connus, rendus aux morts par les Indiens, ne paraissent pas indiquer l'absence de sentimens affectueux qui ressort de la cérémonie dont je viens de parler.

Dans la plupart de leurs coutumes concernant les devoirs envers les morts, on distingue non seulement les traces d'affections tendres, mais même une foi vive en une existence future. Ils croient que leurs amis séparés d'eux peuvent connaître et apprécier la valeur des bons offices qu'on leur rend après leur départ.

Au grand conseil de la prairie du Chien, en 1833, un chef siou, de la bande éloignée du Sissitong, tomba malade et mourut d'une fièvre bilieuse. C'était un homme fort distingué dans sa nation, et comme il était venu à une grande distance de son pays pour obéir à l'appel de notre gouvernement, le commandant militaire de ce poste crut devoir lui rendre les derniers honneurs du guerrier. Les hommes de sa bande étaient réunis autour de son corps, dans la cabane où il avait expiré, et quand l'escorte arriva, ils le soulevèrent sur sa bière. Cent voix mâles chantèrent une espèce de *requiem*, que traduit ainsi une personne qui connaît bien leur langue :

« Frère, ne vous affligez pas. Le sentier où » vous marchez est celui où nous marcherons » nous-mêmes, et tous les hommes nous y sui- » vront. »

Ils répétèrent ce chant jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'endroit de la sépulture.

Il y a quelque chose de touchant dans leur coutume de soigner le *jébi*, ou souvenir du mort, qui, comme nos crêpes et nos vêtemens noirs, trouve place sous plus d'un toit où le deuil n'est guère apparent. Cependant, quoique le vide laissé par le défunt ait pu se remplir dans leur cœur, jamais ils n'oublient les tributs qu'ils regardent comme nécessaires aux besoins de celui qui n'est plus. Soit qu'ils mangent ou qu'ils boivent, une portion est soigneusement mise à part pour le *jébi*, et cette observance dure des années, à moins qu'ils ne trouvent une occasion de faire partir ce souvenir avec une expédition de guerre. S'ils parviennent à le jeter sur un champ de bataille, comme

ils cherchent toujours à le faire, leurs obligations cessent envers le mort.

On dit que les Chippewyans, les Sarcees, les Strong-bows (les forts arcs), et d'autres tribus de ces affreuses régions qui bordent le cercle arctique, négligent, dans beaucoup de circonstances, d'enterrer leurs morts, et que souvent ils abandonnent leurs amis et leurs parens quand la maladie ou la vieillesse les rend incapables de supporter les fatigues inséparables de leur genre de vie. Si ce fait exceptionnel est vrai, comme il n'est guère permis d'en douter, on en doit trouver la cause dans de dures nécessités qu'impose la rigueur du climat.

Les n
qui
— I
tou

C
que
de f
tum
Con

CHAPITRE III.

—

LES TOTEMS.

Les noms de famille. — Devoirs qu'ils imposent. — Les Algonquins. — Les Chippewyans du Nord. — Les tribus de l'Ouest. — Les Dahcotahs ou Sioux. — Catalogue de totems. — Tatouage.

Chez les Indiens de la race algonquine, chaque homme reçoit de son père un *totem* ou nom de famille. Ils affirment que, selon leurs coutumes, nul n'a le droit de changer de totem. Comme cette marque distinctive passe d'un

homme à tous ses enfans et à tous les prisonniers qu'il adopte, il est évident qu'à l'instar des généalogies des Hébreux, ces totems doivent fournir une énumération complète de toutes les origines des familles.

Cette institution ne diffère pas de celle de nos noms de famille; mais les devoirs d'amitié et d'hospitalité sont plus scrupuleusement observés, ainsi que les degrés de prohibition d'alliance. C'est dans les mœurs des Indiens un grand crime d'épouser une femme qui ait le même totem que son mari, et ils citent des exemples de jeunes hommes mis à mort par leurs plus proches parens pour expier la violation de cette règle.

Ils disent aussi que ceux qui ont le même totem, quand bien même ils seraient de bandes distinctes et hostiles, sont tenus, en toute circonstance, à se traiter, lorsqu'ils se rencontrent, non seulement comme des amis, mais comme des frères, des sœurs et des membres d'une même famille.

Quant à l'origine de cette institution et au devoir de sa stricte observance, les Indiens prétendent n'avoir aucune tradition; ils supposent que le totem leur a été donné au commencement par leur créateur. Ces signes sont maintenant très nombreux comme les surnoms parmi eux, et, en considérant leur nombre, il est impossible de ne pas reconnaître qu'il y a eu un temps où on les changeait pour en adopter de nouveaux plus facilement qu'aujourd'hui.

Il n'est pas jusqu'à présent bien constaté qu'aucune tribu indienne de l'Amérique du Nord, excepté celles de la race algonquine, ait ces distinctions généalogiques. Nous nous sommes bien assuré que les tribus de la grande famille des Chippewyans du Nord n'en ont pas. De longues relations avec des bandes de Dahcotahs du Mississipi ou de Saint-Pierre, parmi lesquelles nous comptions les Hoochawgenahs, ou Winnebagoes et les Ioways, ne nous ont révélé aucune trace de semblables coutumes, non plus qu'un séjour passager parmi les Otoes, les Kansas, les Omaw-

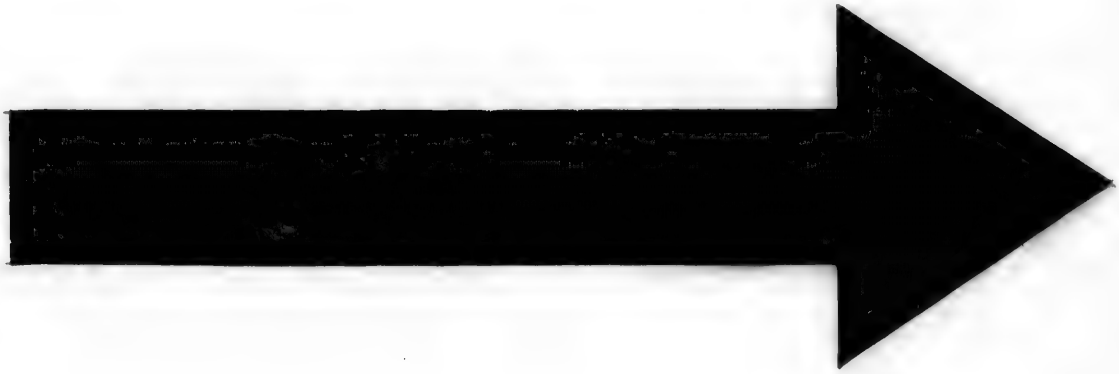
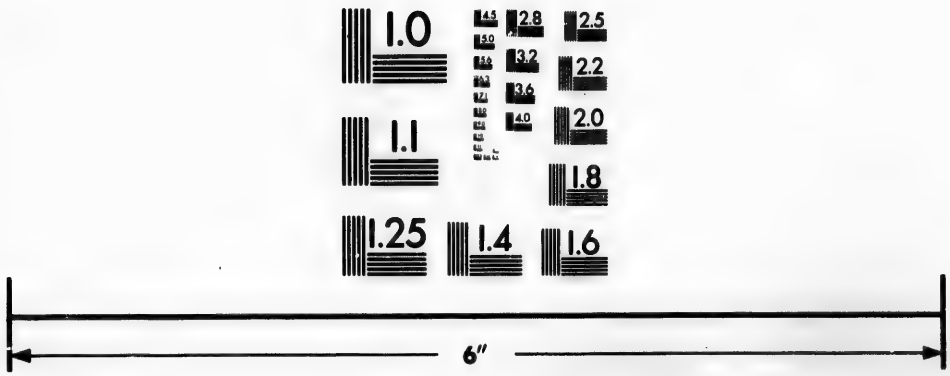


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

hawes, les Pawnees et d'autres tribus occidentales. Nous ne pouvons toutefois parler des Indiens de l'Ouest avec une entière confiance; car Renville, interprète pour les Sioux, après beaucoup d'hésitation et d'examen, a fini par nous dire qu'il croyait à l'existence d'une coutume à peu près analogue chez ce dernier peuple.

Les Algonquins, on doit l'observer, croient que tous les autres Indiens ont des totems; mais comme ils ne connaissent pas ceux des bandes hostiles, dans leurs correspondances par peinture, l'omission de totem sert à désigner un ennemi. Les bandes d'Ojibbeways qui vivent près de la frontière du pays des Sioux comprennent toujours qu'une figure d'homme sans totem signifie quelqu'un de cette nation.

L'ours, le petit brochet et le poisson blanc sont les totems de quelques familles. Le moose passe pour avoir été, dans l'origine, celui de la nation des Ottawwews. Ce peuple s'étant accru de l'accession de diverses autres bandes, beaucoup de nouveaux totems se sont introduits avec

elles, et sont aujourd'hui entremêlés dans les familles de la race primitive. Le renne, l'aigle à tête blanche, le faucon femelle, le serpent d'eau, l'arbre fourchu, la grue, la mouette et le petit poisson-chat sont des totems bien connus. Le chat sauvage est un totem commun chez les Muskegoes. Net-no-kwa et Wa-me-gon-a-biew avaient le castor. Tanner conservait le serpent à sonnettes, totem de Manito-o-geezhik et de Kish-kau-ko qui l'avaient enlevé.

Nous pourrions en énumérer bien d'autres encore, mais ceux-là suffisent pour donner une idée des principaux objets dont les Indiens font dériver leurs noms. Le nom vulgaire d'un homme peut être et est souvent changé, soit lorsqu'il part pour la guerre, soit à l'occasion de quelque événement remarquable. Le totem ne change jamais. Il n'est pas vrai qu'ils aient toujours la figure de leur totem tatouée sur quelque partie de leur corps; il ne l'est pas non plus qu'ils portent constamment sur eux une peau ou quelque autre marque qui les fasse immé-

diatement reconnaître. Cela peut arriver quelquefois; mais le plus souvent, dans leurs rencontres, ils sont respectivement obligés de se questionner sur leurs totems.

CHAPITRE IV.

—

ASTRONOMIE DES INDIENS.

Fable indienne. — L'enfant enlevé. — Le mari de la lune. — Le dîner du soleil. — L'enfant malade. — Le sacrifice du chien blanc. — Retour sur la terre. — Les lunes indiennes. — Opinion sur les comètes. — Les Éclipses. — Les maladies de la lune. — La voie lactée. — L'aurore boréale. — La danse des morts. — Les dieux inférieurs.

Il y a peu de chose à dire des opinions des Indiens sur les corps célestes. Une connaissance étendue des mouvemens, des distances et des figures des astres ne saurait s'attendre d'un peuple tel que ces nations, dépourvues à la fois

de l'aide des instrumens et d'une langue écrite. Ils ne prétendent pas à plus de savoir en cette matière qu'ils n'en possèdent réellement.

Au-do-me-ne, Ottawwaw intelligent de Waw-gun-uk-kiz-ze, en réponse à mes questions sur ce qu'ils croient du soleil et de la lune, m'a raconté la fable suivante :

Il y a bien long-temps, un vieux chef ojibbeway et sa femme, qui vivaient sur les bords du lac Huron, avaient pour fils un très bel enfant. Il s'appelait Ono-wut-to-kwut-to (celui qui attrape les nuages), et il avait, comme son père, un castor pour totem. C'eût été un enfant chéri, car il était au fond affectueux et obéissant; mais on ne pouvait jamais le décider à jeûner. Quoiqu'on lui donnât du charbon de bois au lieu de son déjeûner ordinaire, il ne voulait jamais se noircir la figure; puis, s'il pouvait trouver des œufs ou une tête de poisson, il les faisait rôtir et les mangeait.

Un jour on lui enleva ce qu'il avait préparé ainsi pour remplacer son déjeûner, et on lui

donna à la place quelques charbons. Mais ce fut la dernière des nombreuses tentatives faites pour le déterminer à jeûner. Il prit les charbons, se noircit la figure, sortit, et se coucha par terre. Le soir, il ne rentra point dans la cabane de ses parens, et il dormit dehors. Dans son rêve il vit une très belle femme descendre du ciel et se tenir debout devant lui. « Ono-» wut-to-kwut-to, lui dit-elle, je suis venue » pour vous, ayez soin de bien suivre mes tra-» ces. » Le jeune garçon obéit sans hésiter, et suivant soigneusement les traces de la femme, il vit qu'il marchait sur la cime des arbres, à travers les airs et par delà des nuages. Son guide passa enfin à travers un petit trou rond, et à sa suite il se trouva dans une belle et vaste prairie.

Ils suivirent un sentier qui les conduisit à une grande cabane de belle apparence : en y entrant, ils virent, d'un côté, des pipes, des massues de combat, des arcs, des flèches, des

lances, en un mot tous les attributs et les ornemens des hommes; de l'autre, tous ceux des femmes.

C'était la maison de la belle femme qui venait de lui servir de guide. Elle avait sur le métier un ceinturon qui n'était pas encore entièrement tissé. Elle lui dit : « Voici mon frère qui vient, » je vais vous cacher; » et, le poussant dans un coin, elle mit le ceinturon devant lui; mais Ono-wut-to-kwut-to, de sa cachette, examina attentivement ce qui se passait. Il vit le frère de la jeune femme entrer très magnifiquement vêtu, et détacher une pipe de la muraille. Après avoir fumé, il déposa sa pipe avec le sac qui contenait ses *pah-koo-se-guns*, et il dit : « Ma » sœur, quand renoncerez-vous à ces pratiques? » Avez-vous oublié que le plus grand des es- » prits vous a défendu d'enlever les enfans de » ceux qui vivent sur la terre? Vous croyez » avoir bien caché celui que vous venez de » prendre; mais ne sais-je pas bien qu'il est ici

» dans la cabane. Si vous ne voulez pas encou-
» rir ma disgrâce, vous allez sur-le-champ le
» rendre à ses amis. » Elle le refusa.

Voyant sa sœur déterminée à ne pas le laisser partir, il dit au jeune garçon : « Vous pouvez
» très bien sortir de cet endroit où vous n'êtes
» point caché à mes yeux, et vous mettre à mar-
» cher; car, si vous y restez, vous serez affamé
» dans votre solitude. » A ces mots, il détacha un arc, des flèches et une pipe de pierre rouge richement ornée pour lui en faire présent. Le jeune garçon sortit de derrière le ceinturon, s'amusa avec l'arc et la pipe que l'homme lui avait donnés, et devint le mari de la jeune femme qui l'avait enlevé dans les bois voisins de la cabane de son père.

Il sortit dans la prairie ouverte; mais dans toute cette belle et vaste contrée il ne vit pas d'autres habitans que sa femme et son beau-frère. Les plaines étaient ornées de fleurs et arrosées de ruisseaux étincelans; mais les ani-

maux ne ressemblaient point à ceux qu'il avait l'habitude de voir. La nuit succéda au jour comme sur la terre; mais, à la première apparence de lumière, le beau-frère d'Ono-wut-to-kwut-to fit ses préparatifs pour quitter la cabane. Pendant tout le jour, et tous les jours, il s'absenta pour revenir le soir. La femme aussi, quoique avec moins de régularité pour les heures de départ et de retour, s'absentait souvent une grande partie de la nuit.

Le jeune époux était curieux de savoir où ils passaient le temps de leur absence, et il obtint de son beau-frère la permission de l'accompagner dans une de ses courses quotidiennes. Ils marchèrent dans un sentier uni et ouvert à travers les prairies dont il n'apercevait point le terme. Ono-wut-to-kwut-to, se sentant pressé par la faim, demanda à son compagnon s'ils ne pourraient pas rencontrer du gibier. « Prenez patience, mon » frère, répondit-il, c'est là ma route de tous » les jours, et pas loin d'ici est l'endroit où

» je prends chaque fois mon dîner. Quand nous
» y arriverons, vous verrez comment je me pro-
» cure des vivres. »

Ils arrivèrent enfin à une place où de belles nattes étaient étendues pour servir de siéges; on voyait la terre par un trou. Ono-wut-to-kwut-to, sur l'avis de son compagnon, regarda à travers et reconnut bien au dessous de lui les grands lacs et les villages, non seulement des Ojibbeways, mais de toutes les peaux rouges. D'un côté, il vit un parti de guerre qui se glissait à la dérobée vers le camp de chasse d'une tribu ennemie; son compagnon lui dit quel serait le résultat de l'attaque qu'on allait commencer. D'un autre côté, il aperçut des hommes qui célébraient un festin et qui dansaient. Les jeunes garçons se livraient à leurs divertissemens; çà et là des femmes s'occupaient de leurs travaux accoutumés.

Le compagnon d'Ono-wut-to-kwut-to appela son attention sur un groupe d'enfans qui jouaient

devant une cabane. « Voyez-vous, lui dit-il, cet » enfant si vif et si beau ; » et au même instant il lança une toute petite pierre qui frappa l'enfant. On le vit aussitôt tomber par terre, et on l'emporta dans la cabane. Il y eut un grand mouvement du peuple; on entendit le *she-she-gwun* avec la chanson et la prière de l'homme de médecine qui priait d'épargner la vie de l'enfant. A cette requête, son compagnon répondit : envoyez-moi le chien blanc.

Alors ils distinguèrent la confusion et le bruit des préparatifs d'une fête; un chien blanc fut tué et flambé : tous les voisins se réunirent dans la cabane. Pendant tous ces préliminaires, il dit à Ono-wut-to-kwut-to : « Il est parmi vous au- » tres, dans le bas monde, des hommes que » vous croyez de grands médecins; mais c'est » parce que leurs oreilles sont ouvertes, et qu'ils » entendent ma voix, quand j'ai frappé quel- » qu'un, qu'ils peuvent parfois guérir les ma- » lades. Ils engagent les hommes à me donner

» ce que je demande, et, lorsqu'ils me l'ont
» envoyé, je retire ma main de ceux que j'ai
» frappés. »

Pendant cette explication, le chien fut partagé aux convives, et le médecin, comme ils allaient commencer à manger, se mit à dire : Nous t'envoyons ceci, grand Manito. Aussitôt ils virent le chien, tout cuit et tout préparé, arriver à eux à travers les airs. Après leur repas, ils retournèrent chez eux par une autre route.

Ils vécurent ainsi quelque temps; mais Onowut-to-kwut-to n'avait oublié ni ses amis, ni les plaisirs qu'il avait laissés dans le village de son père ; il désira ardemment son retour sur la terre. Enfin, sa femme consentit à sa demande : « Puisque vous préférez, lui dit-elle, la pau-
» vreté, les besoins et les misères du bas
» monde aux plaisirs paisibles et perpétuels de
» ces prairies, allez, je vous le permets, et
» même, puisque je vous ai enlevé ici, je vous
» reconduirai jusqu'à l'endroit où je vous ai

» trouvé, auprès de la cabane de votre père;
» mais rappelez-vous que vous êtes mon mari,
» et que mon pouvoir sur vous n'est en rien
» diminué. Vous allez retourner chez vos pa-
» rens et y vivre âge d'homme, en observant ce
» que je vais vous recommander : Donnez-vous
» bien de garde d'oser prendre femme parmi les
» hommes; si cela vous arrive, vous encourrez
» mon déplaisir, et si vous vous mariez une
» seconde fois, ce sera alors que vous serez
» rappelé auprès de moi. »

A ces mots, Ono-wut-to-kwut-to se réveilla et se retrouva à terre, auprès de la porte de la cabane paternelle. Au lieu des êtres brillans de sa vision, il aperçut autour de lui sa vieille mère et ses parens, qui lui dirent qu'il avait été absent près d'une année. Pendant quelque temps, il fut sérieux et absorbé dans ses souvenirs; mais, par degrés, l'impression de sa visite à un monde supérieur s'effaça. Il commença à douter de la réalité de ce qu'il avait vu et entendu; enfin, oubliant les injonctions de sa femme céleste, il

épousa une belle jeune femme de sa tribu. Quatre jours après, elle n'existait plus.

Mais l'effet de cet effrayant avertissement finit aussi par s'effacer. Il se hasarda une seconde fois à se marier, et, bientôt après, sortant une nuit de sa cabane, pour voir ce que signifiait un bruit inaccoutumé, il disparut pour ne plus revenir : on croit que sa femme était descendue du monde supérieur pour le reprendre, selon sa menace, et qu'il réside encore dans les régions célestes, où il a pris la place de son beau-frère, pour veiller sur les affaires des hommes.

Il paraît, d'après cette tradition, qu'un culte et des sacrifices sont souvent rendus, par les Ottawwaws, au soleil et à la lune, et qu'ils reconnaissent que ces astres, ou plutôt l'homme du soleil et la femme de la lune, veillent sur toutes nos actions.

Les diverses phases de la lune leur offrent une méthode pour mesurer le temps très exacte quant aux périodes, mais variable dans les noms qu'ils leur donnent. Leurs vieillards ont souvent

des disputes sur le nombre des lunes de chaque année, et donnent quelquefois des noms différens à chacune d'elles. Voici les dénominations le plus en usage chez les Ottawwaws et les Menomonies :

La lune des fraises;

La lune des *whortleberries* ;

Celles de la récolte du riz sauvage, de la chute des feuilles, de la glace, des raquettes à neige ou de la nuit brillante;

La lune de l'ours, selon les Ottawwaws, du rut des daims, selon les Menomonies, et de l'esprit, selon les Ojibbeways;

La lune la plus longue, bonne pour la chasse; elle correspond à peu près au mois de janvier : une personne née pendant cette lune doit vivre long-temps;

La lune de l'allaitement, ou des rejetons d'arbre;

La lune de l'oie sauvage, selon les Ojibbeways, et du sucre, selon les Menomonies;

La lune des lapins et celle des feuilles.

Les Menomonies en ont encore une, celle du serpent, qu'ils placent dans le printemps.

Ils font peu d'attention aux autres corps célestes plus éloignés; il n'en est qu'un très petit nombre, comme l'étoile du matin, l'étoile du nord et la grande ourse, qui reçoivent de leurs vieillards des noms particuliers.

Quant aux comètes, ils partagent l'opinion vulgaire de la populace parmi les blancs, qui regarde toujours l'apparition d'une d'elles comme un présage de guerre. Le nom que leur donnent les Ojibbeways paraît signifier étoile brillante; chez les Menomonies, c'est le feu qui voit; et chez quelques Ojibbeways, le feu qui a une chevelure.

Les Indiens n'ont aucune notion exacte sur les véritables causes du croissant et du décours de la lune; des éclipses et des autres phénomènes qui résultent du mouvement des corps célestes. Témoins d'une éclipse de lune, ils disent qu'elle se meurt, et ils lui tirent des coups de fusil; quand ils voient la partie lumi-

neuse reprendre un peu plus d'étendue, ils croient l'avoir aidée à se débarrasser de la maladie qui s'emparait d'elle. Ils disent souvent, de la voie lactée, qu'une tortue a nagé au fond du firmament et remué la vase.

Leur opinion sur l'aurore boréale, qu'ils appellent la danse des morts, est un peu plus poétique, mais également puérile. Ils distinguent plusieurs phénomènes météoriques de ceux qui se passent par delà notre atmosphère, et ils disent des premiers : ceux-là nous appartiennent.

Ce que Roger Williams a recueilli, il y a longtemps, de la mythologie des Indiens de Rhode-Island, ne s'accorde qu'en partie avec les opinions actuelles des Ottawwaws. Nous n'entendons plus rien dire de Cau-tan-to-wit, le grand Dieu du Sud-Ouest; Ning-gah-be-an-nong Manito, le dieu de l'Ouest, frère cadet de Na-na-bou-jou, dieu de la contrée des Morts, a pris sa place. Dans son Saw-waw-nand, nous reconnaissons Shaw-wun-nong Manito, le dieu du Sud des Ottawwaws ; mais toutes ces divinités,

Waw-bun-ong Manito, le dieu du matin ou de l'Est; Ke-way-tin-ong Manito, le dieu du Nord, et Ka-no-waw-bum-min-uk, celui qui voit tout, dont la place est dans le soleil, sont inférieurs en puissance à beaucoup d'autres, même aux Ke-zhe-ko-we-nin-ne-wugs, race de petits êtres bienveillans et vigilans, toujours prêts à faire du bien à l'espèce humaine.

L'ar

me
me
Ch
rac
Ch

Il
un
n'of
San
tion

CHAPITRE V.

—

MUSIQUE ET POÉSIE DES INDIENS.

L'art oratoire chez les Indiens. — Chants religieux et guerriers. — Origine asiatique. — Unité de la race américaine. — Métamorphoses. — Traditions mosaïques. — Révélation. — Harmonie relative. — Nocturnes. — Sensations comprimées. — Chants traditionnels. — Chants conservés par le dessin. — Caractères indiens. — Missionnaires chrétiens. — Civilisation des Cherokees. — Aptitude indienne.

Il faut le reconnaître, nous entrons ici dans un champ stérile qui promet peu à l'industrie et n'offre guère de récompenses aux recherches. Sans langue écrite qui puisse perpétuer les créations du génie ou porter à l'avenir la mémoire

des événemens remarquables, les Américains n'ont point d'archives à ouvrir à la curiosité européenne. Ils n'ont probablement jamais pensé, comme les Arabes, que la culture de la langue nationale est une affaire importante, et leurs orateurs, s'ils ont pu quelquefois éprouver l'effet d'un heureux choix d'expressions, ont toujours dû se voir renfermés dans un cercle étroit par la nécessité d'être compris de leur auditoire. Aussi ces orateurs paraissent-ils beaucoup plutôt rechercher la véhémence des gestes et la chaleur de l'action intelligible sans paroles, que l'élégance de la pensée et le raffinement de la diction.

Leurs chants religieux ou guerriers se composent presque tous d'un petit nombre de mots ou de phrases très brèves plusieurs fois répétés; et dans leurs allocutions, ils développent longuement et répètent avec insistance une même idée. Quiconque entendrait un orateur indien sans comprendre sa langue supposerait tout naturellement que ses discours sont pleins de sens. Mais ces morceaux oratoires, comme leurs

chants ennuyeux et monotones paraissent, à qui peut les comprendre, si pauvres et si vides, que bien peu d'hommes blancs pourraient se résigner à les écouter, sans l'espoir d'en tirer quelque observation ou quelque trait de mœurs dont l'orateur ou le chanteur ne se doute pas le moins du monde. Mais quand tout a été entendu, expliqué et soigneusement étudié sous ses diverses faces, une imagination vive et fertile peut y trouver une instruction morale et des détails historiques.

Si nous trouvons chez les Indiens de l'Amérique des traditions manifestement analogues à celles de la grande famille asiatique à laquelle nous devons la plupart de nos opinions religieuses, cela ne peut être considéré que comme une indication de ce qui n'avait pas besoin de preuve. Ce peuple, aussi bien que nous, peuple venu de l'Europe, tire son origine de cette famille primitive qui, des montagnes de l'Asie, a disséminé ses rejetons dans toutes les parties de la terre. C'est là que les plus anciens souvenirs humains, comme les raisonnemens de la saine philosophie et de la

critique éclairée, nous font voir la grande fontaine d'où s'est répandue la race des hommes, et si quelques uns des ruisseaux qui en sont descendus ont été cachés dans des marécages ou perdus sous des sables, ces accidens ne doivent nous laisser aucun doute sur leur véritable origine. Mais il n'est pas permis d'espérer que les monumens et les concordances qui existent et peuvent se retrouver amènent jamais la science à tracer d'une manière complètement irrécusable la généalogie et les migrations de la branche américaine. Toutefois cette recherche n'est pas sans intérêt pour ceux qui aiment à suivre le caractère humain dans toutes les situations et à étudier l'effet des révolutions dans leur influence extérieure sur les coutumes, la langue et les opinions métaphysiques.

Il existe probablement une évidence suffisante pour convaincre la plupart des hommes que les naturels des régions centrales de l'Amérique du Nord, quelle que soit aujourd'hui la différence de leurs dialectes, sont essentiellement de

la même race que les Péruviens, les Mexicains et les Natchez, entre lesquels et les anciens habitans de la Grèce et de l'Italie, ainsi qu'une partie de la population actuelle de l'Inde qui adore Brama, une parenté irrécusable a été déjà constatée.

Dans les métamorphoses que les traditions indiennes attribuent à beaucoup d'arbres, de plantes, d'animaux, et d'autres objets, nous voyons une ressemblance frappante avec des superstitions consacrées par les poètes romains. Nous trouvons aussi, dans les traditions américaines, des allusions évidentes au déluge universel, et à beaucoup d'autres faits que nous sommes accoutumés à considérer comme reposant sur l'autorité de l'histoire mosaïque. Mais quand nous réfléchissons à la distribution presque universelle de ces opinions sous une forme ou sous une autre parmi toutes les races d'hommes connues, il nous est permis de douter si elles dérivent seulement des livres historiques des Hébreux, ou si ce ne sont pas plutôt des

lueurs de cette lumière primitive, qui, lors de la première grande séparation des familles de Sem, de Cham et de Japhet, après le déluge, et plus tard à la dispersion de Babel, doit avoir été répandue sur la race des hommes tout entière.

L'histoire de Moïse, écrite bien postérieurement à la période dont nous parlons, nous démontre d'une manière complète, non seulement que les souvenirs du déluge et des autres grands événemens arrivés dans les premiers âges du monde avaient été conservés par la tradition, mais aussi que des révélations directes des intentions et des volontés du Créateur avaient été et étaient encore faites aux hommes en divers temps et en divers lieux.

Dans les deux ou trois premiers siècles après le déluge, quelque connaissance des arts mécaniques, de la construction des bateaux au moins, et de la maçonnerie, avait été conservée; autrement tant d'hommes n'auraient pas pu entreprendre l'érection d'une tour dont le sommet devait atteindre le ciel. A cette époque, Noé, le

second père des hommes, et ses trois fils, qui avaient, comme lui, connu le monde avant le déluge, étaient encore vivans. Donc, aucune branche de la famille d'aucun des trois fils de Noé, se dispersant alors dans *les îles des Gentils*, ou dans toute partie éloignée de la terre que leurs connaissances de la navigation et des autres arts leur permettaient d'atteindre, ne se séparait sans emporter quelques traditions de cosmogonie et de théogonie, qui, après tant d'années et de chances d'inévitable altération, offrent encore quelques points de ressemblance avec la vérité.

Aussi me semble-t-il évident que, tout en reconnaissant une remarquable identité de certaines observances entre les Indiens et les Hébreux, nous ne devons nullement en conclure que l'une de ces races descende de l'autre. Tout ce qu'elles offrent de commun doit être né d'une parité de circonstances, et se reporter à des temps de beaucoup antérieurs à la vocation d'Abraham. Mais laissons là cette inutile discussion, qui depuis long-temps a excité plus

d'attention qu'elle n'en mérite, et revenons à notre sujet.

La poésie des Indiens, s'il est exact de dire qu'ils en aient une, est le langage de l'ame et l'expression de la passion. Si tout ce qui offre ce caractère, en s'élevant au dessus du style et du ton de la conversation habituelle; si tout ce qui se chante ou peut se chanter, est de la poésie, il faut convenir qu'ils sont abondamment pourvus de poésie et de poètes. Tout ce qui les réveille des choses communes de la vie provoque de leur part une expression particulière. La mesure et le rhythme, l'art et l'élégance, la proportion et l'harmonie des périodes leur sont inconnus, mais ils accompagnent leur poésie d'une certaine modulation de la voix, qui peut, à la rigueur, être considérée comme un chant.

Dans toutes leurs fêtes et solennités religieuses, leurs hymnes et leurs prières aux êtres supérieurs sont toujours chantés. Dans tous les temps de détresse et de danger, soit que la famine menace, soit que la mort approche sous

quelque horrible forme, l'Indien exprime son anxiété, offre ses supplications, ou peut-être se rappelle une pensée favorite, l'orgueil de sa vie et la consolation de sa mort; il le fait par un chant mesuré et monotone, dans lequel l'oreille d'un étranger distingue surtout la fréquente répétition d'un mot.

Ce n'est pas seulement dans les circonstances graves et accidentelles de la vie que nous retrouvons chez eux ces grossiers rudimens de la poésie et de la musique. L'amour, dans ses revers ou dans ses triomphes, le chagrin, l'espoir et l'ivresse adoptent la même méthode de s'exprimer. Quand ils sont ivres, ce qui n'est pas rare, les hommes, et surtout les femmes de quelques tribus, font entendre la nuit, quelquefois même pendant toute la nuit, des chants plaintifs et mélancoliques sur la mort de leurs parens ou sur d'autres infortunes.

A entendre ces lamentations, lorsque l'obscurité ne permet pas de distinguer les cantatrices trop souvent dégoûtantes, et que la distance adoucit

la rudesse de leurs intonations, on peut trouver quelque chose de touchant dans leurs complaintes improvisées. Les voix sont souvent belles, et les paroles sont presque toujours celles d'une souffrance vraie, naturelle et sans art. Du grand nombre de ces chants mélancoliques, et des flots de larmes, qui sont chez les Indiens les suites de l'enivrement, on pourrait conclure que leur condition entraîne plus de chagrins et de souffrances que celle de quelques autres races, ou que l'excès des liqueurs spiritueuses agit différemment sur eux.

On peut, du moins, en tirer cette conséquence, que, dans leur sobriété, ils portent un masque. En réalité, ceux qui connaissent le mieux les Indiens savent à merveille quels sont leurs constans efforts pour cacher leurs sensations, et combien ils finissent par apprendre l'art de ne point laisser lire ce qu'ils éprouvent. Quant à ces effusions, non préméditées, qui se mêlent aux hoquets de leur ivresse, l'admirateur le plus enthousiaste des Indiens ne saurait les con-

fondre avec la poésie; si quelque chose dans leurs habitudes mérite ce nom, on le trouverait plutôt dans les chansons traditionnelles qui passent de père en fils, et se transmettent d'homme à homme, souvent par vente à prix de pelleteries, pour servir dans leurs fêtes, dans l'administration des remèdes aux malades et surtout dans les médecines de chasse. Nous ne doutons pas que plusieurs des chansons, ainsi conservées, ne soient d'une haute antiquité, mais nous ne sommes pas disposés à témoigner en faveur de leur mérite poétique. Leur poésie a besoin, comme leur éloquence, de traducteurs habiles qui ne soient point trop scrupuleux à vouloir reproduire exactement la pensée originale.

La méthode de délinéation, par laquelle ils aident leur mémoire à retenir et à reproduire, à l'occasion, ces compositions, montre peut-être un des premiers essais qui conduisent à la langue écrite. Cependant, de son existence parmi eux, dans la forme actuelle, il ne faudrait pas

se hâter de conclure que, sans des relations avec une autre race d'hommes, la science ou les arts eussent fini par fleurir chez leur nation. Il est beaucoup trop évident que les Américains aborigènes, soit par tempérament et par quelque particularité de structure physique, soit par propension naturelle, sont une race plus paresseuse que celle des Européens; destinée, par conséquent, à des progrès plus lents, ou peut-être, comme la plupart des Asiatiques, vouée à stationner pendant des siècles, ou même à rétrograder dans la voie de la civilisation.

Nous ne voudrions pas risquer d'affirmer que les Américains sont une race inférieure. L'obstacle à leurs progrès paraît être l'indolence devenue habituelle à leurs esprits aussi bien qu'à leur corps, et qui les éloigne autant de l'inspiration momentanée que de la longue et bonne méditation. La faim, quelquefois, surmonte cette habitude d'indolence corporelle, ou au

moins la suspend ; mais, dans le caractère indien, la tendance est toujours au repos. Il y a bien peu d'exemples chez eux de cette inquiétude d'esprit, si commune chez la race européenne, qui cherche toujours quelque chose par delà une satisfaction complète des besoins corporels, et qui a été la véritable source de tant de grandes et de nobles actions.

L'histoire ancienne de cette race d'hommes ne manque pas d'exemples manifestes de cette disposition indolente qui, malgré tant d'efforts de la part des Européens, les a toujours tenus en arrière des connaissances, des progrès et de la civilisation qu'on leur offrait. On reconnaîtra sans doute que les Jésuites, et jusqu'à un certain point les Moraves et les autres missionnaires protestans ont commencé leurs travaux par où ils auraient dû les finir, en offrant aux esprits enténébrés des Indiens les merveilles et les doctrines tout à fait incompréhensibles pour eux de la religion chrétienne ; on doit re-

connaître aussi qu'ils ont beaucoup trop négligé de commencer leur apostolat par leur enseigner les arts, qui, en leur assurant un grand nombre de moyens d'existence, les auraient amenés d'abord à se donner des habitations fixes, et graduellement ensuite à l'adoption des habitudes et des opinions que l'on a toujours reconnues comme indispensables pour préparer le désert à recevoir le bon grain. Encore faut-il reconnaître que les descendans de ceux qui les premiers ont été admis en association intime avec les blancs, et qui ont appris d'eux les arts mécaniques avec les moyens de satisfaire aux besoins les plus communs, manquent aujourd'hui d'une manière déplorable des vertus et des connaissances que l'on serait en droit d'en attendre.

Il est bien loin de notre pensée de vouloir, par ces remarques, décourager aucune tentative qui serait faite pour introduire parmi ces peuples la religion chrétienne; bien au contraire, nous

regardons ces efforts comme toujours plus ou moins utiles aux Indiens. D'ailleurs, ce n'est pas là seulement l'acte d'une bienveillance expansive et charitable ; c'est aussi acte de justice et peut-être même de remords tardif : car, dans ces derniers jours d'un peuple, c'est un bien faible tribut que nous pouvons payer aux misérables restes des nations qui ont accueilli nos pères aux jours de leur détresse, et qui nous ont livré le magnifique héritage de leurs ancêtres.

L'exemple des Cherokees et de quelques autres peuplades du Sud a suffi pour prouver que, sous l'influence d'un climat tempéré et d'un sol fertile, ces peuples peuvent être amenés à des habitudes d'industrie réglée, sinon persévérante. De cet état de choses, nous devons déjà conclure comment peuvent naître, chez eux, des habitudes d'entreprises industrielles et de travaux d'esprit; aussi croyons-nous à la possibilité de leurs progrès : car on ne saurait

douter que toutes les autres bandes et tribus, sous de pareils auspices et de semblables influences, ne suivissent la même marche.

Les philologues et les théoristes spéculatifs peuvent diviser et classer comme ils l'entendent; pour l'observateur patient et habile, qui a vécu intimement avec cette race dans les bas et fertiles districts du Mississipi, dans les larges et riantes plaines de l'Arkansas et de la rivière Rouge, dans les forêts du haut Mississipi, et parmi les pins et les mousses des lacs Supérieurs, il doit être évident que les aborigènes du territoire des États-Unis sont tous d'une même famille, non seulement par la constitution physique, mais par les dispositions de l'esprit et par les manières de penser et d'agir, comme dans toutes les particularités corporelles et morales, qui font d'eux un peuple à part bien distinct des autres branches de la famille humaine. Tout ce qui, dans une situation quelconque, a réussi jusqu'à un certain point à les

tirer de leurs habitudes vagabondes et paresseuses, réussira certainement dans d'autres situations, quoique plus lentement peut-être, sous l'influence d'un climat moins heureux et d'un sol plus stérile.

le
bw

m

POÉSIES INDIENNES.

—

I.

CHANT POUR LE METAI OU POUR LA MÉDECINE DE CHASSE.

Cette chanson et les trois suivantes sont chantées par le principal chef du Metai, avec accompagnement de son bwoin-ah-keek, ou tambour.

O mes amis, assis autour de moi, je donne maintenant toute mon attention au Metai.

Qui fait couler cette rivière? C'est l'Esprit; il fait couler cette rivière.

Examinez-moi bien, mes amis, examinez-moi, et comprenez que nous sommes tous compagnons.

Qui a fait marcher le peuple? Un oiseau a fait marcher le peuple.

Je vais me mettre en marche, et, si j'aperçois quelque animal, je tirerai sur lui.

Je frappe votre cœur, j'atteins votre cœur, ô animal! C'est votre cœur que j'atteins, c'est votre cœur.

Je me rends semblable au feu.

Je puis attirer l'eau, d'en haut, d'en bas et d'autour de moi.

Je peux rendre semblable aux morts; je l'ai fait pour un homme.

Je peux rendre semblable aux morts; je l'ai fait pour une femme.

Je peux rendre semblable aux morts; je l'ai fait pour un enfant.

Tel je suis, tel je suis, mes amis, tout animal, tout animal, je le frappe juste, mes amis.

II.

CHANT POUR LE METAI SEUL.

Je me promène aux heures de la nuit.

J'entends votre voix; vous êtes un méchant esprit.

Maintenant je vais m'élever au dessus de la terre. Je suis chat sauvage, sachez-le! je suis chat sauvage; je suis bien aise de vous voir tous chats sauvages.

Je suis un esprit; tout ce que j'ai, je vous le le donne dans votre corps.

Votre langue vous tue; vous avez trop de langue.

III.

CHANT POUR LA CHASSE DU CASTOR ET LE METAI.

Je m'assieds par terre dans la loge du Metaï, dans la loge de l'Esprit.

Vous devez jeûner deux ans, mon ami; vous devez jeûner quatre ans, mon ami.

Quittez vos vêtemens, femme, quittez vos vêtemens.

Qui fait que le peuple se promène? C'est moi qui vous appelle.

Je puis vous tuer avec ceci; un chien même, je peux le tuer avec ceci.

Je frappe ton cœur, homme, ton cœur.

Je peux tuer le loon (1) blanc, je peux le tuer.

J'ouvre une peau de loup et la mort doit en sortir.

IV.

CHANT POUR LA MÉDECINE DE CHASSE, ET RAREMENT POUR LE METAI.

(Cette longue chanson religieuse est en haute considération chez les Indiens.)

Je désirais naître, je suis né, et quand je fus né, je fis tous les esprits.

(1) Rara avis in terris nigroque simillima cycno.

J'ai créé les esprits.

Na-na-bush s'est assis sur la terre, son feu brûle pour jamais.

Quoique vous parliez mal de moi, mes amis sont d'en haut, mes amis.

Je puis me servir de beaucoup d'espèces de bois pour rendre un ours incapable de marcher. Je pense de vous que vous usez du we-nis-ze-bug-gone (espèce d'arbre vert); je pense cela de vous.

Ce que je prends, c'est du sang, ce que je prends.

Maintenant j'ai quelque chose à manger.

Esprits, je couvre ma tête, en me couchant, pour dormir.

Je remplis ma chaudière pour l'esprit.

Il y a long-temps que vous êtes des esprits, depuis que je suis descendu sur la terre dans le vieux temps.

Je vous prépare pour un ours, je vous prépare.

C'est un esprit qui vient à la fois du ciel et de la terre.

(Ici les Indiens se mettent à danser.)

Je suis celui qui donne le succès, parce que tous les esprits m'assistent.

La plume, la plume, c'est là ce qu'il me faut! la plume!

Qui est esprit? Celui qui a marché avec le serpent, marché sur la terre, celui-là est un esprit.

Maintenant ils vont manger quelque chose, mes femmes; maintenant je leur dis qu'ils vont manger.

Cette ocre jaune, je vais l'épurer.

Maintenant je vais préparer mon oiseau; quelquefois je le préparais, et quelquefois il était animé.

Il n'est pas d'animal que je ne puisse tuer, parce que le tonnerre à la grande voix vient à mon aide; il n'est pas d'animal que je ne puisse tuer.

Je prends un ours, je prends son cœur.

Un serpent à sonnettes fait du bruit sur les poteaux de ma cabane, il fait du bruit.

Les quatre bâtons dont je viens de me servir appartenaient à un Shawneese : quand je les ai frappés ensemble, ils ont été entendus dans tout le pays.

Je m'élève de la terre, je descends du ciel, je vois l'esprit, je vois les castors.

Je peux faire venir un vent d'est et le faire passer sur la terre.

(Cela se chante quatre fois.)

Je me suis assis, et la terre au dessus et au dessous m'a contemplé.

Je peux tuer un ours, je peux le tuer.

V.

CHANSON POUR LA MÉDECINE, ET QUELQUEFOIS POUR L'AMOUR.

Je ne sais pas ce que fait la longue lune, Manito.

C'est une peinture qui fait de moi un Manito.

Je peux faire avaler une flèche à un chef.

Je me cache et je m'assieds avec une femme dans un lieu secret.

Je parle de votre cœur.

Je prends vos entrailles, je prends votre graisse, je prends votre intestin droit.

(Cela s'adresse à un moose.)

Je peux la rendre honteuse, parce que j'entends ce qu'elle dit de moi!

Quoiqu'elle dorme bien loin, quoiqu'elle dorme de l'autre côté.

Je tire votre cœur en haut, voilà ce que je vous fais.

Il n'est pas d'animal que je ne puisse tuer.

La peau d'un homme mort est Manito.

Fût-elle dans une île éloignée, je peux la faire venir à la nage, fût-elle dans une île éloignée.

VI.

CHANT DE CHI-AH-BA, CÉLÈBRE MÉDECIN OJIBBEWAY, DANS L'ADMINISTRATION DE SES REMÈDES.

J'entends tous le monde, mais je me fais serpent noir, mon ami; c'est moi qui parle assis là sur la terre.

Qu'est-ce que j'introduis dans votre corps? Ce sont des peaux de serpens que j'introduis dans votre corps.

Je suis Manito. Les racines des arbrisseaux et des herbes m'ont fait Manito.

Les serpens sont mes amis.

Sous la terre le chat sauvage est mon ami.

VII.

CHANT DE MÉDECINE DE GUERRE.

Je me lève.

Je prends le ciel, je le prends.

Je prends la terre, je la prends.

Je marche à travers le ciel, je marche.

La femme de l'Orient m'appelle.

VIII.

CHANT DE DÉPART DES GUERRIERS.

Ne pleurez point, mes femmes, sur moi qui vais mourir.

Si un homme se regarde comme un grand guerrier, je me regarde comme lui.

FIN.

oi qui

grand